Desbois
240
v.2
SMRS

PS
1417
.S37F6
1845
v.2
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/satanstooulafa02coop

SATANSTOÉ.

A la librairie Daudry, éditeur,
34, rue Coquillière.

OUVRAGES A VENDRE:

UNE COLLECTION DE LA REVUE DE PARIS.

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX
Edition in-8. — 7 beaux volumes.

LES MÉMOIRES DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS
18 vol. in-8, reliés en cuir de Russie.
Cet exemplaire provient de la bibliothèque de madame d'Abrantès.

LES SOUVENIRS
DE MADAME LA MARQUISE DE CRÉQUY
Edition en 7 vol. in-8.

LES MÉMOIRES D'UN MÉDECIN
Par le docteur HARRISSON,
Traduit de l'anglais, par Philareste CHASLE,
4 vol. in-8. (*Cet ouvrage est épuisé*).

TESTAMENT D'UN VIEUX DIPLOMATE
Par André DELRIEU.
2 vol. in-8. — Prix : 10 fr.

Corbeil, imprimerie de Crété.

SATANSTOÉ

OU

LA FAMILLE LITTLEPAGE,

PAR

FENIMORE COOPER.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

II

PARIS,
LIBRAIRIE DE BAUDRY, ÉDITEUR
des Trois Mousquetaires et de Vingt Ans après, par A. Dumas.
34, RUE COQUILLIÈRE.

XVI.

Guert Ten Eyck fut vivement impressionné parce qu'il avait appris dans sa visite à la tireuse de cartes. Son esprit en fut affecté, et, comme on le verra, les paroles de la sorcière ne furent pas sans influence sur sa conduite. Quant à moi, je ne puis pas dire que je ne tins aucun compte de ce qui s'était passé ; mais l'effet en fut beaucoup moins grand sur moi que sur mon ami. De son côté, le révérend M. Worden traita tout cela avec le plus grand mépris. Il déclara n'avoir jamais reçu pareille insulte de sa vie. La vieille furie devait inévitablement nous avoir vus tous auparavant, et l'avait reconnu. Profitant de cet heureux hasard, qui n'avait rien de surprenant dans une petite ville comme Albany, elle avait saisi l'occasion de ti-

rer le plus de parti possible du grossier sobriquet qui lui avait été donné.

— Longues-Jambes, en vérité, répétait-il, et quel est l'homme qui ne courrait pas pour sauver sa vie? Vous avez vu maintenant, Cornélius, ce que c'est qu'une rivière quand la glace commence à se rompre, et vous savez la façon surprenante dont je me suis échappé. Je mérite autant de réputation pour cette retraite, mon enfant, que Xénophon pour sa retraite à la tête des dix mille. Je n'avais pas, il est vrai, trente-quatre mille six cent cinquante stades à parcourir, mais les actions doivent s'apprécier par la qualité encore plus que par la quantité; les choses les meilleures ont toujours un air d'impromptu, et elles sont généralement sur une petite échelle. Quant à tout ce que vous me dites au sujet de Guert, la maudite vieille connaissait le jeune homme; elle devait le connaître : cela est impossible autrement dans une ville comme Albany, où le gaillard a une réputation qui fait que son nom rappelle toutes sortes de tours et d'esclandres. Jack et Moïse ensuite. Croyez-vous que l'inspiration d'un malin esprit ou de quarante mille diables conduirait une tireuse de cartes à appeler un cheval Moïse? Jack passe encore,

mais Moïse ne serait jamais venu à l'idée même d'un diablotin. Songez, mon enfant, que Moïse fut le grand législateur des Juifs, et une créature de cette espèce devait être plutôt près de croire que ce cheval s'appelait Confucius que de lui supposer le nom de Moïse.

— Je suppose que l'inspiration, comme vous dites, devrait mettre une tireuse de cartes habile en état de savoir les choses comme elles sont et d'appeler les chevaux par leurs vrais noms, quels que soient ces noms.

— Oui-dà, supposer une pareille inspiration à cette malheureuse vieille, à cette diablesse impudente et décharnée! Ne me parlez pas de cela, Cornélius; il n'y a rien de réel dans toutes ses cartes, ou au moins rien à quoi l'on doive croire dans tous les cas; et dans ce cas-ci, il y a mensonge grossier. Longues-Jambes! cela fait pitié.

Telle était l'opinion de M. Worden au sujet des révélations de la mère Dorothée. Il exigea de nous l'engagement de ne point parler de cette aventure; du reste, nous n'étions pas très disposés à en parler beaucoup. Dirck, quoiqu'ayant à peine vingt ans, commença dès-lors à parler de vivre en célibataire, et aucune

plaisanterie de ma part ne put déterminer le pauvre garçon à changer d'idées ou à concevoir des espérances plus gaies. Guert était profondément impressionné, comme je l'ai déjà dit, et ne se croyant pas lié pour ce qui le regardait personnellement, il prit occasion de parler de sa visite un matin qu'Herman Mordaunt, les deux dames, Bulstrode et moi étions assis à causer ensemble avec toute la liberté de relations qui étaient devenues continuelles.

— Y a-t-il des tireuses de cartes en Angleterre, Monsieur Bulstrode? demanda brusquement Guert en arrêtant les yeux en même temps sur Mary Wallace, car sa pensée était toujours fixée sur elle.

— On trouve toutes sortes de sottes choses dans la vieille Angleterre, M. Ten Eyck, aussi bien que quelques-unes qui sont sages. Je crois que Londres possède une couple de devineresses, et j'ai entendu dire aux vieilles gens que la mode de les consulter s'était accrue quelque peu depuis que la cour est devenue allemande.

— Oui, reprit naïvement Guert, cela n'est pas difficile à croire, c'est un dicton populaire chez nous, que les tireuses de cartes allemandes ou hollandaises sont les plus connues. Ils ont

eu, ou ils prétendent avoir eu des sorcières dans la Nouvelle-Angleterre, mais personne d'ici n'a ajouté foi à ces prétentions. Il en est de cela comme de toutes les fanfaronnades de ces vantards de Yankies.

Je remarquai que Mary Wallace rougissait, et en ramassant un peloton de fil, elle profita de l'occasion pour se détourner, de façon que Bulstrode surtout ne pût voir sa figure.

— Tout cela veut dire, reprit le major, que notre ami Guert a été faire une visite à la mère Dorothée, une femme d'une certaine réputation, qui demeure sur la hauteur et qui est en grand renom parmi la jeunesse d'Albany. Quelques personnes de notre régiment sont allées consulter cette vieille femme.

— Vous avez deviné, Monsieur Bulstrode, répondit Guert avec sa franchise habituelle et une gravité qui prouvait combien il prenait tout cela au sérieux. J'ai été voir la mère Dorothée pour la première fois de ma vie, et Cornélius Littlepage que voici m'accompagnait. Il y avait bien longtemps que je connaissais cette femme de réputation : mais je n'avais jamais eu avant ce printemps la curiosité de lui faire une visite. Nous y sommes allés, et je dois dire que j'ai

été on ne peut plus surpris du savoir infini de cette personne extraordinaire.

— Vous a-t-elle dit de chercher la cuillère perdue dans le pot aux confitures, Monsieur Ten Eyck? demanda Anna avec une telle malice dans son regard et le ton de sa voix, que je sentis le rouge me monter à la figure. On dit que les tireuses de cartes envoient toutes les ménagères prudentes, mais peu soigneuses, chercher dans les pots à confitures les cuillères perdues. Beaucoup ont été retrouvées, m'a-t-on dit, par cette merveilleuse sagacité.

— C'est bon, miss Anna; je vois que vous n'avez pas foi aux tireuses de cartes, répondit Guert en s'agitant sur sa chaise; et quand on n'a pas la foi, on ne peut rien croire. Pourtant j'ai, moi, tant de confiance dans ce que Dorothée m'a dit, que j'ai l'intention de suivre son conseil, quelque tournure que prennent les choses.

A ces mots, Mary Wallace leva ses grands yeux bleus, si pensifs, sur le jeune homme; ils exprimaient un ardent intérêt, bien plus encore que la simple curiosité que son instinct et sa sensibilité de femme ne lui donnaient pourtant pas la force de cacher tout-à-fait. Cependant elle ne dit pas un mot.

— Vous allez sans doute nous raconter tout cela, Ten Eyck, s'écria le major : il n'y a rien qui réussisse davantage devant un auditoire qu'une bonne histoire de sorcellerie ou quelque chose d'assez merveilleux, pour qu'il faille faire violence au bon sens avant d'y croire.

— Excusez-moi, monsieur Bulstrode, ce sont choses que je ne puis rapporter; mais Cornélius Littlepage pourra vous attester combien elles sont étonnantes. En somme, j'irai dans les bois ce printemps, et Littlepage et Follock étant d'excellente compagnie, j'ai l'intention de me joindre à eux. Il faudra encore du temps pour que l'armée se mette en marche, et dans l'intervalle nous nous proposons de vous retrouver devant Ticonderoga, si vous réussissez à aller si loin.

— Dites plutôt devant Montréal, car j'espère que le nouveau commandant en chef nous trouvera quelque chose de plus à faire que celui qu'il remplace. Dois-je placer une sentinelle à la porte de Dorothée en votre absence, Guert ?

Cette question provoqua un sourire général que Guert partagea, car son bon naturel était à l'épreuve. Quand je dis que le sourire fut

général, j'oublie d'excepter Mary Wallace qui était loin d'être gaie ce matin-là.

— Nous serons donc voisins, Guert? observa paisiblement Herman Mordaunt, si en parlant d'accompagner Cornélius et Dirck dans les bois, vous voulez dire que vous irez avec eux à la concession récemment obtenue par MM. Littlepage et Van Valkenburgh. J'ai, de ce côté, un domaine qui a déjà dix ans, et ces dames ont consenti à m'y accompagner dès que la saison sera un peu plus avancée et que je serai certain que l'armée suffira pour nous protéger contre les Français et les Indiens.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel ravissement Guert et moi reçûmes cette annonce. Sur Bulstrode elle produisit l'effet diamétralement opposé. Il ne me parut pas surpris d'une déclaration qui était si nouvelle pour nous; mais quelques expressions qui lui échappèrent prouvèrent qu'il ignorait que le domaine d'Herman Mordaunt et le nôtre étaient si rapprochés. Le séjour d'Herman Mordaunt à Albany n'avait d'autre but que de veiller à cette propriété sur laquelle il avait fait élever des moulins, et qui, par suite des progrès de la guerre, se trouvait beaucoup trop rapprochée de l'ennemi. Les quinze ou vingt familles qu'il

avait réussi à y établir avec beaucoup de peine et de dépense, avaient pris l'alarme et avaient manifesté l'intention d'abandonner leurs cabanes et leurs défrichements. Deux ou trois avaient profité des derniers jours de neige pour repasser les Hamspshire-Grants, et il était à craindre que d'autres ne suivissent cet exemple.

Herman Mordaunt avait résolu de visiter Ravensnest (ainsi s'appelait son domaine) et de passer une partie, sinon la totalité de l'été, au milieu de ses colons pour leur rendre un peu de confiance et donner plus d'activité aux travaux. Anna et Mary avaient refusé de laisser M. Mordaunt partir seul, et comme il était persuadé qu'il n'y avait point de danger dans cette expédition, il avait cédé aux importunités des deux jeunes filles. Il avait été décidé positivement qu'ils partiraient tous ensemble aussitôt que la saison serait un peu plus avancée. Cette résolution avait été annoncée aux colons et avait eu pour résultat de les retenir chez eux en apaisant leurs craintes.

La conversation roula près d'une heure sur les dispositions que chacun faisait pour l'été : Guert et Dirck sortirent ensuite avec Bulstrode pour aller voir un cheval que celui-ci venait

d'acheter et me laissèrent seul avec les dames. La porte ne se fut pas plutôt refermée sur eux, que je vis poindre un sourire sur les lèvres d'Anna, tandis que Mary Wallace demeurait pensive, sinon triste.

— Vous êtes donc allé, vous aussi, chez la tireuse de cartes, monsieur Littlepage? dit Anna après avoir longtemps débattu en elle-même la convenance de revenir sur ce sujet. Je savais qu'il y avait à Albany une femme de cette espèce, et que les servantes économes allaient la consulter; mais j'ignorais que des hommes, surtout ayant de l'éducation, lui fissent cet honneur.

— Je pense que ni le sexe, ni l'instruction ne peuvent soustraire personne à son influence et à son autorité. On dit que la plupart des jeunes officiers de l'armée vont la consulter quand ils séjournent ici.

— Je voudrais bien savoir si M. Bulstrode y est allé. Il est jeune d'années, quoique déjà si élevé en rang. Un major peut avoir autant de curiosité qu'un enseigne, ou, à ce qu'il paraît, qu'une femme qui a perdu la cuillère de dessert favorite de sa grand'mère, n'est-ce pas, chère Mary?

Mary Wallace fit entendre un petit soupir,

et releva la tête, mais elle ne dit pas un mot.

— Vous êtes sévère pour nous, Anna (depuis l'aventure de la rivière, la famille entière me traitait avec la familiarité d'un fils ou d'un frère); je crois que nous n'avons pas fait pis que M. Mordaunt lui-même dans sa jeunesse.

— Cela peut-être vrai, Cornélius, et ne rendre pas votre consultation la chose la plus sage du monde. J'espère cependant que vous ne ferez pas un mystère de votre bonne aventure, et que vous mettrez vos amis dans le secret.

— La vieille femme a été loin d'être communicative avec moi; mais elle a traité Guert Ten Eyck beaucoup mieux. Elle lui a dit sur le passé des choses fort extraordinaires, à moins qu'elle ne sût qui il était.

— Est-il probable, monsieur Littlepage, dit Mary Wallace, qu'il y ait dans Albany une personne qui ne connaisse pas Guert Ten Eyck, et une bonne partie de son histoire? Le pauvre Guert se fait connaître partout où il est.

— Oui et très souvent à son avantage, ajoutai-je; remarque qui ne me coûtait rien à faire, mais qui illumina de plaisir la figure de Mary Wallace et amena même un demi-sourire sur ses lèvres. — Oui, tout cela est vrai, et

pourtant il y avait quelque chose d'étrange et de surnaturel dans la façon dont cette vieille femme rapportait ce qu'elle nous a dit.

— Toutes choses que vous semblez résolu à garder pour vous seul? dit Anna d'un ton interrogatif.

— Il serait mal à moi de trahir les secrets d'un ami, Guert répondra pour lui-même; il est aussi franc que le jour en plein midi, et n'hésitera pas à vous dire tout.

— Pourvu que Cornélius Littlepage soit seulement aussi franc qu'un crépuscule.

— Je n'ai rien à cacher, surtout à vous, Anna. La tireuse de cartes m'a dit que la reine de mon cœur était la reine de trop de cœurs, que la rivière ne m'avait pas fait de mal, et que je devais surtout prendre garde à ce qu'elle appelait les chevaliers baronnets.

J'examinais attentivement Anna, en répétant l'oracle de la mère Dorothée, mais je ne pu rien saisir sur sa charmante et sérieuse figure. Elle ne sourit pas, elle ne prit point un air offensé, mais elle rougit certainement. D'ailleurs elle eut soin de ne pas me regarder, ce qui eût été provoquer l'observation. Mary Wallace sourit et me regarda.

— Vous croyez tout ce que la sorcière vous

a dit, Cornélius? demanda Anna, après une courte pause.

— Je croyais que la reine de mon cœur était la reine de beaucoup de cœurs; que la rivière ne m'avait pas fait de mal (quoique je ne puisse voir et ne puisse dire qu'elle m'ait fait grand bien) et que j'avais beaucoup à craindre des chevaliers baronnets. Je croyais tout cela, du reste, avant d'avoir vu la tireuse de cartes.

Cette fois, Anna fut la première à détourner la conversation. A quelques jours de là, le 25e régiment reçut l'ordre de partir. Bulstrode connaissait depuis longtemps les projets d'Herman Mordaunt pour l'été, et il avait eu le crédit de faire assigner à son régiment le poste le plus rapproché de Ravensnest, ce qui lui permettrait de visiter ces dames à l'occasion et de se présenter à elles en quelque sorte comme un protecteur. Cette idée souriait assez à Herman Mordaunt, qui était tout dans les intérêts de Bulstrode, et il se flattait intérieurement que l'insistance d'Anna à vouloir l'accompagner venait du désir de rester à proximité de recevoir des visites ou des messages de Bulstrode pendant la plus grande partie de l'été.

Bulstrode ne quitta pas Albany en même temps que son régiment : j'étais invité ce même

jour à déjeûner chez Herman Mordaunt, avec Dirck et Guert, et, en arrivant chez lui, nous vîmes à la porte le groom du major, qui tenait en bride son cheval et le sien, et dans le salon nous trouvâmes Bulstrode portant l'uniforme d'un officier de son rang, sur le point de commencer une marche dans les forêts d'Amérique. Il me parut mélancolique, comme triste de partir, mais mes plus jalouses observations ne purent découvrir aucun signe d'un sentiment analogue chez Anna. Elle n'était pas tout-à-fait aussi gaie que de coutume, mais elle était loin d'être triste.

— Je vous quitte, mesdames, avec le plus profond regret, dit Bulstrode, quand nous fûmes à table ; car vous avez fait de ce pays pour moi plus qu'une patrie ; vous me l'avez rendu bien cher.

— Ceci fut dit avec sentiment, avec bien plus de sentiment que je n'en avais jamais vu manifester à Bulstrode, et même que je ne lui en aurais jamais supposé. Anna rougit un peu ; mais je ne vis point trembler sa jolie main, qui, à ce moment, tenait une petite théière richement ouvragée, suspendue au-dessus d'une tasse.

— Nous nous retrouverons bientôt, Harry,

dit Herman Mordaunt d'un ton de profonde affection, car nous ne partirons pas une semaine après vous. Rappelez-vous que nous ne devons pas être voisins, mais bons voisins, et si la montagne ne veut pas aller vers Mahomet, Mahomet ira vers la montagne.

— Ce qui veut dire, monsieur Bulstrode, ajouta Mary Wallace avec un de ses charmants sourires, aussi francs et aussi naturels que l'enfance elle-même, ce qui veut dire que vous êtes Mahomet et nous la montagne. Des dames ne peuvent pas voyager commodément dans les forêts, ni visiter un camp avec convenance, le voulussent-elles.

— On m'assure que je ne serai pas du tout dans un camp, répondit le major, mais dans de bonnes et confortables baraques que le bataillon que nous allons relever a construites pour nous. J'espère un peu qu'elles seront en assez bon état pour que même des dames ne dédaignent pas de s'y abriter au besoin. D'ailleurs, doit-il y avoir ni montagne ni Mahomet entre d'anciens et intimes amis?

Des promesses mutuelles de visites furent échangées. Herman Mordaunt avait évidemment envie de voir Bulstrode entrer dans sa famille, désir que la parenté rendait facilement

excusable aux yeux du monde, mais qui avait encore d'autres causes, comme il me fut aisé de de m'en apercevoir. Lorsque Bulstrode se leva pour prendre congé j'aurais voulu être bien loin à cause du chagrin qui allait éclater, tandis que le désir d'observer l'effet de ce départ sur Anna m'aurait cloué au plancher, quand même il eût été convenable que je me retirasse.

Bulstrode était plus affecté que je ne l'aurais cru possible. Il prit la main d'Herman Mordaunt et la serra chaleureusement quelque temps avant d'être en état de parler.

— Dieu seul sait, dit-il alors, ce que cet été doit voir, et si nous nous retrouverons encore ; mais advienne que pourra, le passé, l'heureux passé est hors de toute atteinte. Si vous n'entendez plus parler de moi, mon cher parent, mes lettres pour l'Angleterre vous prouveront mieux ma reconnaissance que toutes les paroles. Elles ont été écrites à mesure que vous me combliez de bontés et elles peignent fidèlement les sentiments qu'avaient fait naître en moi votre hospitalité et votre amitié. J'ai demandé qu'en cas d'un certain malheur elles vous soient toutes renvoyées en Amérique.

— Non, mon cher Harry, il ne faut pas voir l'avenir si noir, s'écria Herman Mordaunt, en

essuyant une larme, c'est faire d'une courte séparation une chose bien plus sérieuse qu'il ne faut.

— Non, monsieur, un soldat qui va au-devant du feu de l'ennemi, ne peut jamais parler avec confiance d'une séparation comme devant être courte. Cette campagne sera décisive pour moi, ajouta-t-il en jetant un regard à Anna; je reviendrai conquérant dans un sens, ou je désire ne pas revenir du tout. Mais que le ciel vous bénisse, Herman Mordaunt, ainsi que vous nomment vos compatriotes; un millier d'années n'effacerait pas le souvenir de votre bonté pour moi.

Tout ceci fut bien dit, et d'un ton qui valait le langage. Bulstrode hésita un moment, regarda alternativement les deux jeunes filles, puis s'approchant de Mary Wallace :

— Adieu, bonne Mary Wallace, dit-il en prenant la main qu'on lui offrait, et en la baisant avec une liberté d'esprit qui annonçait que l'amitié et le respect inspiraient seuls cette action; vous avez plus d'une fois été pour moi un critique sévère; mais votre indulgence habituelle vous fait pardonner bien des piqûres. Vous pourrez gagner mille cœurs, mais vous

n'en trouverez pas un qui ait un respect plus profond pour vos vertus.

Mary Wallace retira son mouchoir de ses yeux, serra vivement la main de Bulstrode, et lui fit des adieux pleins de cordialité et d'émotion. Le tour d'Anna vint ensuite; son mouchoir était sur ses yeux; quand elle le retira, son visage était pâle et ses joues inondées de larmes. Le sourire qui leur succéda était la grâce même, et je l'avouerai, fut un coup qui m'atteignit au cœur. A ma grande surprise, Bulstrode ne dit pas un mot; il prit la main d'Anna, la pressa sur son cœur, la baisa en y laissant un billet, et sortit après un salut. J'eus honte d'examiner la contenance de miss Mordaunt en pareille circonstance, et je me détournai afin que ma présence n'ajoutât pas à la détresse et à l'embarras qu'elle éprouvait évidemment.

J'en vis assez cependant pour être moins rassuré que jamais sur le succès de ma poursuite. Anna avait changé vingt fois de couleur pendant que Bulstrode se tenait près d'elle et prenait congé, et elle me parut beaucoup plus affectée que Mary Wallace. Néanmoins ses impressions étaient toujours plus vives et plus énergiques que celles de son amie, et ce que

ma susceptibilité prit pour une émotion de tendresse pouvait n'être qu'une effusion de sensibilité féminine et d'amitié. En outre, Bulstrode était son parent.

Les hommes conduisirent Bulstrode jusqu'à la porte. Il nous serra cordialement la main, et une fois monté en selle, nous dit : Cet été sera plus chaud que de coutume, même pour votre pays si chaud et si froid. J'espère que, vous, jeunes gens, vous viendrez rejoindre le 25e comme volontaires dès que vous apprendrez que nous marchons en avant. Je voudrais en avoir un millier comme vous, car l'affaire de la rivière a montré assez ce que vaut un homme à l'occasion. Le ciel vous protège, Cornélius, ajouta-t-il en se penchant sur sa selle pour me serrer encore la main : il faut que nous restions amis, coûte que coûte.

Il n'y avait pas moyen de résister à cette franchise et à tant d'amabilité ; je serrai cordialement la main qu'il me tendait ; Bulstrode leva son chapeau, nous salua et partit à pas lents, enfoncé dans ses pensées et comme malgré lui. Malgré toute l'amitié de cette séparation, j'avais plus sujet que jamais de regretter que Bulstrode eût paru au milieu de nous, et la scène de ce matin me confirma dans la ré-

solution de ne point presser Anna de prendre une décision, lorsque j'avais tant de motifs de craindre que cette décision ne me fût contraire.

XVII.

Dix jours après le départ du 25e régiment, nous quittâmes Albany, en compagnie d'Herman Mordaunt et de sa famille, pour commencer notre expédition de l'été. Durant cet intervalle, la ville avait pris un aspect tout militaire. Plusieurs régiments des troupes royales avaient remonté l'Hudson, la plupart des sloops de la rivière, au nombre de trente ou quarante, ayant été employés à transporter ces troupes et leurs bagages. Deux ou trois corps venant des colonies de l'est, et plusieurs régiments provinciaux, se concentraient sur ce point, con-

sidéré comme la clé de la navigation de l'Hudson. Au nombre des personnes de distinction qui accompagnaient les troupes, était lord Howe, ce gentilhomme dont Herman Mordaunt avait parlé. Il avait le grade de brigadier et semblait être l'âme de l'armée. Ce n'était pas seulement la considération personnelle dont il jouissait, qui le plaçait si haut dans l'estime du monde et des troupes, mais surtout le talent spécial qui le distinguait et les services qu'il avait rendus dans sa profession. On comptait également dans les rangs un grand nombre de jeunes gens appartenant à des familles considérables. La plupart des principales familles de la colonie avaient aussi des représentants au service. Les jeunes gens qui venaient des colonies du centre ou du sud étaient porteurs de commissions dans l'armée régulière ; mais les régiments provinciaux, venus des établissements de l'est, étaient généralement conduits par des individus appartenant à la classe des riches fermiers. Ces troupes étaient belles du reste, et meilleures que les régiments de notre propre colonie ; les soldats qui les composaient semblaient être d'une classe plus élevée que les nôtres. Mais les officiers ne brillaient pas par des manières, ni par des habitudes, telles

qu'elles semblassent leur donner droit à exercer le commandement. Il faut pourtant que les officiers et les soldats se soient convenus les uns aux autres, car tout le monde s'est accordé à dire qu'ils s'étaient comportés bravement, partout où ils avaient été bien dirigés, ce qui n'est pas toujours arrivé.

Je rencontrai lord Howe deux ou trois fois, particulièrement chez madame Schuyler, cette dame dont j'ai eu plusieurs fois occasion de parler, et à qui j'avais présenté la lettre d'introduction de ma mère. Les Mordaunt étaient très assidus auprès d'elle, et me prenaient souvent avec eux quand ils se rendaient à sa demeure. Lord Howe vivait en quelque sorte sous le toit de cette excellente dame, chez qui, du reste, toute la bonne compagnie d'Albany se donnait rendez-vous à cette époque.

Lorsque nous partîmes d'Albany, notre troupe était nombreuse, et aurait pu passer pour un petit corps militaire qui prenait l'avance, ainsi que le faisaient chaque jour des corps de troupes appartenant réellement à l'armée. Le lecteur ne sera pas fâché de connaître le dénombrement de nos forces et l'ordre de notre marche.

Herman Mordaunt avait avec lui, indepen-

damment des dames, un cuisinier nègre et une jeune négresse, chargée du service de la partie féminine de notre caravane ; un nègre, à qui était confié le soin des chevaux, et un autre faisant office de valet de chambre. En outre, il s'était adjoint trois ouvriers de race blanche, qui devaient être employés, selon que le besoin serait, à frayer la route dans les bois, à établir le passage des rivières et à d'autres travaux de même nature. De notre côté, nous étions d'abord trois gentlemen ; puis venait Yaap, mon fidèle nègre. M. Traverse, l'arpenteur ; deux portes-chaînes et deux charpentiers. Guert Ten Eyck avait aussi emmené son nègre, qui s'appelait Peter. Ainsi nous formions une troupe de dix hommes vigoureux, dont huit de la race blanche et deux noirs. La troupe d'Herman Mordaunt comptait un nombre égal de personnes, parmi lesquelles se trouvaient, il est vrai, quatre femmes. Ainsi, en réunissant nos forces, nous formions un parti de vingt personnes. Sur ce nombre, tous les hommes, blancs et noirs, étaient bien armés. Chacun portait une bonne carabine, et les gentlemen avaient, de plus, chacun une paire de pistolets. Ces dernières armes étaient passées dans un ceinturon, qui soutenait également une courte

épée placée en arrière de façon à se trouver cachée, ainsi que les pistolets sous nos vêtements. De la sorte, nous étions bien armés sans en avoir l'air ; et c'est une précaution dont l'utilité est parfois reconnue dans les bois.

Il est à peine nécessaire de dire que, pour pénétrer dans les profondeurs de la forêt, nous n'avions pas conservé l'ajustement avec lequel nous avions l'habitude de nous montrer dans les rues de New-York et d'Albany. Les chapeaux avaient été mis de côté, et en place nous avions pris des bonnets ressemblant, pour la forme, à ceux que nous avions portés l'hiver, à cela près qu'ils n'avaient pas de fourrures. Les dames portaient des chapeaux légers et petits, car elles devaient sentir bien rarement le besoin de garantir leurs traits du soleil sous les épais ombrages de la forêt. Cependant, suivant l'habitude du beau sexe américain, un voile vert était attaché à ces chapeaux. Anna et Mary portaient des habits d'un drap léger qui desssinaient admirablement leurs tailles charmantes. Ces vêtements étaient courts, afin de ne pas gêner la liberté de leurs mouvements dans le cas où elles seraient forcées de faire route à pied. Une plume ou deux sur les chapeaux n'avaient pas été oubliées, comme une preuve du

désir de plaire qui est inné dans le cœur de toutes les femmes.

Quant à nous, la majeure partie de nos vêtements était faite de peau de daim. Nos culottes, nos guêtres et nos moccassins étaient de cette étoffe. Les moccassins étaient de fabrique européenne ; mais Guert avait pris avec lui une ou deux paires de cette espèce de chaussures fabriquées par les Indiens. Nous portions tous des vestes de drap commun, mais nous avions en outre avec nos bagages, des blouses de chasse que nous devions endosser, à l'entrée de la forêt, par-dessus nos autres habits. Ces blouses de couleur verte, avec des franges et autres ornements du même ton, passaient pour être d'un usage excellent dans les bois. Leur forme, leurs franges et leur couleur pouvaient se confondre aisément avec le feuillage, et contribuer à rendre invisibles ou tout au moins indistincts à une certaine distance ceux qui les portaient. Elles étaient en grande faveur dans tous les corps américains appelés à agir dans la forêt, et composaient l'uniforme des *riflemen* des bois, soit qu'ils eussent à combattre les hommes ou les animaux.

Ni M. Worden, ni Jason ne faisaient partie de notre troupe, et la raison de cette scission

momentanée était précisément une question de costume. Le révérend attachait tant de prix aux apparences, qu'il aurait volontiers porté la robe et le surplis même en mission parmi les Indiens, et tel était, jusqu'à un certain point, le but ostensible de son voyage actuel. Je l'avais vu assister à des combats de coqs dans son costume de ministre. En un mot, M. Worden ne négligeait jamais les choses extérieures, et particulièrement tout ce qui avait trait à l'habillement. C'est une question de savoir s'il aurait jamais consenti à réciter des prières sans surplis, ou à prêcher sans robe, si affamées que ses ouailles eussent pu être de la nourriture spirituelle. Je me rappelle parfaitement avoir entendu dire à mon grand-père qu'en une certaine occasion, le respectable personnage avait refusé d'officier un dimanche, en voyage, dans la crainte de discréditer l'église, en exerçant son saint office, sans être revêtu des signes extérieurs qui dénotaient son caractère sacré.

— On fait plus de mal que de bien à la religion, monsieur Littlepage, dit le révérend M. Worden en cette circonstance, en abaissant ainsi le caractère de nos cérémonies aux yeux du vulgaire. La première chose est de prêcher aux hommes le respect des saintes choses, mon

cher Monsieur ; et un ministre en robe et en surplis commande trois fois autant de respect que s'il était privé des attributs de ses fonctions. Je considère comme un devoir sacré de me revêtir des insignes de mon ministère dans toutes les circonstances.

C'est en conséquence de cette opinion, que le révérend voyageait avec un chapeau et un habit de ministre, des culottes noires et un rabat, même à la conquête des âme des hommes rouges à travers les déserts de l'Amérique du Nord.

Quant à Jason, il donna une raison tirée des coutumes de sa province pour voyager dans ses plus beaux habits. Chacun, dit-il, faisait ainsi dans son pays, et pour sa part il considérait comme un manque de respect aux étranger de paraître parmi eux avec de vieux vêtements. Mais le véritable motif de sa conduite était l'économie. La présence des troupes avait tellement élevé le prix des marchandises, que Jason n'hésita pas à dire qu'Albany était la ville la plus chère où il eût jamais été. Il y avait quelque chose de vrai dans cette assertion ; et la distance entre Albany et New-York n'étant pas moindre de cent soixante milles, c'était l'affaire d'un mois ou même plus de faire venir de

cette dernière ville les marchandises propres à remplir les magasins qui avaient été vidés.

Le révérend M. Worden et le digne M. Jason Newcome partirent donc d'Albany vingt-quatre heures avant nous. Ils devaient nous rejoindre à un endroit où la route s'enfonce dans la forêt, et où, suivant leur manière de voir, les chapeaux retroussés et les bonnets de peaux pourraient marcher de compagnie sans scandale. Mais il y avait encore un autre motif de leur détermination. Nous voyagions à pied, n'emmenant que trois ou quatre chevaux de somme chargés de nos bagages. Or, on avait offert une place à M. Worden dans un transport du gouvernement, et Jason espérait parvenir, de manière ou d'autre, à se glisser dans la même voiture. Je dois à M. Newcome de reconnaître qu'il avait un talent extraordinaire pour se faire accorder des faveurs de toute sorte, et certainement il n'a jamais perdu aucune occasion d'avancement par honte de le demander. Pendant tout le temps qu'il fut avec nous, Jason ne cessa pas d'agir comme si la vie était une espèce de jeu des quatre coins, où celui qui quitte sa place est certain de trouver un voisin disposé à l'occuper aussi vite que possible.

A l'exception des deux hommes qui conduisaient les deux charriots d'Herman Mordaunt, tout le sexe masculin qui se trouvait dans notre caravane, marchait à pied, comme je l'ai dit. Chacun de nous portait, outre sa carabine et ses munitions, un havresac ; aussi on croira aisément que nos journées de marche n'étaient pas bien fortes. Le premier jour, nous fîmes une halte chez madame Schuyler, sur son invitation, et nous y dînâmes, ainsi que l'arpenteur. Lord Howe était un des convives, et il parut admirer vivement la résolution avec laquelle Anna et Mary entreprenaient un pareil voyage, particulièrement en temps de guerre.

— Vous n'avez rien à craindre, cependant, Mesdames, dit-il d'un ton un peu plus sérieux que celui sur lequel avait été montée la conversation jusqu'à ce moment, car nous mettrons de forts détachements entre vous et les Français. Les évènements de l'été dernier, et la façon déplorable dont le pauvre Munro a été abandonné à son sort, nous ont intimement convaincus de la nécessité de forcer l'ennemi à se tenir au nord du lac Saint-Georges ; on a livré trop de batailles de ce côté-ci du lac, pour l'honneur des armes britanniques. Nous nous faisons caution de votre sûreté.

Anna le remercia de cette assurance et on changea de conversation. J'échangeai quelques mot, avec lord Howe, qui me complimenta à l'occasion de ce qui s'était passé sur la rivière. Il tenait évidemment le récit de cette affaire de la bouche d'une personne qui était tout-à-fait de mes amis, et il crut devoir y faire allusion dans des termes qui me furent particulièrement agréables. Notre courte conversation ne mérite pas du reste d'être reproduite, mais elle eut l'avantage de donner naissance à des relations qui, plus tard, furent mêlées à des évènements de quelqu'intérêt.

Environ une heure après dîner, nous prîmes congé de madame Schuyler et nous continuâmes notre route. Ce jour-là notre étape devait être courte, bien que dès ce temps des routes eussent été ouvertes et qu'elles fussent même assez bonnes. Mais nous ne jouîmes pas longtemps de leur avantage, car elles ne s'étendaient pas à plus d'une trentaine de milles au nord d'Albany dans le chemin que nous suivions, c'est-à-dire au nord-est, car Ravensnest et Mooseridge étaient situés à peu-près dans la direction des Hampshire-Grants.

Dès que nous eûmes atteint le point où finissait la route, Herman Mordaunt fut obligé de

quitter ses chariots, et de mettre les femmes à cheval. Tous les objets de première nécessité furent placés sur nos bêtes de somme, et après une halte d'une demi-journée, employée à ces divers arrangements, nous avançâmes. Les charriots suivaient, mais à pas lents, car les femmes avaient été obligées de renoncer à y monter, parce que les nombreux cahots, résultant de l'inégalité du terrain, rendaient ce genre de transport par trop incommode. Notre cavalcade, suivie de notre compagnie de piétons, faisait une figure très respectable le long de la route, qui se changea bientôt en un simple chemin coupé à travers la forêt, avec quelques ornières par intervalles ; mais sans aucunes traces de nivellement. C'est à cet endroit que nous devions rencontrer M. Worden et Jason. Nous y trouvâmes réellement leurs effets. Quant à eux, ils étaient déjà partis, en nous faisant dire que nous nous rejoindrions quelque part sur la route.

Guert et moi marchions en avant. Notre jeunesse et notre vigueur nous permettaient de nous maintenir sans fatigue à la tête de la troupe. Certains que les dames étaient commodément établies sur leurs montures, nous prîmes l'avance, afin de faire plus loin les pré-

paratifs de leur réception dans une maison située à une distance de quelques milles où nous devions passer la nuit. C'était un bâtiment construit avec des troncs d'arbres, qui s'élevait isolément dans la forêt déserte, au milieu d'un défrichement de vingt ou trente acres. La distance entre cet édifice solitaire et la première habitation élevée sur la propriété d'Herman Mordaunt était de dix-huit milles ; et, pour la franchir, il ne fallait pas moins de toute la longueur d'une journée de mai, surtout dans la situation de notre troupe.

Nous étions, Guert et moi, en avance d'un bon mille, lorsque nous vîmes devant nous une espèce de clairière que nous prîmes, au premier aspect, pour le lieu de notre halte projetée. Quelques acres de terrain avaient été défrichés, et laissaient pénétrer la lumière du jour au sein de l'obscurité de la forêt. Mais les rejetons sortis des souches avaient eu le temps de pousser et de couvrir l'abattis tout entier d'un jeune taillis. En approchant, nous entendîmes les voix d'hommes qui parlaient dans cette clairière. Nous fîmes halte aussitôt, car le son de la voix humaine dans ces déserts, ne manque jamais d'engager celui qui l'entend à s'arrêter et à saisir ses armes. C'est ce que

nous fîmes. Après quoi nous prêtâmes l'oreille avec précaution. Nous fûmes aussitôt rassurés en entendant répéter les termes du jeu de cartes appelé *all fours* (1).

— Il y a là, dit Guert, des compagnons qui jouent aux cartes. Avançons et tâchons de les surprendre.

Écartant rapidement les branches qui nous séparaient des joueurs, nous nous trouvâmes fort inopinément en face du révérend M. Worden et de Jason Newcome. Notre apparition troubla fort le maître d'école à qui son éducation puritaine faisait considérer comme une faute de jouer aux cartes, mais elle ne déconcerta nullement le ministre, habitué à considérer les règles arbitraires qu'il lui convenait de poser, comme la loi divine.

— J'espère, Corny, mon cher enfant, s'écria-t-il, que vous n'avez pas oublié de faire emplette de quelques jeux de cartes. Je vois qu'ils seront une grande ressource pour nous dans ces bois. Les cartes de Jason sont tellement souillées à force de service, qu'il n'est pas convenable à des gens comme nous d'en faire usage.

(1) Dans ce jeu, qui se joue à deux ou quatre, il s'agit de réunir dans sa main les quatre figures d'atout.

— J'ai apporté des cartes, monsieur Worden, répondit Guert, et je les mettrai à votre disposition aussitôt que nous aurons été rejoints par nos bagages.

— J'aime une partie de whist ou de piquet, continua le révérend avec quelque embarras, mais je ne puis dire que je sois très partisan du jeu de « all fours. » M. Newcome n'en sachant pas d'autre, nous avons essayé de tuer le temps pendant une demi-heure en jouant ce jeu, mais j'en ai assez pour le reste de l'été. Je me réjouis cependant que vous n'ayez pas oublié d'apporter des cartes; j'ose dire que nous pourrons faire une respectable partie de whist lorsque l'occasion s'en présentera.

— Nous le pourrons certainement, Monsieur, et nous serons fiers de nos partners. Miss Mary Wallace joue le whist aussi bien qu'une femme peut faire, et ce n'est pas un mérite ordinaire parmi son sexe que de bien jouer un jeu qui exige le silence.

— Je n'épouserai jamais une femme qui ne saurait pas jouer le piquet, le wist et un ou deux autres jeux de même espèce, dit le ministre en se levant; mais il est temps de continuer notre chemin, car l'heure s'avance.

Nous reprîmes notre route, et toute la troupe

se trouva réunie en temps convenable à l'endroit où nous devions passer la nuit. La maison se ressentait de la solitude qui l'environnait ; elle n'avait que deux chambres, l'une desquelles fut abandonnée aux femmes, tandis que la plupart des hommes s'établirent sous les combles. Anna et Mary Wallace étaient de la meilleure humeur. Notre dîner, ou plutôt notre souper, se composa de pigeons rôtis. C'était la saison où ces oiseaux abondent et la forêt en était remplie. On nous dit que nous pourrions en manger à satiété pendant notre séjour dans les bois,

Le jour suivant, vers midi, nous atteignîmes le premier défrichement de Ravensnest. La contrée à travers laquelle nous voyagions n'était pas très accidentée ; mais elle tirait un caractère de grandeur de son entourage de forêts sans limites. Notre route nous conduisait sous de hautes arcades d'un feuillage qui conservait encore la verdure tendre des premiers bourgeons, et sous la colonnade naturelle de troncs d'arbres s'élançant à la hauteur de soixante, quatre-vingts et même cent pieds, avant de donner naissance à aucune branche. Les pins en particulier, étaient réellement majestueux ; ils avaient pour la plupart au moins cent-cinquante

pieds de hauteur, tandis qu'un petit nombre, autant que j'ai pu en juger, atteignaient une élévation de deux cents pieds. Comme toutes les plantes cherchent la lumière, cette prodigieuse élévation et cette nudité du tronc des arbres ne surprendront pas ceux qui sont habitués à voir la végétation s'élancer vers les hautes régions de l'air dans les forêts, tandis que, dans les terrains découverts, les branches sortent des troncs à peu de distance de la racine et balayent en quelque sorte la terre. Il y a très peu de broussailles dans les forêts vierges d'Amérique ; aussi notre vue s'étendait-elle très loin sous ces longues rangées d'arbres, et n'était-elle bornée que par la multitude même des troncs droits et élancés.

Les défrichements de Ravensnest n'étaient ni très considérables, ni d'un aspect fort attrayant. A cette époque c'était une œuvre lente et pénible que celle de former un établissement sur des terres nouvellement défrichées, et une pareille entreprise coûtait généralement beaucoup d'argent au propriétaire. Chemin faisant, Herman Mordaunt me fit le récit de toutes les peines qu'il avait été obligé de se donner ; il calculait tout l'argent qu'il avait dû dépenser en premier lieu pour amener sur sa

propriété les dix ou quinze familles qui y étaient établies, et ensuite, pour les décider à y rester. Non-seulement il avait été forcé de leur signer des baux de trente ou quarante ans au prix d'une rente purement nominale ; mais, en règle générale, les locataires avaient été dispensés de tout loyer pendant les six ou huit premières années d'établissement. Au contraire, Herman Mordaunt était obligé de leur faire continuellement des concessions de diverses sortes, qui lui coûtaient chaque année une somme assez importante. Entre autre choses, son agent tenait une petite boutique pourvue des principaux objets à l'usage des familles établies sur le défrichement, et il leur livrait ces articles à un prix inférieur à celui d'acquisition, recevant en paiement les produits de leurs champs à moitié cultivés, sauf à convertir lui-même ces produits en argent, en les transportant à Albany, après un long intervalle de temps. En un mot, c'était une entreprise difficile que celle de former un établissement dans le genre de Ravensnest, et elle n'avait pas chance de réussir si le propriétaire manquait d'argent ou de patience.

— Vous voyez, dit Herman Mordaunt, tandis que nous marchions côte à côte en conver-

sant sur ce sujet, que mes vingt mille acres ne paraissent pas devoir me rapporter beaucoup à moi-même. Il est même fort douteux qu'ils donnent un revenu quelconque même à ma fille. Dans une centaine d'années, sans doute, mes descendants profiteront de nos peines et de nos déboursés. Mais il n'est pas probable qu'Anna ou moi voyions jamais le principal ou les intérêts des sommes que nous avons dépensées en routes, ponts, moulins et autres choses du même genre. Des années s'écouleront avant que les faibles loyers qui commenceront à être payés dans une année ou deux seulement par un petit nombre de tenanciers, s'élèvent à une somme suffisante pour couvrir les frais annuels de la propriété, sans tenir compte même des contributions qu'elle paie à la couronne.

— Cette perspective n'est pas très encourageante pour un nouveau propriétaire de terres à défricher, répondis-je ; lorsque j'examine les faits, je suis surpris, je l'avoue, qu'un si grand nombre de personnes dans la colonie montrent tant de facilité à engager des sommes considérables dans des terres incultes.

— Tout homme qui jouit de quelque aisance, Corny, se sent une disposition naturelle à faire quelques sacrifices qui profiteront à sa

postérité. Cette propriété, si elle se transmet dans la famille et si elle reste dans une seule main, fera d'un de mes descendants un homme riche. Cinquante années produiront de grands changements dans cette colonie ; et, à la fin de cette période, un fils d'Anna sera heureux que le père de sa mère ait sacrifié quelques milles livres formant l'excédant d'une fortune dont le reste pouvait suffire à ses besoins, dans l'espoir que son petit-fils trouverait cette somme décuplée ou peut-être même centuplée.

— Votre postérité aura contracté une dette de reconnaissance envers vous, Monsieur Mordaunt ; mais je vois que Mooseridge ne fera pas de Direk ou de moi-même des gens fort à leur aise.

— Vous pouvez être certain de cela. Satanstoé vous donnera longtemps des revenus beaucoup plus considérables que la grande étendue de terres que vous possédez de ce côté.

— Ne redoutez-vous pas, Monsieur, que la guerre et la crainte des ravages des Indiens n'éloignent de Ravensnest les familles que vous y avez attirées.

— Ce danger n'est pas très grand en ce moment, quoiqu'il ait été fort sérieux dans un temps. La guerre peut me faire du bien ou du

mal. Les armées consomment tout ce qu'elles peuvent se procurer. A cet égard, les soldats ressemblent à des sauterelles. Mes locataires ont déjà reçu les visites de commis aux vivres; l'on m'a rapporté que le surplus de leurs provisions de grains, de pommes de terre, de beurre, de fromage, en un mot de tout ce qui pouvait servir à la nourriture des troupes, avait été acheté, jusqu'au moindre fétu, au cours le plus élevé du marché. Le roi paie en or, et la vue de ce précieux métal empêchera toujours un Yankie de bouger.

Tout en conversant ainsi, nous arrivâmes en vue du lieu qu'Herman Mordaunt avait baptisé du nom de Ravensnest (1); désignation qui, depuis, s'était étendue à toute la propriété. C'était un bâtiment en bois, qui était situé à une petite distance d'une chaîne de rochers, peu élevés, dans un endroit où un corbeau avait placé son nid, autrefois, sur la cime d'un arbre mort. Le bâtiment avait été placé et construit de manière à pouvoir être défendu; il avait servi pendant quelque temps de lieu de refuge pour les familles de tenanciers, en cas d'alarmes occasionées par les Indiens. Au dé-

(1) Ravensnest signifie : nid de corbeau.

but de la guerre actuelle, Herman Mordaunt, considérant la situation exposée de sa propriété sur cette frontière du désert, avait cru devoir donner quelques soins à la défense du bâtiment. Le genre de fortification qu'il avait adopté n'aurait probablement pas reçu l'approbation de M. Vauban; il n'était pourtant pas sans mérite, eu égard à l'usage qu'on devait en faire en cas de surprise.

La maison formait trois côtés d'un parallélogramme. La cour était au centre, faisant face aux rochers. De ce côté, une forte rangée de pieux servait de défense contre les balles; tandis que les épaisses murailles de bois du bâtiment présentaient des obstacles insurmontables à tous les genres d'attaque usités dans la guerre des forêts, et ne pouvaient être sérieusement menacées que par le feu. Toutes les fenêtres s'ouvraient sur la cour. La porte extérieure était protégée par des pieux et des pièces de bois. Je remarquai avec plaisir, qu'Anna et Mary Wallace ne seraient pas logées à l'étroit dans l'intérieur de cette grossière construction, qui avait cent pieds de long, sur cinquante de profondeur. Ma prévision ne fut pas trompée. L'agent d'Herman Mordaunt avait préparé, pour la famille, quatre ou cinq ap-

partements où elle put s'établir aussi commodément qu'il était permis de l'espérer dans une telle situation. Tout était simple ; beaucoup de choses étaient même grossières ; mais la maison était bien abritée et bien close, et la sécurité des habitants n'avait pas été négligée.

XVIII.

Il n'est pas nécessaire de décrire en détail la manière dont Herman Mordaunt et ses compagnes s'établirent à Ravensnest. Deux ou trois jours suffirent pour qu'ils s'y installassent aussi convenablement que les circonstances le permettaient. Alors nous songeâmes, Dirck et moi, à commencer la recherche des terres de Mooseridge. M. Worden et Jason refusèrent de faire un pas de plus en avant. Le dernier avait trouvé à Ravensnest le moulin qu'il cherchait, et j'appris que ce moulin était depuis quelque temps le sujet de négociations entre le pédago-

gue et Herman Mordaunt. Quant au ministre, il déclara que l'endroit où il était, lui paraissait un champ convenable pour les travaux de son ministère, tandis qu'il ne savait pas s'il y aurait une occasion de l'exercer là où nous allions.

Notre troupe, au départ de Ravensnest, se composait de Dirck et de moi-même, de Guert, de M. Traverse, de trois aides de l'arpenteur, de Jaap, du nègre de Guert, Pierre, et d'un chasseur, homme habitué à vivre dans les bois; en tout dix hommes vigoureux et bien armés.

Il nous parut à propos, cependant, de nous adjoindre encore deux Indiens, pour remplir les doubles fonctions de chasseurs et de coureurs ou messagers. Une de ces peaux rouges était nommée *Jumper* (1) dans la langue de l'établissement où nous la trouvâmes; l'autre était appelée *Trackless* (2), ce surnom lui avait été donné à raison de la faculté qu'il possédait de ne laisser que peu ou point de traces de son passage dans les voyages ou les courses qu'il faisait. Cet Indien avait environ vingt-six ans; on le désignait comme un Mohawk et il vivait au milieu des hommes de cette tribu; mais j'ap-

(1) Le sauteur.
(2) Sans traces.

pris ensuite qu'il était réellement Onondago par sa naissance; son vrai nom était Susquesus, autrement dit : « Tortueux détours » et cette désignation pouvait être prise en bonne ou en mauvaise part, suivant que le mot : « Détours» s'appliquait au moral ou au physique.

— Prenez cet homme avec vous, monsieur Littlepage, à tout prix, dit l'agent d'Herman Mordaunt lorsque nous discutâmes cette question entre nous; il vous sera d'une aussi grande utilité dans les bois que votre boussole, sans compter qu'il est assez bon chasseur. L'hiver dernier il est parti d'ici, comme messager, au moment où la neige était le plus abondante, et une tentative fut faite pour trouver ses traces une demi-heure après qu'il eut quitté le défrichement; mais elle fut inutile. Il n'avait pas fait un mille dans les bois que toutes ses traces étaient perdues, aussi complètement que s'il eût voyagé dans l'air.

Comme Susquesus avait une réputation de sobriété, qui d'ailleurs distingue toute la tribu des Onongado, nous nous l'adjoignîmes, quoiqu'un seul Indien eût été suffisant pour remplir notre but. Mais Jumper avait été engagé antérieurement, et il eût été dangereux, dans les circonstances présentes, d'offenser un homme

rouge, en le remplaçant par un autre, lors même que nous l'eussions amplement dédommagé du reste. Sur l'avis de M. Traverse, nous les emmenâmes donc tous les deux. Jumper nous apprit son nom indien, qui ne signifiait rien de très honorable ni de très illustre.

Anna et Mary laissèrent apercevoir un profond intérêt pour nous lorsque nous leur fîmes nos adieux. Elles le manifestèrent plus ouvertement, je crois, que cela ne leur était jamais arrivé. Guert m'avait parlé, en confidence, de l'intention où il était de faire encore une fois l'offre de sa main à Mary Wallace ; et je vis des traces de cet incident dans les yeux pleins de larmes et sur les joues rougissantes de cette jeune personne. Mais en de tels moments, ces sortes de choses ne font pas une vive impression ; Anna, d'ailleurs, comme son amie, avait aussi des larmes dans les yeux. Nous échangeâmes mille souhaits en nous séparant, et nous promîmes de correspondre deux fois par semaine avec nos amis par le moyen de nos coureurs. La distance, qui devait varier entre quinze et trente milles, nous permettait de faire cette promesse ; car chacun des Indiens pouvait la parcourir, avec la plus grande facilité dans un jour, à cette époque de l'année.

Après tout, notre séparation devait être courte, car nous nous étions engagés à être présents à Ravensnest pour dîner avec Herman Mordaunt, le jour du cinquantième anniversaire de sa naissance, qui arrivait dans trois semaines. Cet arrangement nous rendit notre séparation plus supportable, et notre gaîté naturelle fit le reste. Une demi-heure après notre dernier déjeûner à Ravensnest, nous étions en route, contents, sinon absolument heureux. Herman Mordaunt nous accompagna jusqu'à la distance de trois milles, c'est-à-dire jusqu'aux confins de son domaine et à l'entrée de la forêt. Là il prit congé de nous, et nous poursuivîmes notre route avec la plus grande diligence pendant plusieurs heures, en nous guidant sur la boussole, jusqu'à ce que nous eussions atteint les bords d'une petite rivière que nous supposâmes distante de trois ou quatre milles de notre patente. Je dis « nous supposâmes, » car il existait alors, et je crois qu'il existe encore une grande incertitude au sujet des véritables limites des différentes propriétés dans les bois. Sur les bords de cette rivière qui était profonde, mais étroite, l'arpenteur donna le signal de la halte, et nous fîmes nos dispositions pour dîner. Des hommes

qui avaient marché aussi longtemps et aussi vite n'étaient pas disposés à faire beaucoup de cérémonies, et pendant les vingt minutes suivantes, chacun de nous fut exclusivement occupé de l'importante affaire d'apaiser son appétit. Le repas ne fut pas plus tôt terminé, que M. Traverse appela les Indiens auprès de l'arbre tombé, sur lequel nous étions assis, et nous eûmes alors la première occasion de mettre à l'épreuve et en balance l'intelligence de nos deux coureurs. En même temps, le principal aide de M. Traverse, homme d'expérience, dont la vie s'était écoulée tout entière dans la forêt, fut consulté par son chef dans les termes suivants :

— Nous sommes actuellement sur le bord de cette rivière, et aux environs de cette ligne, dit l'arpenteur, désignant sur une carte qu'il avait déployée devant lui un point particulier de la rivière, à l'endroit où il supposait que nous étions arrivés ; la première chose à faire maintenant est de trouver la hauteur sur laquelle le renne a été tué et que traverse la patente que nous cherchons. Cet extrait du titre de propriété nous dit de diriger nos investigations dans ces parages, à un mille ou un mille et demi à peu près de cette rivière, vers un

chêne noir, dont la cime a été rompue par le vent et qui s'élève au milieu d'un triangle formé par trois châtaigniers. Ne m'avez-vous pas dit, David, que vous n'aviez jamais fait d'arpentage sur aucune des hauteurs environnantes!

— Jamais, Monsieur, répondit David, le vieil aide-arpenteur dont nous avons parlé; je n'ai pas eu encore occasion d'exercer ma profession à une aussi grande distance vers l'est. — Un chêne noir, dont la cime a été rompue par le vent, qui s'élève entre trois châtaigniers, ne doit pas être difficile à trouver par un individu quelque peu familiarisé avec ces bois. Ces Indiens connaîtront vraisemblablement la situation de cet arbre, pour peu qu'ils aient les moindres notions sur ce pays.

Reconnaître un arbre! Nous étions depuis plusieurs heures au cœur de la forêt, au milieu d'arbres qui s'élevaient par milliers autour de nous. Les arbres avaient surgi devant nous pendant notre marche, de même que les horizons succèdent aux horizons sur l'Océan, et l'arpenteur s'imaginait qu'un individu, par cela seul qu'il traversait fréquemment ces sombres labyrinthes, pourrait reconnaître un arbre en particulier au milieu de cette in-

nombrable quantité de chênes, de hêtres et de pins! M. Traverse ne sembla pas considérer cependant la suggestion de David comme si extravagante, car il se tourna vers les Indiens et leur adressa la parole en ces termes :

— Qu'en dites-vous, Jumper! Connaissez-vous quelque chose de pareil à l'espèce d'arbre que j'ai décrite?

— Non, fut la courte et sententieuse réponse qu'il reçut.

— En ce cas, il y a lieu de craindre que Trackless ne soit pas mieux instruit, car vous êtes un Mohawk de naissance, et lui, dit-on, est au fond un Onondago. Quel est votre avis. Trackless? Pouvez-vous aider à trouver l'arbre?

Mes yeux s'étaient fixés sur l'Indien Susquesus aussitôt qu'il avait été question des deux peaux-rouges. Il était debout, droit comme le tronc d'un pin, avec toutes les apparences de l'agilité et de la souplesse. Il n'avait pas d'autre vêtement qu'une culotte de drap, des mocassins et une chemise de calicot bleu, serrée autour de ses reins par une ceinture écarlate, où était passée la poignée de son tomahawk et où il avait attaché sa carnassière et sa corne à poudre, tandis qu'il était

appuyé sur sa carabine, dont la crosse reposait à terre. Trackless était un véritable modèle de la beauté indienne, et les particularités déplaisantes qui sont propres à sa race étaient très faiblement marquées dans ses traits, tandis que les belles qualités qui la distinguent étaient au contraire très développées dans sa personne. Il avait le nez aquilin. Ses yeux, noirs comme la nuit, étaient perçants et sans cesse en mouvement ; toutes ses formes avaient la perfection qu'on prête à Apollon ; enfin il portait sur son front et dans tout son maintien l'impassible dignité d'un guerrier, mêlée à une certaine grâce naturelle. Il n'y avait d'autre défaut sensible dans sa personne que sa démarche tout-à-fait indienne, c'est-à-dire qu'il marchait sur la pointe des pieds et les genoux pliés ; mais, en revanche, tous ses mouvements avaient de la légèreté, de la vivacité et de la souplesse. Je trouvai, en le regardant, qu'il représentait une sorte de bel idéal du coureur.

Pendant que l'arpenteur parlait, les yeux de Susquesus semblaient fixés sur le vide, et j'aurais défié le plus habile observateur de découvrir dans la contenance de cet habitant stoïque des forêts ce qui se passait dans son

esprit. Il ne lui appartenait pas de parler en présence d'un coureur plus ancien et d'un guerrier plus âgé, tel que Jumper; et il attendait que les autres eussent donné leur opinion avant d'émettre la sienne. Lorsqu'on se fut adressé à lui cependant, toute sa réserve disparut. Il fit deux ou trois pas en avant, jeta un regard curieux sur la carte, posa même le doigt sur la rivière, dont il suivit les détours marqués sur le papier, exactement comme aurait fait un enfant dont l'attention aurait été attirée par un objet semblable. Susquesus n'entendait rien aux cartes de géographie : cela était assez clair; mais la suite prouva qu'il connaissait parfaitement la forêt.

— Fort bien, reprit l'arpenteur; que faites-vous de cette carte, Trackless? Elle n'a pas été tracée pour vous servir d'amusement.

— Bon, répondit l'Indien avec emphase; maintenant montrez votre chêne à Susquesus.

— Le voici, Trackless; voyez-vous cet arbre dessiné à l'encre, avec sa cime rompue; et autour de lui, voilà trois châtaigniers qui forment une espèce de triangle.

L'Indien examina l'arbre avec un certain intérêt, et un léger sourire illumina ses beaux traits au milieu de leur sombre expression. Il

était évidemment charmé par cette preuve de l'exactitude des arpenteurs coloniaux, et sans doute, il prit une meilleure opinion d'eux d'après la rectitude de leur travail.

— Bon, répéta-t-il de sa voix basse, gutturale et presque féminine, tant le timbre en était doux et moelleux. — Très bon, les visages pâles savent tout ; maintenant que mon frère trouve l'arbre.

— Cela est plus aisé à dire qu'à faire, Susquesus, répondit Traverse en riant. Autre chose est de dessiner un arbre sur une carte ; et autre chose d'aller à l'endroit où il a pris racine dans la forêt environné par des milliers d'autres arbres.

— Le visage pâle doit d'abord l'avoir vu, ou comment l'aurait-il peint ? où est le peintre ?

— Oui, l'arpenteur a vu l'arbre une fois, et l'a tracé là, mais il ne le retrouve pas ? Pouvez-vous me dire où il est situé ? M. Littlepage donnera à l'homme qui le trouvera une couronne française. Qu'on me mette partout ailleurs dans les limites des anciens arpentages, et je n'aurai besoin de demander l'aide de personne.

— L'arbre peint ici, dit Susquesus, montrant cet objet sur la carte d'un air qui me sembla assez dédaigneux, le visage pâle ne peut

le trouver dans la forêt. L'arbre est là-bas, l'Indien le connaît.

Trackless désigna en même temps le nord-est avec un geste plein de dignité et en conservant l'immobilité d'une statue, comme pour appeler le contrôle le plus minutieux sur l'exactitude de son assertion.

— Pouvez-vous nous conduire à cet arbre? demanda Traverse avec empressement. Faites cela, et l'argent est à vous.

— Susquesus répondit par un signe d'assentiment; puis il s'occupa à rassembler les débris de son dîner, précaution que nous imitâmes : car, dans quelques heures, le souper ne pouvait manquer de nous être aussi agréable que le repas récemment achevé. Lorsque tout eut été enlevé, et que nous eûmes placé les paquets sur nos épaules, à l'exception des Indiens, qui condescendent rarement à porter des fardeaux, car c'est un soin abandonné aux femmes, Trackless se mit en route dans la direction qu'il avait déjà indiquée.

L'Onondago se montra digne de son nom, à ce qu'il me parut, en suivant sa voie à travers cette sombre forêt, sans laisser aucunes traces de son passage, qui pussent être signalées par d'autres. Sa marche tenait le milieu entre le

pas ordinaire et une espèce de trot, et nous avions besoin de toute l'élasticité de nos muscles pour pouvoir le suivre de près. Il ne regardait ni à droite ni à gauche, mais il paraissait poursuivre sa course, guidé par l'instinct, ou comme un chien de chasse qui flaire les traces invisibles du gibier. Au bout de dix minutes de cette course, Traverse fit une nouvelle halte.

— A quelle distance à peu près pensez-vous que se trouve l'arbre, Onondago? demanda l'arpenteur dès qu'il nous vit réunis tous en cercle autour de lui ; j'ai quelques raisons pour vous faire cette question.

— Autant de minutes, répondit l'Indien en montrant les quatre doigts et le pouce de sa main droite, le chêne à la cime rompue et les marques des visages pâles sont là.

La précision et la confiance avec lesquelles s'exprimait Trackless me surprirent, car je ne pouvais pas comprendre comment il était possible à un homme de ne pas se tromper d'une minute sur la distance où croissait un arbre, au milieu des circonstances où nous étions placés. Tel était le fait pourtant, ainsi que le résultat le prouva. Cependant Traverse commença de son côté, à développer son plan d'opérations.

— Puisque nous sommes si près de cet arbre, dit-il du ton d'un homme qui ne doutait nullement de l'exactitude du renseignement donné par l'Indien, nous sommes nécessairement près de la ligne de la patente. Au point où nous sommes, elle va du nord au sud, et nous ne pouvons manquer de la traverser bientôt. Séparez-vous, ajouta-t-il, en s'adressant à ses aides, et cherchez les arbres *marqués;* que je mette le pied sur un point quelconque de la patente, et je m'engage à découvrir quelque arbre que ce soit, chêne, hêtre ou érable, dont il est fait mention dans ses limites.

Aussitôt après avoir reçu cet avis, les aides de l'arpenteur ouvrirent l'ordre de leur marche et se dispersèrent de manière à étendre leurs moyens d'observation. Lorsqu'ils furent disposés à partir, on fit signe à l'Indien d'avancer. Susquesus obéit, et toute la troupe se remit aussitôt en mouvement.

L'activité de Guert le maintenait à notre tête à côté de l'Onondago, et un cri poussé par lui d'une voix pleine et sonore, nous annonça le succès complet de notre recherche. En un moment, le reste de la troupe s'élança en avant et arriva au lieu marqué pour la fin de notre journée. Susquesus était là, paisiblement appuyé

contre le tronc du chêne à la cime rompue, sans qu'on pût apercevoir la plus légère expression de triomphe dans sa physionomie ni dans ses manières. Ce qu'il avait fait, il l'avait fait naturellement, et sans la moindre apparence d'hésitation ou d'efforts. Pour lui, la forêt avait des signes distinctifs, et il trouvait son chemin aussi aisément que l'habitant d'une grande capitale se dirige au milieu du labyrinthe des rues dont l'aspect lui est familier. Quant à Traverse, il commença par considérer la cime de l'arbre, où il reconnut la fracture indiquée; puis il examina les alentours, et trouva, à leur place, les trois châtaigniers; enfin, il procéda à la recherche des signes particuliers à sa profession. C'étaient trois marques sur un des côtés du chêne, destinées à indiquer un angle intérieur du terrain compris dans la patente de Mooseridge, tandis que le côté de l'arbre qui n'avait pas de cicatrices marquait l'extérieur. Au moment où ces points venaient d'être heureusement constatés, des cris poussés par les aides arpenteurs au sud de la position où nous étions parvenus, annoncèrent qu'ils avaient découvert la ligne. Les gens de leur profession ont la vue aussi perçante, pour reconnaître leurs traces, que les naturels eux-mêmes pour

se diriger, à travers la forêt, vers un objet qu'ils ont aperçu une fois et qu'ils veulent revoir. En suivant la ligne de démarcation, ils ne tardèrent pas à nous rejoindre, et ils nous apprirent, pour dernière confirmation du succès de nos recherches, qu'ils avaient trouvé le squelette du renne, dont le nom avait été donné à la propriété.

Tout était donc pour le mieux. Notre succès dépassait nos espérances. Les chasseurs furent envoyés à la recherche d'une source; on en trouva une à très petite distance, nous nous y rendîmes, et nous y établîmes notre campement pour la nuit. Rien de plus simple que ce campement qui consistait en un toit de branches d'arbres sous lequel nos lits furent formés de feuilles couvertes de peaux. Le jour suivant, Traverse, trouvant cette position favorable pour ses travaux, y établit notre quartier général, et nous fûmes employés à y construire une loge en bois, afin d'avoir un lieu de refuge en cas d'orage, et pour déposer nos bagages, nos munitions, et les objets que nous avions apportés. Comme chacun se mit à l'ouvrage avec ardeur, et que tous les travailleurs maniaient parfaitement la hache, notre grossière construction se trouva presque terminée

le jour suivant, au lever du soleil. Traverse avait choisi cette place parce que l'eau y était abondante et de bonne qualité, et parce qu'il y avait, près de la source, un petit monticule, couvert de jeunes pins d'un diamètre de quatorze ou quinze pouces, et d'une hauteur de près de cent pieds, avec très peu de branches, et droits comme l'Onondago. Ces arbres furent abattus, coupés à des longueurs de vingt et trente pieds, entaillés aux extrémités, et roulés l'un sur l'autre de manière à former une enceinte qui avait un tiers de plus en longueur qu'en largeur. Les entailles étaient profondes, et servirent à soutenir d'autres troncs placés à la distance de deux ou trois pouces les uns des autres ; les interstices furent remplis avec des fragments de châtaigniers, dont le bois se fend aisément et en droite ligne ; on eut soin d'enchâsser fortement ces fragments, de manière à ne pas laisser pénétrer le vent ni la pluie. Comme la température était chaude, et que l'édifice était d'ailleurs convenablement aéré, nous n'y perçâmes pas de fenêtres ; mais nous ouvrîmes une porte au centre d'un des côtés de notre construction et dans sa plus grande longueur. Notre toit fut fait d'écorces d'arbres.

Quand l'ouvrage fut achevé il ne présenta rien de mieux qu'une des maisons en bois, communes dans tous les nouveaux établissements, et encore notre construction portait-elle l'empreinte d'une précipitation qu'on ne voyait pas dans ses pareilles. Elle n'avait pas de cheminée, et notre cuisine se faisait en plein air. Nous avions apporté moins de soins à l'achèvement de notre édifice que nous ne l'eussions fait, si nous avions eu le dessein de passer l'hiver en cet endroit. Le plancher était grossier; mais il avait l'avantage de nous élever au-dessus du sol, et d'empêcher que l'humidité ne se répandît dans notre demeure, résultat qu'on n'obtenait pas facilement dans les bois. Il était composé de pièces de bois équarries de trois côtés et placées sur des dormants.

A ma grande surprise Traverse fit faire une porte avec des planches unies ensemble par des traverses et tournant, comme d'habitude, sur des gonds de bois. Lorsque je lui représentai que ce travail me paraissait superflu, car il occupa deux hommes pendant toute une journée, l'arpenteur me rappela que nous étions fort avancés au-delà de tous les défrichements, que tout était en guerre autour de nous, et que les agents de la France s'étaient

glissés au milieu de nos propres tribus, tandis que les Indiens du Canada poussaient leurs excursions fort loin à l'intérieur de nos frontières. Il ajouta qu'il avait toujours puisé un sentiment de satisfaction et de sécurité dans la certitude d'avoir ainsi une sorte de citadelle où se réfugier, lorsqu'il était engagé dans des expéditions d'arpentage aussi périlleuse que la nôtre, et qu'enfin il ne négligeait jamais les précautions nécessaires, lorsqu'il se croyait exposé à quelque danger.

Nous passâmes toute une semaine à achever notre maison; mais, après la première journée, ni l'arpenteur, ni ses aides, ne se mêlèrent de ce travail, si ce n'est pour faire quelque observation de temps à autre. Traverse et ses compagnons commencèrent leurs propres opérations, qui consistaient à tirer des lignes pour diviser la patente en grands lots contenant un millier d'acres chacun. Cet arpentage fut fait du reste, de la manière la plus large, et nos quarante mille acres se trouvèrent augmentés de trois mille à la fin du travail. Il en fut de même de chaque subdivision de la patente, en réalité, plus étendue que ne le comportaient leurs subdivisions nominales. Des entailles faites à l'écorce des arbres servaient à

marquer les lignes, tandis qu'on dressait une carte au fur et à mesure de ce travail; et enfin un registre contenant la description de chaque lot, afin que le propriétaire eût quelques notions sur la nature du sol de toutes les parties de sa patente, aussi bien que sur la qualité et la dimension des arbres qu'elles portaient.

M. Traverse et ses aides relevaient chaque jour des centaines d'acres, marquant sur les arbres des lignes de démarcation qu'ils établissaient; mais, quelque diligence qu'ils fissent, il était facile de voir que leur travail se prolongerait nécessairement pendant presque toute la durée de l'été.

En très peu de jours, toutes nos opérations furent mises en activité, et chacun fut occupé de la manière qui fut trouvée utile. Les arpenteurs faisaient des progrès satisfaisants dans leur travail, mesurant leurs grands lots entre le lever et le coucher du soleil, tandis que Dirck et moi prenions des notes sur leur qualité, d'après les indications de M. Traverse. Guert ne fit presque rien autre chose que chasser et pêcher... Il tint notre office abondamment approvisionné de truites, de pigeons, d'écureuils et de tous les autres animaux que pouvait fournir la saison, trouvant accidentel-

lement l'occasion d'enrichir notre table de quelque morceau d'assez maigre venaison. Les chasseurs contribuèrent aussi pour leur part à augmenter nos comestibles, et nous ne manquions de rien. La truite faisait principalement la base de nos repas, car ce poisson était très commun. Yaap, ou Jaap, ainsi que je le nommerai à l'avenir, et Pierre, étaient chargés de tous les soins domestiques, et remplissaient tour à tour les fonctions de cuisinier et de marmiton. Quant aux deux Indiens, ils furent employés pendant la première quinzaine, presque exclusivement à aller de Mooseridge à Ravensnest, pour porter nos lettres, et pour servir de guides aux chasseurs qui vinrent une ou deux fois dans cet intervalle renouveler nos provisions de farine, d'épices, et d'autres choses semblables, également nécessaires, car rien ne pouvait déterminer les Indiens à porter quelque chose qui ressemblât à un fardeau, soit par le poids, soit par l'apparence.

La troupe de nos arpenteurs ne revenait pas toujours passer la nuit à couvert, mais ils campaient toutes les fois que leur travail les avait appelés à l'extrémité opposé de Mooseridge. M. Traverse avait choisi l'emplacement de notre quartier-général, plutôt eu égard à la

proximité du défrichement de Ravensnest, que par rapport à sa position dans l'étendue de sa patente. Notre cabane était à peu près au centre des deux lignes du nord et du sud ; mais elle touchait sur la limite occidentale de la propriété. Toutes les fois que les nécessités de l'arpentage le conduisait à l'est, il se trouvait trop éloigné de la maison, pour y revenir chaque nuit. Mais ses absences ne se prolongeaient jamais au delà de la soirée du troisième jour.

Nous attendions, avec une vive impatience, la lettre que Jumper ou Trackless ne manquaient jamais de nous rapporter au retour de leurs visites régulières à l'habitation de nos voisins. Cette lettre était écrite quelquefois par Herman Mordaunt lui-même, mais plus souvent par Anna ou par Mary Wallace. Elle n'était adressée à aucun de nous nominativement ; mais elle portait uniformément cette souscription : «Aux ermites de Mooseridge ; » il n'y avait d'ailleurs rien dans cette correspondance qui décelât aucune pensée particulière à l'un de nous. Peut-être aurions-nous mieux aimé que les lettres appuyassent un peu plus sur ce point ; mais, telles qu'elles étaient, nous les considérions comme trop précieuses pour y trouver aucun sujets de plaintes bien sérieuses. Le soir du

samedi de la seconde semaine, toute notre troupe étant rassemblée pour souper, nous reçûmes des mains de Trackless une missive d'Herman Mordaunt, qui contenait, entr'autres choses, le paragraphe suivant :

Les nouvelles de l'armée nous apprennent que les affaires prennent d'heure en heure une tournure plus sérieuse. Nos troupes s'avancent au nord en grand nombre, et l'on dit que les Français ont reçu des renforts. Placés, comme nous le sommes, en dehors de la route suivie par les armées et à trente milles au moins en arrière des anciens champs de bataille, je ne sentirais aucune appréhension, si je n'avais entendu rapporter que les bois de ce côté sont remplis d'Indiens. Je sais fort bien que ces bruits se répandent toujours dans les établissements situés sur les frontières à l'approche des hostilités, et qu'on ne doit pas y ajouter une croyance entière; mais, il semble si probable que les Français lanceront leurs sauvages sur les flancs de notre armée, pour entraver sa marche, que ce bruit, je l'avoue, m'a fait quelque impression. Nous avons ajouté à nos moyens de défense, et je vous engage à ne pas négliger de prendre des précautions semblables. On dit que les Indiens du Canada sont

encore plus rusés que les nôtres, et le gouvernement n'est pas sans craindre que les nôtres n'aient été gagnés. On disait à Albany qu'on avait vu beaucoup d'argent français dans les mains de la tribu des six nations, et que les couvertures, les couteaux et les tomahawks de fabrique française sont trop répandus parmi ce peuple pour provenir uniquement du butin pris sur l'ennemi. Un de vos coureurs, celui qu'on appelle Trackless, vit, dit-on, hors de sa tribu ; les Indiens de cette espèce sont toujours suspects. Leur absence est quelquefois due à des motifs fort honorables, mais le contraire arrive beaucoup plus souvent. Vous ferez bien d'avoir les yeux sur lui et d'examiner sa conduite. Après tout, nous sommes entre les mains du Dieu bienfaisant et miséricordieux, et nous savons qu'il nous a plus d'une fois sauvés, dans sa merci, de dangers plus menaçants que celui-ci. »

Nous relûmes cette lettre plusieurs fois en présence de Traverse. Comme le reste de notre troupe prenait son repas assez loin de nous pour ne pouvoir nous entendre, et que les Indiens nous avaient quittés, les réflexions d'Herman Mordaunt firent tomber naturellement notre conversation sur les risques que nous

courions et sur la probabilité d'une trahison de la part de Susquesus.

— Il y a sans doute beaucoup d'exagération, observa tranquillement l'arpenteur, dans le bruit qui rapporte que ces bois sont remplis d'Indiens. Je suis tout-à-fait de l'avis d'Herman Mordaunt. On ne peut voir une couverture paraître dans la forêt, sans que la nouvelle ne se répande aussitôt qu'elle en contient un ballot. Il y a sans doute quelque péril à appréhender de la part des sauvages ; mais ce péril n'est pas moitié aussi grand que les planteurs l'imaginent ordinairement. Quant aux Français, je crois qu'ils auront besoin de tous leurs sauvages à Ty, car on m'a dit que le général Abercrombie s'avance à leur rencontre avec trois hommes contre un.

— La supériorité de ses forces est au moins aussi grande, répondis-je ; mais ne serait-il pas possible, après tout, qu'un officier habile cherchât à inquiéter ses flancs de la manière indiquée ?

— Nous sommes à une distance qui n'est pas moindre de quarante milles à l'est de la de la route suivie par l'armée. Pourquoi des partis ennemis se tiendraient-ils aussi éloignés de nos troupes?

— Cette supposition même place nos ennemis entre nous et notre armée, et ce n'est pas une considération fort rassurante en elle-même. Mais que pensez-vous de l'avis qui concerne l'Onondago !

— Il peut y avoir de la vérité en cela, plus que dans le bruit qui rapporte que ces bois sont remplis de sauvages. C'est ordinairement un mauvais signe pour un Indien d'avoir quitté sa tribu ; et notre coureur est certainement un Onondago. Ce que je sais, c'est qu'il a deux fois refusé à boire du rhum. Il ne refuse pas le pain qu'on lui offre. Mais le rhum n'a pas mouillé ses lèvres une seule fois depuis qu'il est avec nous.

— C'est un mauvais signe, dit Guert d'un ton un peu dogmatique, remarquable dans un homme si naturel et si simple. Tout individu qui refuse de lever son verre en bonne compagnie a quelque dissimulation dans l'esprit. J'ai toujours soin de tenir de pareils compagnons à distance.

— Pauvre Guert ! cette opinion n'avait que trop d'influence sur son caractère et sur ses habitudes. Quant à l'Indien, je ne pouvais me décider à le juger si sévèrement. Il y avait dans a contenance quelque chose qui me disposait

à avoir confiance en lui. Cependant, à certains moments, ses manières, remarquablement froides et réservées, même pour une peau rouge en compagnie de visages pâles, faisaient naître le doute et la défiance.

— Certainement rien ne serait plus aisé à un homme, dans sa situation, que de nous trahir, répondis-je après une courte pause, pour peu qu'il y soit disposé. Mais que gagneraient les Français à enlever une troupe de gens aussi paisiblement occupés que nous le sommes? Il importe peu aux Français que l'arpentage de Mooseridge ait lieu cette année ou l'année prochaine.

— Rien de plus vrai, et je suis d'avis qu'il est fort indifférent à M. de Montcalm que cet arpentage ait même jamais lieu, répliqua M. Traverse, qui était un homme intelligent et d'assez bonne éducation. Mais vous oubliez, Monsieur Littlepage, que les deux partis ont offert des primes pour les têtes scalpées. Un Huron ne fera aucune attention à nos lignes, à nos angles, ni aux marques faites à nos arbres; mais il s'inquiétera beaucoup de savoir s'il rentrera dans son village les mains vides ou avec une demi-douzaine de chevelures humaines suspendues à sa ceinture.

J'observai que Dirck passa les doigts dans ses cheveux touffus, et que sa physionomie, ordinairement pacifique, prit un caractère d'indignation et presque de férocité. Un peu amusé par cette démonstration, je me levai et je m'approchai du tronc sur lequel Susquesus, qui avait achevé son repas, était assis en silence et semblait absorbé dans ses pensées.

— Quelles nouvelles nous donnerez-vous des habits rouges, Trackless? demandai-je de l'air le plus indifférent qu'il me fut possible de prendre; sont-ils en nombre suffisant pour manger les Français?

— Regardez les feuilles; comptez-les, répondit l'Indien.

— Oui, je sais qu'ils sont en force; mais où sont les peaux rouges? La hache est-elle enterrée parmi les six nations, pour que vous vous contentiez d'être coureur dans ces bois, tandis qu'il y a des chevelures à scalper près de Ticonderoga?

— Susquesus *Onondago*, répliqua l'homme rouge, appuyant avec emphase sur le nom de sa tribu. Il n'y a pas de sang Mohawk dans ses veines. Son peuple ne déterre pas la hache cet été,

— Pourquoi cela, Trackless? Vous êtes alliés des Anglais, et vous devez nous prêter votre aide lorsque nous en avons besoin.

— Comptez les feuilles; comptez les Anglais. Trop nombreux pour une seule armée. Pas besoin des Onondago.

— Cela peut être vrai, car nos forces sont certainement très grandes. Mais que se passe-t-il dans les bois? Sont-ils exempts de peaux rouges dans ces temps de troubles?

Les yeux de Susquesus prirent une expresrion de gravité, et il ne répondit pas. Il ne chercha pourtant pas à éviter les regards scrutateurs que je jetais sur lui; mais il conserva un maintien composé et sévère, et ses yeux restèrent fixés en face de lui. Connaissant toute l'inutilité de chercher à obtenir une réponse d'un Indien, lorsqu'il n'était pas disposé à la faire, je pensai que le plus sage était de changer de conversation. Je lui fis alors quelques questions sur l'état des rivières, et il y fit les réponses convenables, puis je m'éloignai.

XIX.

Je ne puis dire que je fusse entièrement satisfait des manières de Susquesus, ni, d'un autre côté, que j'en fusse absolument mécontent. Tout pouvait être pour le mieux, et dans le cas contraire, le pouvoir de cet homme pour nous nuire n'était pas grand. Un nouveau fait cependant fit naître des doutes alarmants sur son honnêteté. Jumper étant absent pour une chasse, l'Onondago avait été renvoyé à Ravensnest, le voyage suivant et hors de son tour ; mais au lieu de revenir le lendemain, comme c'était leur coutume à tous deux, il fut une

quinzaine sans reparaître. En discutant les motifs de cette disparition soudaine et inattendue, nous en vînmes à conclure que le compagnon, voyant qu'on se défiait de lui, nous avait plantés là, et que nous ne le reverrions plus. Durant son absence, nous allâmes à Ravensnest passer deux ou trois jours heureux avec les jeunes dames que nous trouvâmes enchantées de l'isolement de leur demeure et jouissant d'autant de bonheur que leur innocence, la santé, le charme continuel de la forêt et de la vie des bois pouvaient leur en donner. Herman Mordaunt, ayant fortifié sa maison suffisamment pour la mettre à l'abri d'une surprise, nous accompagna à notre retour à Mooseridge et passa deux ou trois jours à parcourir la concession, à examiner la qualité des terres et les avantages offerts par les cours d'eau. Quant à M. Worden et à Jason, le premier était parti pour rejoindre l'armée, préférant la cuisine de l'état-major au simple ordinaire des forêts; tandis que Jason débattait un marché avec Herman Mordaunt pour l'exploitation d'un moulin, marché qui avait donné lieu à de fréquentes discussions entre les deux parties. Herman Mordaunt, pour quelque raison que je n'ai jamais bien devinée, désirait particu-

lièrement fixer Jason à Ravensnest, et aucune condition ne lui parut extravagante dans son envie de s'attacher un pareil colon. Jason fut le plus heureux des hommes une fois qu'il eut un contrat signé et bien dûment scellé dans sa poche. Il devenait dès-lors une sorte de propriétaire, et il n'avait rien à payer pendant les dix premières années. Dieu me pardonne, si je lui fais tort, mais j'eus tout d'abord un soupçon que Jason se reposait sur la fortune pour empêcher le jour du payement d'arriver jamais.

Juste comme les rayons du soleil levant pénétraient à travers les fentes de notre hutte, et avant qu'aucun de nous trois se fût levé de sa couchette, j'entendis un mocassin fouler le sol près de moi, et le pas presqu'imperceptible d'un Indien. Je fus aussitôt sur pied, et me trouvai face à face avec l'Onondago.

— Vous ici, Susquesus! m'écriai-je, nous pensions que vous nous aviez abandonnés. Qui vous ramène?

— Temps de partir maintenant, répondit tranquillement l'Indien ; les Anglais et les guerriers du Canada se battre bientôt.

— Est-ce vrai? et comment vous, pouvez-vous savoir si cela est exact? Où avez-vous été ces derniers quinze jours?

— Été voir, avoir vu, moi le savoir bien. Allons, appeler les jeunes gens. Partir sur le sentier de guerre.

Nous avions donc enfin l'explication de cette absence mystérieuse de l'Onondago. Il nous avait entendus parler d'aller rejoindre la troupe au dernier moment, et il était allé en reconnaissance, afin de nous apprendre au juste quand il faudrait absolument quitter Mooseridge. Je ne vis en cela rien qui sentît la trahison, mais plutôt une preuve d'amitié et d'intérêt pour nos projets, quoique c'eût été courir beaucoup plus loin qu'on ne lui avait dit, et courir un peu en dehors du chemin tracé. On pouvait, après tout, ne pas attacher une grande importance à cette irrégularité chez un sauvage, et j'étais d'autant plus disposé à penser ainsi, que la monotonie de notre existence actuelle commençait à me peser, et que je n'étais pas fâché de trouver un prétexte plausible pour un changement.

Je communiquai de suite les nouvelles apportées par Sans-Traces à mes compagnons, qui les reçurent comme des jeunes gens reçoivent toujours des nouvelles aussi émouvantes. L'Onondago fut interrogé et renouvela l'assurance qu'il était temps de nous mettre en oute.

— Plus de délai, dit-il, il est temps de partir. Barques prêtes, canons chargés, guerriers réunis et le chef à leur tête. Le feu du conseil éteint. Temps de partir.

— Eh bien ! Cornélius, dit Guert en se levant et en secouant sa belle chevelure, comme un lion qu'on tire de son gîte, en avant ; nous pouvons aller coucher aujourd'hui à Ravensnest, et demain arpenter de notre mieux la grande route pour rejoindre l'armée. Ce sera une occasion de plus de voir Mary Wallace et de lui dire combien je l'aime. Ce sera toujours cela de gagné.

— Non, ne pas voir une squaw, ne pas aller à Ravensnest, dit l'Indien avec énergie. La piste de guerre par ici, ajouta-t-il en étendant la main dans la direction opposée à celle où se trouvait l'établissement d'Herman Mordaunt. — Mauvais pour le guerrier de voir une squaw, quand il déterre la hache ; bon à faire de lui une femme. Par ce chemin, par ici, non par là : ici des chevelures, là la squaw.

Comme les gestes de l'Onondago étaient aussi significatifs que ses paroles, il ne nous fut pas difficile de le comprendre. Guert pourtant continua ses questions tout en s'habil-

lant, et nous fûmes bientôt convaincus par les paroles de l'Indien, toutes brisées et abruptes qu'elles étaient, qu'Abercrombie était sur le point de s'embarquer avec son armée sur le lac George, et qu'il nous fallait beaucoup d'activité si nous voulions assister à l'attaque de Ticonderoga.

Notre décision fut aussitôt prise, et nos préparatifs commencés. Faire nos paquets, charger nos havresacs et prendre nos armes, fut l'affaire d'un instant et nous voilà tout prêts. Nous écrivîmes une lettre pour expliquer les motifs de notre absence, avec promesse de revenir aussitôt que les opérations devant Ticonderoga seraient terminées. Nous laissâmes cette lettre à Peter, qui devait rester avec Traverse et les arpenteurs pour faire leur cuisine : pendant ce temps, Jaap allait et venait, chargeait ses larges épaules de tout ce qui pouvait nous être utile, prenait sa carabine, son paquet et son cor ; il fut prêt aussi vite qu'aucun de nous. Le compagnon fit tout cela de lui-même et sans aucun ordre, regardant comme son devoir de suivre son jeune maître même au diable. Aucun chien, sous ce rapport, ne pouvait être plus fidèle que Jaap ou Jacob Satanstoé, car il avait pris le nom de Col comme nom patroni-

mique ; de même que dans d'autres pays les nobles prennent le nom de leurs terres.

C'était l'usage dans les familles hollandaises, dès qu'un enfant atteignait l'âge de six ou sept ans, de lui donner un jeune esclave du même sexe et du même âge, et de ce moment leur sort, avec la différence nécessaire de condition, était considéré comme indissolublement uni. Une séparation avait lieu quelquefois, mais il fallait pour cela une conduite bien mauvaise, et elle était du côté du maître tout aussi souvent que du côté de l'esclave. Un ivrogne pouvait s'endetter et se voir obligé de vendre ses esclaves, mais celui-ci demeurait près de lui tant qu'il lui restait quelque chose. La famille Littlepage, qui avait contracté deux alliances avec des familles hollandaises, avait adopté cet usage ; le jour où j'eus six ans, Jaap me fut donné, et depuis il était demeuré non-seulement ma propriété personnelle, mais mon factotum, et il m'était précieux par son attachement et ses bonnes qualités.

Quand tout fut prêt et que nous fûmes sur le point de quitter la hutte, nous agitâmes sérieusement la question de savoir si nous irions par Ravensnest, ou si nous prendrions la route nouvelle que l'Onondago nous indiquait. Il n'y

avait de sentier dans aucune des deux directions ; mais nous avions des accidents de terrain, des sources et autres signes connus pour nous guider d'un côté, et de l'autre absolument rien. En outre, les ravissantes figures d'Anna et de Mary Wallace nous apparaissaient d'un côté, et Dirck lui-même fut le premier à crier : A Ravensnest ! Mais l'Onondago refusa de faire un pas dans cette direction. Il resta là, planté comme un poteau de grande route, le doigt tendu vers le nord-ouest, avec une insurmontable obstination qui menaçait de jeter quelque confusion dans notre marche.

— Nous ne connaissons pas du tout cette route, Sans-Traces, observa ou plutôt répondit Guert, car la pantomime de l'Indien était plus expressive que toutes les paroles, il vaut mieux prendre une route que nous connaissons un peu. En outre, nous voulons faire nos adieux aux dames.

— Les squaws, mauvais maintenant. La piste du guerrier ne va pas aux squaws. Huron, guerrier français, par ici.

— Eh bien ! ils sont là, c'est bon. Nous serons assez vite sur leurs talons en passant par Ravensnest.

— Pas vite assez, ne pas pouvoir cela ; —

sentier long, temps court. Les guerriers faces pâles très pressés.

— Les amis des guerriers faces pâles sont très pressés aussi ; ainsi vous ferez bien de nous suivre, puisque nous n'avons pas l'intention de vous suivre, vous. Allons, Messieurs, nous conduirons l'Indien, puisque l'Indien ne semble pas disposé à nous conduire. Au bout d'un mille ou deux, il trouvera plus honorable de marcher en avant, et d'ici là, je crois être en état de vous conduire.

— Cette route bonne pour jeunes gens qui ne veulent pas voir l'ennemi, dit Susquesus avec un geste ironique.

— Par saint Nicolas, Indien, que voulez-vous dire ! s'écria Guert en tournant brusquement sur ses talons, et en se précipitant sur l'Onondago, qui n'attendit pas le coup qui le menaçait, se tourna du côté qu'il avait indiqué et partit d'un pas rapide dans la direction du nord-ouest.

Je crois que Guert ne le suivit la première minute que dans l'intention d'appliquer son poing vigoureux sur l'épaule de l'offenseur; mais je fus si vite sur ses talons, Dirck venant après moi, et Jaap après Dirck, que nous formions tous une file à l'indienne ou à la façon

des forêts et marchant à raison de quatre milles à l'heure avant de nous en douter. Un pareil élan de colère ne se passe pas en une minute, et avant qu'aucun de nous se fût assez refroidi pour devenir tout-à-fait raisonnable, nous avions perdu la hutte de vue. Alors personne ne sembla croire à la nécessité ou à la convenance de revenir sur ses pas. Il était certainement imprudent de nous confier aussi entièrement à la bonne foi d'un sauvage ou au moins d'un demi-sauvage que nous connaissions à peine, et dont nous nous étions défiés jusque-là. C'est ce que nous fîmes cependant de la façon et sous l'impression des sentiments que j'ai dits. Je sais bien que chacun, après ce premier mille, sentit l'imprudence que nous avions commise, mais par amour-propre se garda d'en parler à son voisin. Je dis chacun de nous, je devrais excepter Jaap, car le danger ne lui causa jamais la moindre inquiétude sous quelque forme qu'il se présentât, sauf sous la forme des écrevisses. Il avait peur des écrevisses, mais ne redoutait aucun homme.

Susquesus montrait la même assurance en nous conduisant de lieue en lieue à travers cette sombre forêt que lorsqu'il s'était mis à la recherche du chêne à la tête brisée. Cette fois,

il nous guidait plutôt d'après le soleil et la direction générale que par aucune connaissance particulière des objets que nous laissions derrière nous, quoique trois fois dans ce jour il nous fît remarquer des objets particuliers qu'il avait déjà vus en traversant le bois dans des directions qui coupaient à angles plus ou moins aigus la route que nous suivions. Il nous faisait l'effet d'un marin dirigeant sa route sur la plaine unie de l'Océan. Nous avions nos boussoles de poche, il est vrai, et nous savions à peu près qu'en nous dirigeant au nord-ouest, nous arriverions quelque part au bout du lac George; mais je doute fort que nous eussions pu, avec leur secours, suivre une ligne droite aussi sûrement que sur les traces de l'Indien.

Nous eûmes une discussion à ce sujet quand nous nous arrêtâmes pour manger et prendre du repos, un peu après le milieu du jour. Pendant cinq heures, nous avions marché avec la plus grande rapidité, à vol d'oiseau, sans jamais nous détourner, excepté pour éviter quelque obstacle infranchissable, et nous calculions avoir fait au moins vingt milles sur quarante que nous avions à franchir, selon le rapport de l'Onondago, pour arriver au but de notre voyage. La course que nous avions faite nous

avait tous fatigués; mais je dois avouer que l'Indien était de beaucoup le plus dispos des cinq quand nous atteignîmes la sourse près de laquelle nous devions dîner.

— Ces Indiens semblent avoir du nez autant qu'un chien de chasse, dit Guert quand notre faim commença à s'apaiser, il faut en convenir. Cependant, Cornélius, je crois encore qu'une boussole guiderait l'homme dans les bois plus sûrement que tous les signes possibles sur l'écorce des arbres et que le cours du soleil.

— Une boussole ne peut se tromper, cela est vrai, mais il serait fastidieux de s'arrêter toutes les deux ou trois minutes pour en faire usage ; encore faudrait-il donner à l'aiguille le temps de se fixer ou bien ce serait le pire de tous les guides.

— Toutes les deux ou trois minutes ! dites donc une fois par heure ou deux tout au plus. Je m'engage à voyager aussi droit que le plus habile de ces Indiens en consultant la boussole toutes les demi-heures.

Susquesus était assis assez près de nous pour entendre notre conversation, et il comprenait parfaitement l'anglais, quoiqu'il le parlât à la façon heurtée des Indiens. Il me sembla dé-

couvrir sur sa noire figure, un air de mépris caché à cette vanterie de Guert; mais il ne dit mot. Nous finîmes notre repas et nous nous reposâmes un peu; puis, quand nos montres marquèrent une heure, nous nous levâmes tous pour recommencer notre marche, et nous renouvelâmes l'amorce de nos carabines, précaution que chaque homme prenait deux fois par jour, pour prévenir les effets de l'humidité des bois. L'Onondago se mit paisiblement derrière Guert, et attendit patiemment son signal.

— Nous sommes tous prêts, Sans-Traces, s'écria Guert, prenez la tête comme auparavant et conduisez-nous.

— Non, répondit l'Indien, la boussole conduira maintenant; Susquesus ne pas voir plus loin, aveugle comme un jeune chien.

— Oh! en êtes-vous là? Eh bien! soit. Maintenant, Cornélius, vous allez voir ce qu'on peut faire avec une boussole.

Guert tira sa boussole, la plaça sur un arbre renversé afin de lui donner un niveau parfait, et attendit que l'aiguille mobile fût devenue complètement stationnaire. Il fit alors son observation, prit pour jalon un large pied d'érable placé à la distance d'environ vingt perches,

ce qui est une distance très grande dans une forêt, poussa un cri, reprit sa boussole et partit. Nous le suivîmes, et nous atteignîmes bientôt l'arbre. Guert s'imagina être bien dans le droit chemin, ne daigna pas renouveler son observation, et nous cria de le suivre, comme s'il avait un nouvel arbre pour le guider, et cela dans la bonne direction. Nous avions fait de cette manière un demi-mille, et je commençais à croire au triomphe de Guert, car pour moi il me semblait que notre course était aussi droite qu'elle l'avait jamais été durant ce jour. Guert commença à être fier de son succès, à m'en parler, à en parler à l'Indien qui était placé entre nous deux.

— Voyez-vous, Cornélius, j'ai l'habitude des bois; après tout, j'ai été souvent chez les Mohawks et j'ai pris part à leurs chasses. Le grand point, c'est de bien commencer, après cela vous n'avez plus grand'peine. Soyez bien certain des dix premières perches, et soyez bien tranquille sur les dix milles qui suivront. Il en est de cela comme de la vie, Cornélius, mon enfant; qu'un jeune homme commence bien, et il est presque sûr de bien finir. Je me suis trompé, moi, au point de départ, et vous voyez le mal que cela m'a donné. Mais on m'avait

laissé orphelin à dix ans, Littlepage, et l'enfant qui n'a ni père ni mère, doit être un enfant hors ligne pour ne pas faire fausse route avant ses vingt ans. Eh bien ! Onondago, que dites-vous maintenant de prendre la boussole pour guide?

— Regardez-la, elle vous le dira, répondit Susquesus, tandis que toute la bande s'arrêtait pour voir Guert à l'œuvre.

— Cette diable d'aiguille ne veut jamais s'arrêter, s'écria Guert en donnant une secousse au petit instrument pour arrêter l'aiguille au point où il voulait la voir se fixer ; ces petits démons sont capables de se tromper après tout.

— Essayez davantage, prenez en trois, dit l'Indien en levant autant de doigts, comme c'était sa coutume chaque fois qu'il disait un nombre.

— Dirck et moi tirâmes alors nos boussoles, et les trois furent placées sur un tronc à côté duquel nous avions fait halte. Le résultat montra que les trois petits diables s'accordaient très bien, et que nous marchions droit au sud-est au lieu du nord-ouest.

La mine de Guert, en cette occasion, ressembla beaucoup à celle que je lui avais vue

quand il se releva de dessus la neige, après que le traîneau nous eût déposés par terre. Il n'y avait par moyen de résister à l'évidence, nous avions tout-à-fait rebroussé chemin sans nous en apercevoir. Le soleil était très près du zénith, ce qui contribua, sans doute, à notre erreur ; mais tous ceux qui en ont fait l'expérience savent combien il est aisé de perdre la direction du soleil dans l'obscurité et au milieu des inégalités d'une forêt. Guert s'avoua franchement vaincu, et l'Indien passa de nouveau en tête sans donner le plus léger signe de triomphe ou de mécontentement. Il n'aurait fallu rien de moins qu'un coup de tonnerre pour déconcerter le calme de l'Onondago.

Dès ce moment, notre marche fut aussi rapide qu'avant notre halte, et elle paraissait aussi sûre que le vol d'un pigeon. Susquesus ne nous conduisit pas directement au nord-ouest comme avant, mais il inclina un peu plus au nord. A la fin, comme le soleil gagnait le sommet des montagnes de l'ouest, une clairière apparut devant nous. Au milieu de l'épaisseur du bois, nous vîmes qu'un lac était près de nous, et que nous nous trouvions sur une hauteur, sans pouvoir dire précisément à quelle élévation.

Nous vîmes donc une clairière un peu sur notre droite, et ce fut là que l'Indien dirigea sa marche. Cette clairière n'était pas l'ouvrage de l'homme, mais le résultat d'un de ces accidents qui livrent quelquefois aux rayons du soleil les mystères des forêts. Elle était située sur le sommet nu d'une montagne rocheuse, où des Indiens avaient souvent campé, et les vestiges de leurs feux attestaient qu'un autre élément avait aidé le vent à détruire les quelques arbres qui avaient pu croître dans les fentes des rochers. Il y avait là un espace de trois ou quatre acres alors aussi nu que s'il n'avait jamais connu d'arbre plus ambitieux que le sureau et le chèvrefeuille; une eau délicieuse s'élançait de la pointe la plus élevée d'une chaîne de rochers qui se dirigeait vers le nord. Susquesus s'arrêta à cette source pour boire, et nous annonça ensuite que, pour ce jour, nous étions au bout de nos fatigues.

Jusqu'à cette déclaration je ne pense pas qu'aucun de nous eût seulement pris le temps de regarder autour de lui, tant notre marche avait été active et rapide. A ce moment chaque homme déposa son paquet, sa carabine, et alors, plus libres de mouvements, nous pûmes contempler à notre aise une des scènes les plus

magnifiques que mes yeux aient jamais vues.

Après de mille pieds au-dessous de nous, s'étendait un lac de l'eau la plus limpide et la plus paisible, dont les contours étaient agréablement variés par des promontoires, des baies et les mille sinuosités du rivage. Il avait une étendue de près de quarante milles. Nous étions sur le bord oriental, à un tiers à peu près de la distance qui sépare la pointe nord de la pointe sud ; des îles sans nombre s'étendaient presque à nos pieds et rendaient ce mélange de terre et d'eau aussi varié, aussi capricieux que l'imagination pouvait le souhaiter. Au nord, la surface paisible du lac s'étendait à une grande distance ; elle était arrêtée par une barrière de rochers ; puis une gorge étroite lui donnait issue dans un autre plus vaste et plus étendu. Au sud, l'eau s'étendait également au loin, mais une île ou deux en variaient la surface ; de ce côté seulement on pouvait voir quelque trace du travail de l'homme : partout ailleurs des gorges, des vallées qui fuyaient, de longues chaînes de hauteurs, des pics de granit n'offraient à l'œil que les beautés sans égales de la nature. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, s'élevaient montagnes sur des montagnes ; la terre était couverte du vert manteau d'une végétation

luxuriante, telle qu'un soleil bienfaisant peut la développer sur un sol encore vierge. A la pointe sud du lac, il y avait dans la forêt une clairière très étendue et dans laquelle on n'avait laissé que peu ou point d'arbres. Nous étions à quelques milles de cet endroit, et cette distance empêchait nécessairement de bien distinguer les objets; cependant nous découvrîmes sans peine des ruines de fortifications considérables. Nous vîmes un millier de points blanc et nous fûmes bientôt convaincus que c'étaient des tentes. Ces ruines étaient tout ce qui restait du fort William-Henri, et là campaient l'armée d'Abercrombie, l'armée de beaucoup la plus considérable qui eût encore été réunie en Amérique sous les drapeaux de l'Angleterre. Des centaines de barques et de larges bateaux capables de porter quarante ou cinquante hommes se mouvaient en face du camp, et tout éloignés que nous étions, nous pûmes cependant découvrir les signes de préparatifs et d'un mouvement prochain. L'Indien ne nous avait point trompés, il s'était montré juge intelligent de ce qu'on allait faire, aussi bien que guide fidèle.

Nous dûmes passer la nuit sur la montagne : nos lits ne furent pas des meilleurs, comme le

lecteur le croira sans peine, et nos couvertures furent bien légères. Cependant je ne me rappelle point avoir rouvert les yeux depuis le moment où ils se refermèrent jusqu'au matin ; la fatigue d'une marche forcée nous procura un sommeil plus paisible que n'auraient pu faire toutes les délicatesses de l'opulence, et nous dormîmes aussi profondément que des enfants. Je revins à moi-même en me sentant toucher doucement à l'épaule par Susquesus. En me levant, je vis l'Indien encore près de moi ; son visage, pour la première fois depuis que je le connaissais, exprimait quelque chose comme du plaisir. Il n'avait éveillé aucun de mes compagnons, et il me fit signe de le suivre sans les tirer de leur sommeil. Pourquoi avais-je été choisi de préférence à eux ? je ne puis le dire, à moins que la sagacité naturelle de l'Onondago ne lui apprît à discerner la différence d'éducation et de sentiments entre ses trois jeunes compagnons. Quoi qu'il en soit, il m'avait choisi, et je quittai seul la rude couche que nous nous étions arrangée pour la nuit.

Un spectacle magnifique m'attendait. Le soleil à ce moment dorait les sommets des montagnes, tandis que le lac et les vallées, et même les flancs de la montagne, ce monde entier qui

s'étendait à nos pieds, était encore noyé dans l'ombre ; je crus voir la création s'éveiller et sortir du sommeil des âges. Pendant quelques moments, je ne pus contempler autre chose que l'étonnant tableau que me présentait le contraste si bien marqué des cimes dorées des montagnes avec leurs flancs couverts d'ombres, les prémices du jour avec les derniers vestiges de la nuit ; mais l'Onondago était trop plein de ses propres pensées pour laisser longtemps mes yeux s'égarer loin de ce qu'il regardait comme le spectacle le plus intéressant ; guidé par son doigt et son regard, je dirigeai ma vue vers la rive si lointaine de William-Henri et je vis enfin la cause de l'émotion inaccoutumée de l'Indien. Dès que Susquesus fut certain que je voyais les objets qui l'émouvaient si fortement, il s'écria d'un ton guttural et fortement accentué :

— Bon !

L'armée d'Abercrombie était déjà en mouvement, seize mille hommes s'étaient embarqués sur des bateaux et se dirigeaient vers la pointe septentrionale du lac, dans l'ordre le plus imposant et le plus magnifique. La surface unie du lac était sillonnée par la flottille ; des centaines de bateaux la couvraient de lignes longues

et noires, et ils se dirigeaient vers le point de débarquement dans l'ordre et avec l'ensemble d'une armée qui étend ses ailes. La dernière brigade de bateaux venait de quitter le rivage, quand je vis, pour la première fois, ce spectacle saisissant, et je pouvais embrasser le tableau tout entier d'un seul coup-d'œil. L'Amérique n'avait jamais vu auparavant un tel spectacle, et il se passera du temps avant qu'elle le revoie jamais. Pendant plusieurs minutes je restai saisi d'admiration et je ne pus dire un seul mot, jusqu'à ce que les rayons du soleil eussent dissipé la clarté douteuse des plaines situées à nos pieds, et illuminé la base même des montagnes.

— Qu'allons-nous faire, Susquesus? lui dis-je alors, car je sentais combien l'Indien pouvait réclamer, à bon droit, le privilège de régler tous nos mouvements.

— Déjeûner d'abord, répondit tranquillement l'Onondago, ensuite descendre la montagne.

— Rien de tout cela ne nous conduira au milieu de cette brave armée, comme c'est notre désir.

— Attendez, au milieu d'eux, l'Indien le

sait. Pas pressé maintenant, pressé quand les Français feront feu.

Je ne goûtais pas beaucoup ces paroles et la façon dont elles étaient dites; mais j'avais à ce moment trop de choses à penser pour perdre mon temps en vagues conjectures sur les réponses évasives de l'Onondago. J'appelai Dirck et Guert pour leur faire partager le plaisir qu'un tel spectacle ne pouvait manquer de leur procurer. Ce fut alors que je découvris pour la première fois ce que j'appellerais volontiers le caractère vraiment martial de Guert Ten Eyck. Sa belle et virile figure me sembla s'agrandir, sa physionomie s'illumina tout-à-coup, et l'expression de ses yeux, habituellement pleine de bonne humeur et de gaîté, changea de caractère tout-à-fait et devint grave et ferme.

— Voilà un beau coup-d'œil, monsieur Littlepage, dit Guert, après avoir contemplé en silence les progrès lents, mais réels, de la flottille; cela est vraiment beau à voir, et c'est un reproche pour nous trois, qui avons perdu tant de temps dans les bois, quand nous aurions dû être ici, tout prêts à aider l'armée à chasser les Français de la province.

— Il n'est pas encore trop tard, mon bon

ami, puisque le premier coup n'a pas encore été porté.

— Vous dites vrai, vous avez raison, et je rejoindrai l'armée, quand je devrais atteindre le bateau à la nage. Il ne nous sera pas bien difficile de nager d'une île à l'autre, et les troupes seront obligées de passer au milieu d'elles pour entrer dans le lac inférieur. Il y aura bien un bateau à s'arrêter pour nous repêcher.

— Pas besoin, dit l'Onondago avec son calme habituel, déjeûner d'abord, puis partir. Un canot, c'est assez.

— Un canot!... par saint Nicolas: Susquesus, écoutez ce que je vous dis : Vous ne manquerez jamais d'un ami tant que Guert Ten Eyck vivra et sera en état de vous être utile. Cette idée d'un canot est pleine de bons sens et montre qu'un homme raisonnable s'est chargé de nous. Nous pouvons maintenant rejoindre les troupes, la carabine à la main, comme il convient à des gentlemen et à des volontaires.

Pendant ce temps, Jaap s'était levé et contemplait ce tableau de tous ses yeux. Il est à peine nécessaire de dire quel en fut l'effet sur ce nègre; il éclata de rire, secoua la tête comme un mandarin de paravent, se roula par

terre, se releva, agita tout son corps comme un chien qui bat l'eau, recommença à rire et finit par pousser un cri. Comme nous étions tous accoutumés à ces ébats de sensibilité dans les nègres, ils ne provoquèrent chez nous qu'un sourire, et ne l'obtinrent même pas de Dirck. Quant à l'Indien, il ne prit pas garde aux manifestations de plaisirs si expansives, quoique peu dignes, de Jaap, plus que s'il s'était agi d'un chien ou un autre animal sans intelligence, Peut-être n'y avait-il pas de faiblesse si propre à mériter son mépris, que cette absence complète de pouvoir sur soi, que montra, en cette occasion, le nègre livré à lui-même.

Aussitôt que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous songeâmes à la nécessité de déjeûner. Le repas ne fut pas long, et, à dire vrai, il n'était pas de nature à nous retenir longtemps. Puis, nous quittâmes tous le sommet de la montagne sur les pas de l'Onondago.

L'Onondago nous avait conduits à dessein sur cette pointe pour nous faire jouir de ce panorama. Il était impossible de descendre directement vers le bas de cette hauteur, et nous fûmes obligés de faire un détour de trois ou quatre milles afin de gagner une ravine qui nous conduisit au lac, non sans difficulté. Nous

trouvâmes sur le bord un canot de grandeur suffisante pour nous contenir tous les cinq, et nous nous embarquâmes sans perdre un instant.

Le vent s'était élevé du sud à mesure que le jour avançait, et la flottille fendait l'eau avec beaucoup plus de rapidité. Nous prîmes route à travers les îles, et quand nous atteignîmes la passe principale, si aucune d'elles méritait ce nom dans une multitude aussi grande, nous nous trouvâmes à portée du bateau qui était en tête. L'Indien rama en agitant les mains en signe d'amitié, et nous amena bientôt côte à côte avec ce bateau. En approchant, j'aperçus sur le pont le vicomte Howe, revêtu de son uniforme, et regardant la terre avec impatience, comme désireux de débarquer le premier.

XX.

Lord Howe ne nous reconnut pas d'abord dans nos habits de chasse. Cependant, pendant son séjour à Albany, il s'était lié avec Guert Ten Eyck, et il le reconnut à la voix. Il nous souhaita la bienvenue avec franchise et cordialité. Nous demandâmes où était le 25e régiment, en annonçant l'intention de rejoindre ce corps dont le chef nous avait invités si souvent et d'une manière si pressante à venir combattre à ses côtés. Cependant notre intention de rejoindre immédiatement notre ami, fut

modifiée par une remarque de notre hôte actuel.

— Le régiment de Bulstrode est au centre et sera de bonne heure sur le terrain ; mais cependant beaucoup après l'avant-garde. Si vous êtes amis de la bonne chère, Messieurs, je suis loin de vous détourner de rejoindre le 25e, car il y a dans ce corps un certain monsieur Billings qui a un talent extraordinaire, dit-on, pour faire un bon dîner avec moins que rien ; mais si vous désirez voir le feu, notre brigade sera la première à combattre ; je tâcherai d'avoir le meilleur dîner possible, vous y serez les bien venus. Plus tard, nous verrons à faire mieux.

Nous ne parlâmes plus d'aller à la recherche de Bulstrode ; cependant nous fîmes entendre à notre noble commandant que nous n'user-rions de son hospitalité que le temps de lui voir mettre en fuite les troupes que l'ennemi opposerait sans doute au débarquement.

Susquesus ne connut pas plus tôt notre décision qu'il nous quitta, et rama paisiblement vers la côte orientale. Personne ne songea à intercepter un canot qui quittait le bateau commandant. Le vent fraîchissait à mesure que le jour avançait, et la plupart des bateaux ayant

mis une espèce de voile, nos progrès devinrent plus rapides. Sur les neuf heures, nous entrâmes dans le lac inférieur, et tout annonçait que nous débarquerions à midi. Je dois en convenir, l'entreprise à laquelle nous prenions part, la nouveauté de ma situation, la certitude que nous allions trouver dans Montcalm un ennemi aussi expérimenté que brave, tout contribua à me rendre pensif, quoique exempt de crainte, je l'espère, pendant les quelques heures que nous passâmes sur le bateau. Complètement inactif comme nous l'étions tous, il n'est pas surprenant qu'un soldat si jeune encore fût rendu grave par les réflexions sérieuses qui devaient s'emparer si facilement de l'esprit quand la mort était si proche, sinon de moi peut-être, mais de beaucoup de ceux qui m'environnaient. Lord Howe, de son côté, était grave et sérieux, comme il convenait à un homme qui tenait dans sa main la vie de tant d'autres : il n'était cependant ni abattu, ni même indécis. Je rencontrai une fois ses yeux fixés sur moi, avec une expression mélancolique, et la question qu'il m'adressa avait sans doute rapport au sujet de ses pensées.

— Que dirait notre excellente et respectable madame Schuyler, si elle connaissait notre

position précise en ce moment, monsieur Littlepage? Je suis sûr que cette excellente femme éprouverait plus d'inquiétude pour ceux à qui elle prend intérêt qu'ils n'en ressentent souvent eux-mêmes.

— Je suis sûr, mylord, qu'elle adresserait certainement des prières au ciel en notre faveur.

— Vous êtes fils unique, m'a-t-elle dit, monsieur Littlepage?

— Oui, mylord, et je suis bien heureux que ma mère ne se doute pas de ce qui va se passer.

— Moi aussi j'ai encore mes parents bien aimés, mais ils sont habitués à me considérer comme un soldat et comme soumis à tous les hasards d'un soldat. Heureux le militaire qui peut, au moment de l'épreuve, conserver un esprit libre des pensers de la famille, si embarrassants, quoique si doux et si utiles autre part; mais voici que nous touchons au rivage, il faut être tout au devoir.

Je ne suis point assez soldat pour pouvoir décrire ce qui suivit, suivant la stratégie, ni même d'une manière intelligible. Comme la brigade approchait de l'extrémité du lac, où se trouvait une certaine étendue de terrain

plat, on fit avancer devant nous quelques bateaux sur lesquels étaient quelques pièces de grosse artillerie. Les Français avaient réuni des forces considérables pour s'opposer au débarquement; mais, à ce qu'il paraît, ils n'avaient point assez de canons pour répondre aux nôtres, et notre mitraille ayant balayé les bois, nous débarquâmes sans grande résistance. Nous n'attaquâmes point l'ennemi, précisément au point où il nous attendait, mais à la droite de la position qu'il avait prise. Au signal donné, la brigade d'avant-garde s'élança sur le rivage, guidée par notre brave commandant, et nous arrivâmes tous à terre sans perte appréciable. Tous les quatre, c'est-à-dire Guert, Dirck, Jaap et moi, nous nous tenions le plus près possible de notre brigadier, qui commanda aussitôt une marche en avant, pour presser la retraite de l'ennemi. L'engagement ne fut point vif cependant, et nous gagnâmes rapidement du terrain; l'ennemi se retirait dans la direction de Ticonderoga, et nous le pressions aussi vite que la prudence et la force de notre brigade le permettaient.

Je pouvais voir sur notre front une nuée d'Indiens, et j'avoue que je redoutais une embuscade : car la façon pleine d'artifice dont ces

habitants des bois faisaient la guerre était connue, ne fût-ce que par tradition, de tous ceux qui étaient nés ou avaient été élevés dans les colonies. Nous avions débarqué dans une crique, sur le côté gauche du lac et presqu'à sa pointe, et dès que nous eûmes gagné du terrain, le général Abercrombie débarqua toutes ses troupes et les forma aussi promptement que possible en colonnes. Les colonnes se trouvèrent au nombre de quatre ; les deux du centre étaient composées entièrement de six régiments de troupes royales ; cinq mille hommes des milices de la province étaient sur les flancs, et environ quatre mille hommes de milices furent laissés pour garder les mille vingt-cinq bateaux qui composaient la flottille. Cependant tous les bateaux n'avaient point encore atteint le lieu du débarquement. Ceux qui portaient les munitions et l'artillerie étaient encore restés en arrière. Nous marchions avec la colonne droite du centre que conduisait notre noble ami. L'ennemi avait porté un seul bataillon près du point habituel de débarquement, dans un camp de bois ; mais voyant la supériorité des forces qui l'attaquaient, le commandant mit le feu à ses huttes et battit en retraite. Le combat fut encore moins vif qu'au moment du débarque-

ment, et nous nous engageâmes pleins d'ardeur dans les bois; mais le manque de guides, l'épaisseur de la forêt et les difficultés du terrain mirent bientôt un peu de confusion dans notre marche. Les colonnes se mêlèrent l'une l'autre, et personne ne semblait pouvoir les tirer de ce fatal embarras. Le défaut de guides était le grand mal qui désorganisait l'armée; mais il était trop tard pour y remédier.

Notre colonne, ou plutôt la tête de la colonne, continua à avancer, et son brave commandant marchait en tête du premier peloton. Nous autres volontaires, nous allions en vedettes, un peu sur les flancs, et je ne fais point de vanterie en disant que nous étions toujours en avant plutôt qu'en arrière. A ce moment, nous aperçûmes des uniformes français, et nous rencontrâmes un corps ennemi assez considérable, égaré comme nous et incertain sur la route qu'il devait prendre pour regagner ses retranchements le plus vite possible. Comme on peut le penser, ce détachement ne se vit point si près de notre tête de colonne sans s'arrêter un instant pour faire feu. La décharge lui fut immédiatement rendue, et tous les quatre, après avoir tiré, nous nous mîmes un peu à l'abri pour recharger nos carabines. Je

venais de couler la balle dans le canon de la mienne, quand mes yeux aperçurent quelque confusion en tête de la colonne, et je vis qu'on emportait à l'arrière-garde le corps d'un officier. C'était celui de lord Howe. Il était tombé à la première décharge qu'eut faite l'ennemi dans cette campagne. La vue de leur chef tué à leur tête sembla animer de rage les soldats; ils abordèrent l'ennemi comme des tigres irrités et le dispersèrent en un instant, après avoir fait un nombre considérable de prisonniers, sans compter les tués et les blessés.

Je n'ai jamais vu un homme plus animé et plus hors de lui que Guert Ten Eyck à cette occasion. Il avait été l'ami de lord Howe pendant le séjour de ce dernier à Albany, et la mort de cet officier sembla éveiller tout ce qui pouvait y avoir de passion dans le caractère si habituellement bienveillant de notre ami. Il se comporta comme notre commandant immédiat, et nous conduisit sur les talons des Français jusqu'en vue de leurs retranchements. Nous vîmes tous alors la nécessité de battre en retraite, et Guert consentit à revenir sur ses pas, mais avec fierté et comme un lion aux abois. Un parti d'Indiens nous pressa vivement dans cette retraite, et nous courûmes risque de

nos chevelures qui toutes auraient été perdues, ainsi que je l'ai toujours cru, sans la résolution et la force herculéenne de Jaap. Il arriva, comme nous nous retirions d'arbre en arbre, que nos quatre carabines se trouvèrent déchargées en même temps, circonstance dont nos ennemis profitèrent pour se précipiter sur nous. Heureusement le fort de l'attaque tomba sur Jaap qui fit le moulinet avec sa carabine et étendit successivement par terre les trois premiers Indiens qui l'attaquèrent. Cette intrépidité couronnée d'un tel succès nous donna le temps de recharger, et Dirck, tireur impassible et sûr de son coup, jeta par terre le quatrième avec une balle au cœur. Guert alors s'avança prêt à tirer et dit à Jaap de battre en retraite; et couverts par sa carabine et la mienne, nous nous retirâmes à petits pas, les peaux rouges ne se souciant pas du tout de nous serrer de trop près, après avoir si rudement éprouvé de quel bois nous nous chauffions.

Nous dûmes cependant notre salut à une autre circonstance encore que la présence d'esprit de Jaap et le courage de Guert. Parmi les miliciens était un partisan de grande réputation nommé Rogers; il conduisait une troupe

de carabiniers sur l'aile gauche et repoussa vivement les tirailleurs de l'ennemi, en leur faisant éprouver une perte considérable. De cette façon, les Indiens qui nous poursuivaient furent tenus en échec, et s'ils avaient essayé de nous poursuivre trop loin, ils couraient risque de voir les partisans du major Rogers les prendre en queue et les séparer de leurs alliés. Ce ne fut pas malheureux pour nous, car nous eûmes plus d'un mille à faire avant d'atteindre la place où Abercrombie fit faire halte à ses colonnes et campa pour la nuit. Les positions qu'il prit sont situées à deux milles des fortifications de Ticonderoga et assez près de l'issue du lac George. L'armée y fut remise en bon ordre et s'y établit pour quelque temps.

Il fallut attendre l'arrivée des équipements, des munitions et de l'artillerie; comme le transport de ces matériaux, dans un pays couvert de forêts vierges, n'était point chose facile, nous fûmes arrêtés par cette circonstance, deux jours entiers. Ce furent des jours bien tristes. La mort de lord Howe produisait sur l'armée presque le même effet qu'une défaite. C'était l'idole des troupes royales; il avait su se rendre aussi populaire parmi les colons que

parmi ses compatriotes. Une tristesse de mauvaise augure s'emparait de nous, et chaque homme semblait ressentir la mort de lord Howe comme celle d'un frère.

Nous demandâmes après le 25e régiment, et nous allâmes rejoindre Bulstrode. Notre réception fut amicale et même tendre. Elle fut même empressée dès qu'on sut que nous étions les partisans qui s'étaient battus si chaudement sur les flancs de la colonne droite du centre, et qu'on savait être allés beaucoup plus loin que personne sur le champ de bataille. Nous regagnâmes donc notre corps avec un certain éclat dès notre début, et chacun nous souhaita la bienvenue avec une cordialité qui paraissait sincère.

Néanmoins, le 25e régiment, aussi bien que tous les autres corps, partageait la tristesse générale. Bulstrode avait un commandement étendu et important pour son rang et son âge, et il était certainement fier de sa position. Mais son caractère si souple et si naturellement gai, était fortement affecté par ce malheur. La nuit qui suivit, nous nous promenâmes ensemble, et il mit la conversation sur ce sujet.

— Il peut vous paraître étrange, Cornélius, de trouver tant d'abattement dans le camp.

après un débarquement qui a été certainement très heureux, et un petit engagement qui nous a procuré, à ce qu'on m'a dit, 200 prisonniers. Je puis vous assurer cependant, mon ami, qu'il aurait mieux valu pour l'armée de voir son meilleur corps détruit que de perdre l'homme qu'elle regrette. Howe était, à vrai dire, l'ame de toute l'armée. Il était naturellement soldat, et il faisait des soldats de tous ceux qui l'approchaient. Quant au commandant en chef, il ne vous connaît pas, vous autres colons, et il ne se servira pas de vous comme il le devrait. Ensuite il ne connaît pas le genre de guerre de ce pays-ci, et il pourra très bien faire une bévue. Je puis vous dire ce qui en était, Cornélius, Howe avait autant d'influence sur Abercrombie que sur les autres officiers, et on essaiera sans doute de réaliser ses plans, mais il faudrait un autre lord Howe pour mener à point les vues d'un homme tel que lui, et voilà, je le crains, ce qui nous manquera.

La vérité de ces paroles me frappa, quoiqu'elles me parussent bien décourageantes. Je vis cependant que Bulstrode n'était point le seul à penser ainsi : c'était l'opinion générale de tous ceux qui nous entouraient. Cependant

on faisait les préparatifs de l'attaque, et il fut convenu que le 8 déciderait du sort de Ticonderoga. Cette célèbre forteresse est située sur une péninsule, et ne peut être attaquée que d'un seul côté défendu par des ouvrages très considérables, et nous savions que la garnison était formidable. Comme ces ouvrages extérieurs cependant consistaient surtout en palissades et en arbres renversés et qu'on pouvait en approcher à travers les bois sans être trop à découvert, il fut résolu de les emporter d'assaut et d'entrer, s'il était possible, à la suite de l'ennemi dans la forteresse elle-même. Si nous avions attendu notre artillerie et établi des batteries, notre succès aurait été certain ; mais les ingénieurs firent un rapport favorable à l'autre projet, et peut-être une attaque immédiate répondait-elle mieux au caractère et à l'impatience de l'armée entière, que les lentes opérations d'un siége régulier.

Le matin du 8, les troupes furent commandées pour l'assaut, et nous marchâmes comme volontaires sur les flancs du 25e. Le terrain ne permettant pas d'avoir des chevaux, Bulstrode marchait à côté de nous. Je ne saurais rapporter les manœuvres de ce jour mémorable. Les bois nous cachèrent en grande partie ce

qui se passa des deux côtés. Je sais cependant que la fleur de notre armée fut mise en ligne, et prit part à l'assaut, les milices aussi bien que les régiments. Le 42e, formé de montagnards écossais, qui avait fait sensation dans la colonie à cause du costume et du caractère des hommes qui le composaient, fut placé au point qui paraissait le plus périlleux. Le 55e, l'autre corps sur lequel on comptait le plus, fut mis à la tête d'une seconde colonne. Un marais s'étendait à quelque distance de la seule partie accessible de la forteresse. Ces deux corps furent chargés d'emporter les palissades qui commençaient là où finissaient le marais. C'était la tâche la plus périlleuse à accomplir, puisque c'était le seul côté par où l'on pût s'approcher de la forteresse elle-même. Pour ajouter à la sûreté de leur position, les Français avaient mis en batterie plusieurs pièces d'artillerie le long de la palissade, tandis que nous n'avions pas une seule pièce pour couvrir notre approche.

On assure qu'Abercrombie ne prit conseil d'aucun des officiers américains qu'il avait sous ses ordres lorsqu'il décida l'attaque du 8 juillet. Il avait envoyé son principal ingénieur faire une reconnaissance spéciale. Et cet officier,

ayant rapporté que la place n'offrait point d'obstacle sérieux au point de vue de la science, l'assaut fut décidé. Ce rapport était exact, sans doute, au point de vue de la science et de la pratique de la guerre européenne; mais la guerre en Amérique se fait tout différemment. Il était à regretter que l'expérience de 1755 et le sort de Braddock n'eussent point inspiré plus de prudence aux commandants des troupes royales.

Le 25e fut mis en colonne derrière les montagnards que commandait en cette occasion le colonel Gordon Graham, vétéran d'une grande expérience et d'un courage indomptable. Je vis cet officier et son régiment placés précisément en devant de moi, mais je ne vis guère autre chose, surtout une fois que la première décharge nous eut environnés d'un nuage épais de fumée.

Un temps considérable fut perdu à faire les préparatifs. Quand on crut que tout était prêt, les colonnes furent mises en mouvement. Il fut arrêté que les troupes devraient recevoir le feu de l'ennemi, puis marcher droit à la palissade, l'emporter à la baïonnette et ne tirer qu'après l'avoir franchie ou que si les ennemis se retiraient. Nous autres volontaires et tous les corps

irréguliers dont on attendait peu de service dans une charge nous eûmes permission de faire feu quand les Français nous offriraient prise.

Presqu'une heure fut perdue à approcher du point d'attaque à cause des difficultés du terrain et de la nécessité de faire des haltes fréquentes pour reformer les rangs. Enfin arriva le moment décisif où la tête de la colonne allait quitter le couvert du bois et marcher sous le feu de l'ennemi. Une courte halte suffit pour les derniers arrangements, les fifres firent entendre leurs sons excitants et nous quittâmes le couvert en faisant entendre des cris et des houras à mesure que nous entrions en ligne. Nous étions bien à 200 mètres de la palissade à ce moment, et le premier coup fut tiré par Jaap, qui, s'avançant dans le marais, nous avait un peu dépassés, et qui abattit un officier français au moment où il alongeait la tête hors des palissades pour reconnaître nos mouvements. Cette attaque hélas! fut cruellement vengée. Les montagnards s'avançaient comme un tourbillon, graves, silencieux et déterminés, et guidés par leur musique nationale, quand un éclair de feu illumina la ligne ennemie. Les balles, la mitraille, mille messagers de mort

vinrent en sifflant pleuvoir au milieu de nous. Les Écossais furent déconcertés par cette réception; mais ils se reformèrent aussitôt et poussèrent en avant. Le 25e n'échappa point à la bordée, et le retentissement du canon nous dit assez que le combat était engagé, tout le long de la palissade jusqu'au bord du lac. Je n'ai jamais su combien d'hommes furent tués dans notre colonne par la première décharge; mais le carnage fut affreux, et parmi ceux qui tombèrent fut le vétéran Graham lui-même. Je puis dire cependant que le plan d'attaque fut dérangé tout d'abord, car les colonnes se déployèrent et commencèrent leur feu le plus vite qu'elles purent. Il n'était pas possible de se mieux conduire que ne le firent tous les hommes que je vis au feu, car nous poussâmes tout droit à la palissade, jusqu'à ce que nous rencontrâmes des arbres couchés à terre qui faisaient l'effet de chevaux de frise. Ils avaient été étendus le long de la palissade et en avant d'elle. Leurs branches avaient été taillées en pointe et amincies comme des pieux. Il était impossible de les franchir en ordre; et quand les troupes les rencontrèrent, elles firent halte et continuèrent à tirer par pelotons avec autant de régularité qu'à la parade. Au bout de quel-

ques minutes cependant, plusieurs corps furent contraints de se retirer, et cette lutte sans espoir fut continuée pendant six heures de notre part sans autre effet qu'un feu soutenu, mais inutile, de mousqueterie, tandis que les Français envoyaient leur mitraille dans nos rangs aussi impunément que s'ils avaient été à la parade. Il aurait beaucoup mieux valu pour nos troupes qu'elles fussent moins bien disciplinées et moins retenues par les officiers, car le seul effet de l'obstination en pareille circonstance, est de laisser plus longtemps en péril des troupes vaillantes et dévouées qui ne peuvent reculer et qui sont hors d'état d'avancer.

Guert se battait de son mieux, et je vis bientôt qu'en le prenant pour guide, nous ne tarderions certes pas à nous trouver au milieu de la mêlée. Il nous conduisit aux arbres abattus où nous trouvâmes une sorte de couvert : nous nous y établîmes en tirailleurs et nous fîmes notre devoir en conscience. Quand les troupes reculèrent nous nous trouvâmes livrés à nous-mêmes, et la retraite était plus dangereuse que la persistance. Nous étions heureusement à l'abri du feu de nos troupes, ce qui était fort important dans une pareille bagarre ; et nous restâmes à notre poste jusqu'au dernier moment.

Avertis au bout d'un long temps de la nécessité de faire retraite, par la manière dont le feu de nos propres lignes diminuait, nous nous retirâmes sains et saufs, quoique Guert fît tout le chemin à reculons, le visage tourné vers l'ennemi et tirant en marchant. Nous le suivions en nous couvrant des arbres. A la fin nous attirâmes l'attention de l'ennemi, et pendant deux ou trois minutes, les boulets sans exagération tombèrent comme grêle tout autour de nous.

Jaap n'était pas avec nous dans cette attaque, et je me dirigeai vers le marais pour voir après lui. Je n'en fus pas longtemps en peine, je trouvai le drôle battant aussi en retraite et menant avec lui un Indien du Canada qu'il avait fait prisonnier. Il avait contraint son captif à porter trois carabines déchargées et autant de poires à poudres : l'une des carabines avait appartenu à l'Indien, et les autres à deux hommes de sa tribu que le nègre avait laissés étendus dans le marais comme de sanglants trophées de ses exploits. Je ne puis expliquer philosophiquement la chose, mais le nègre me parut toujours se battre, comme si c'était pour lui une partie de plaisir.

Comme nous nous retirions, nous apprîmes

qu'on avait ordonné la retraite générale. Ainsi, cette superbe et puissante armée était battue, et cela par une force moindre des deux tiers. Il n'est pas facile de décrire la scène déplorable qui suivit. Le transport des blessés à l'arrière-garde s'était opéré pendant tout le temps de l'action, et, comme il arrive toujours, avait beaucoup contribué à démoraliser les soldats. Ces malheureux étaient entassés par centaines dans les bateaux, tandis qu'on laissait la plupart des morts là où ils étaient tombés. Nos espérances étaient complètement déçues, et tous les esprits si découragés, que beaucoup de bateaux s'éloignèrent dès cette nuit, et tout le reste quitta le rivage le jour suivant, de grand matin.

Ainsi finit la fatale expédition de 1758 contre Ticonderoga, et avec elle nos espérances de voir Montréal ou Québec cette année. Je puis assurer que nous comptions au moins dix mille baïonnettes sur le champ de bataille, ce jour de sanglante mémoire, et que cinq mille hommes furent très vivement engagés. La faute fut de vouloir emporter d'assaut une position presque imprenable, et cela sans artillerie. On dit que l'ennemi avait quatre à cinq mille hommes, et cela peut être vrai si l'on parle de la

force totale de la garnison, quoique je doute que plus de la moitié de ce nombre ait tiré sur nous. Il y a toujours beaucoup à rabattre des récits des vainqueurs et des apologies des vaincus.

Notre perte dans cette triste affaire fut évaluée à 548 tués, et à 1,356 blessés. Dans le régiment montagnard près de la moitié des soldats et 25 officiers, c'est-à-dire presque tous, furent tués ou blessés. Un récit rapporte même que tous les officiers de ce corps qui prirent part à l'action, furent atteints. Le 55e fut également écharpé : dix de ses officiers furent tués raides et beaucoup d'autres blessés. Quant au 25e, il fut un peu moins maltraité, parce qu'il ne formait pas une tête de colonne ; mais sa perte fut encore effrayante. Bulstrode fut gravement blessé au commencement de l'attaque, quoique sa blessure ne fût jamais regardée comme mortelle. Billings resta sur le carreau, et Harris reçut une balle dont il dut garder le souvenir toute sa vie.

La confusion fut extrême après un tel engagement et une telle défaite. Les troupes se rembarquèrent sans distinction de corps et sans garder aucun ordre : les bateaux s'éloignaient à mesure qu'ils avaient reçu leur charge. Les

pertes en matériel furent immenses; mais tous les trophées militaires en usage, furent, je crois, sauvés. Comme les miliciens avaient été les derniers engagés, et avaient relativement beaucoup moins souffert, un corps nombreux d'entre eux servit d'arrière-garde, tandis que les troupes régulières transportaient les blessés et le matériel.

Quant à nous trois, ou à nous quatre, en y comprenant Jaap, qui bâtonnait vigoureusement son prisonnier, nous ne savions guère que devenir. Tous ceux qui nous portaient intérêt étaient morts ou blessés. Nous ne pûmes voir Bulstrode, ni même retrouver son régiment, et même y eussions-nous réussi, il restait dans ce corps peu de personnes qui eussent pris quelque souci de nous, si même il en restait. Dans cette conjecture, nous tînmes conseil sur les bords du lac, indécis si nous devions demander place sur les bateaux qui partaient, ou attendre au lendemain matin, afin que notre retraite eût un air un peu plus fier.

— Je vais vous dire ce qui en est, Cornélius, dit Guert Ten Eyck, d'un ton bref et décidé, moins nous parlerons de cette campagne et de la part que nous y avons prise, mieux cela vaudra. Nous ne sommes pas soldats de profession.

et si nous nous tenons cois, personne ne saura quelle roulée nous tous en particulier nous avons reçue. Mon avis est de planter là l'armée, comme nous l'avons rejointe, par une marche séparée, et à l'avenir de tenir nos langues muettes sur ce que nous avons eu de commun avec elle. Je n'ai jamais vu un homme battu plus respecté pour sa mésaventure, et je dois le reconnaître, je tiens la victoire comme un point essentiel dans un récit de bataille.

— Vous pouvez être sûr, Guert, que je suis aussi peu disposé que vous, ou que qui que ce soit, à parler de la part que j'ai prise à cette affaire, mais il est beaucoup plus facile de parler de planter là cette multitude indisciplinée que de réussir à le faire. D'un autre côté, je ne sais si quelqu'un de ces bateaux voudra nous prendre, car un Anglais rossé n'est pas disposé à être de bonne humeur, et il paraît que tous nos amis ont été tués ou blessés.

— Vous voulez partir? demanda tout bas une voix d'Indien près de moi, avoir les moyens, eh!

En me retournant, je vis Susquenus debout à deux pas devant moi. Nous tenions conseil au milieu d'une foule sans cesse en mouvement, et l'Onondago s'était approché de nous sans être remarqué au commencement de notre con-

férence. Il était là, mais d'où venait-il? comment était-il là? je ne pouvais l'imaginer alors, et je n'ai jamais pu le savoir depuis.

— Pouvez-nous nous aider à partir? Susquesus, lui répondis-je; savez-vous un moyen de franchir le lac?

— Un canot, cela est bon, un canot marche quoique les Anglais courent.

— Celui dans lequel nous avons rejoint l'armée, est-ce cela que vous voulez dire?

L'Indien inclina la tête, et nous fit signe de le suivre. Il n'eut pas grand'peine à nous persuader, et nous marchâmes tous sur ses salons dans la direction qu'il prit. Je dois reconnaître que quand je vis notre guide se diriger à l'est le long des bords du lac, je ne pus m'empêcher de concevoir quelques doutes sur sa bonne foi. Cette direction nous conduisait droit à l'ennemi au lieu de nous en éloigner, et il y avait quelque chose de si mystérieux dans la conduite de cet homme que je conçus quelque inquiétude. Il se trouvait là au milieu de l'armée anglaise, au moment où elle était dans la plus grande confusion, quoiqu'il eût refusé de la joindre avant le combat. Rien n'était plus aisé que de se mêler à la foule dans la confusion où elle était, et de l'accompagner des

heures entières sans être découvert, si l'on avait la vigueur nécessaire, et je savais que ce n'était pas là ce qui manquait à l'Onondago. Il y avait dans l'air de cet homme une froideur, une observation calme, unies à l'apparente apathie d'une peau rouge, qui me le faisait juger très propre au rôle d'espion.

Néanmoins il fallait, ou le suivre, ou rompre immédiatement avec notre guide. Nous ne pûmes nous décider à prendre ce dernier parti, quoique nous échangeâmes quelques mots à ce sujet. Nous suivîmes l'Indien, le doigt sur la détente de nos carabines et prêts à faire feu s'il nous conduisait dans une embuscade. Susquesus n'avait point d'intentions aussi perfides ; il avait amené son canot à une place qui dénotait son jugement. Nous eûmes un mille à faire avant d'atteindre la petite crique environnée de bois dans laquelle il l'avait caché. J'ai toujours cru que nous courûmes un grand danger en avançant si loin dans cette direction, puisque les Indiens du parti ennemi devaient rôder autour des flancs de notre armée pour chercher des chevelures ; mais je sus plus tard le secret motif de la confiance de l'Onondago qui ne dit un mot à ce sujet que quand nous eûmes

quitté le rivage, et encore ce fut en réponse à une question de Guert.

— Pas de danger; les peaux rouges prennent des chevelures anglaises sur le sentier de guerre. Trop de tués pour avoir besoin d'autres.

Comme les deux gouvernements avaient la coupable coutume de payer les chevelures ennemies, cette supposition était sans doute l'exacte vérité. Avant de quitter la crique cependant, il se présenta une difficulté.

Jaap avait amené avec lui son Huron prisonnier, et l'Onondago déclara que le canot ne pouvait porter six personnes. Cela, nous le savions par expérience, quoiqu'il en portât cinq très bien.

— Pas de place, dit Susquesus, pour l'homme rouge. Cinq bon, six mal.

— Que ferons-nous de ce drôle-là, Cornélius? demanda Guert avec quelqu'intérêt. Jaap dit que c'est un vrai diable en plein jour et qu'il a eu toutes les peines du monde à le prendre et à l'amener. Pendant cinq minutes ça été un déluge de coups de toutes sortes, et le nègre n'a eu le dessus, à ce qu'il raconte, que parce que la peau rouge a eu l'incroyable bêtise de frapper Jaap à la tête. Il aurait aussi

bien fait, comme vous savez, de frapper sur le roc de Gibraltar que d'essayer de briser le crâne à un nègre, et Jaap s'est rendu maître de lui. Qu'allons-nous faire de ce brigand-là ?

— Prendre une chevelure, dit l'Onondago d'un ton sententieux, prendre bonne chevelure, touffe de guerre toute prête, peinture de guerre, excellente chevelure.

— Oui, c'est très bien pour vous, maître Succetush, c'est ainsi que Guert appelait toujours notre guide, mais il n'en est pas de même pour nous autres chrétiens. Je crois qu'il faudra laisser aller ce diable incarné après l'avoir désarmé.

— Pour désarmé, il l'est déjà, mais il ne sera pas longtemps sans trouver un mousquet sur le champ de bataille. Je suis de votre avis, Guert ; aussi, Jaap, relâchez votre prisonnier, que nous retournions à Ravensnest le plus promptement possible.

— Cela est bien dur, massa Cornélius, da ! s'écria Jaap qui goûtait fort peu l'ordre qu'il recevait.

— Pas un mot de plus, Monsieur, coupez les liens, lui dis-je, car Jaap lui avait lié les mains derrière le dos, comme une façon com-

mode de le conduire sans résistance. Savez-vous le nom de cet homme ?

— Oui, da, il dit qu'il s'appelle Muss (Jaap estropiait sans doute quelque mot indien en le répétant), et c'est un vrai mousse, massa Cornélius, pour avoir essayé de vaincre Jaap de la façon dont il s'y est pris.

Cette fois je fus obligé d'appliquer tout-à-coup un soufflet au nègre, car le drôle, au souvenir de la façon dont il s'était rendu maître de son adversaire, tomba dans un des accès inextinguibles de rire bruyant qui sont si communs à cette race d'hommes. Je renouvelai impérativement à Jaap l'ordre de couper les cordes qui liaient l'Indien et de nous suivre dans le canot dans lequel l'Onondago et mes deux compagnons avaient déjà pris place. Au moment où je m'élançais dans le canot, j'entendis résonner de vigoureux coups de fouet sur le dos de quelqu'un. Je retournai à l'endroit où j'avais laissé Jaap et son captif Muss, et je trouvai le premier infligeant sur le dos nu de l'autre une verte correction avec le bout de la corde qui liait encore ses bras. Muss, comme Jaap l'appelait, ne courbait pas le dos et ne se plaignait pas. Le pin ne se tient pas plus droit et plus inflexible dans un jour d'été que l'Indien sous

les coups de Jaap. Plein d'indignation, je poussai rudement le nègre, je coupai moi-même les liens du captif, et je poussai mon esclave devant moi jusqu'au canot.

XXI.

Je n'oublierai jamais notre voyage durant cette triste nuit. Nous avions abandonné à Susquesus la conduite du canot : car, aussitôt que nous nous trouvâmes en lieu de sûreté, nous nous sentîmes beaucoup trop fatigués pour prendre part à aucune espèce de travail. Jaap lui-même se coucha et ne tarda pas à dormir du sommeil d'un homme accablé de fatigue. Aucun de nous cependant ne put dormir, je pense, pendant les deux premières heures. Les scènes auxquelles nous avions pris part, et celles auxquelles il nous était réservé d'assister, ne

nous permirent pas de goûter immédiatement les douceurs du repos.

Il était environ neuf heures du soir, lorsque notre canot quitta le rivage fatal du lac George, et se dirigea rapidement et en silence le long de la côte orientale de cette immense nappe d'eau. En même temps, plus de cinq cents bateaux étaient également partis de la pointe du lac, car la retraite avait commencé longtemps avant le coucher du soleil. Aucun ordre n'était observé dans cette marche déplorable ; chaque bateau était parti aussitôt que son chargement avait été complet. Tous les blessés étaient déjà portés sur les flots limpides du « saint lac, » ainsi qu'il a été nommé par quelques écrivains, au moment où notre canot commença à se mouvoir. Le bruit des bateaux qui partaient derrière nous nous apprit que ceux qui avaient échappé sains et saufs au désastre de cette journée suivaient les blessés aussi vite que les circonstances le leur permettaient.

Quelle nuit nous passâmes ! Un voile d'épaisse vapeur était tendu sur la voûte du ciel et cachait la douce lumière des étoiles. Placés, comme nous étions, au pied d'un entourage de montagnes, nous ne sentions pas un souffle d'air, bien qu'il nous arrivât quelquefois d'entendre

la brise agiter la cime des arbres en face de nous. Le rivage oriental ayant beaucoup moins de sinuosités que le bord opposé, la plupart des bateaux suivaient cette rive dans l'intention de raccourcir leur route. Nous nous trouvâmes bientôt nous-mêmes près de la ligne des bateaux en retraite. Je dis la ligne, car bien qu'aucun ordre ne fût observé parmi eux, chacun faisant de son mieux dans cette débâcle, pour arriver le plus tôt possible à l'endroit désigné pour la réunion de tous, il y avait cependant un si grand nombre d'embarcations en mouvement, qu'on en voyait une succession non interrompue aussi loin que les regards pouvaient pénétrer l'obscurité. Nous marchions plus vite que la plupart des embarcations lourdement chargées et mollement conduites, car les soldats qui les montaient étaient beaucoup trop fatigués pour ramer avec ardeur, après une journée pareille. Nous ne tardâmes pas, par conséquent, à suivre une route parallèle à celle de ces embarcations, entre elles et le rivage à quelques pieds de distance. Dirck remarqua pourtant que deux ou trois petits bateaux nous avaient dépassés. Ils longeaient le bord de si près et se trouvaient tellement cachés dans l'ombre des montagnes, qu'il eût été difficile

de dire à qui ils appartenaient. Nous les prîmes pour quelques-unes des baleinières qui se trouvaient au nombre de plus d'une centaine dans la flottille et qui portaient généralement des officiers supérieurs.

Personne ne parlait; aucune voix ne s'élevait parmi ces milliers d'hommes, humiliés et défaits. Le bruit des rames troubla seul le silence de la nuit, aussi longtemps que nous fûmes à une distance convenable pour l'entendre. Lorsque notre canot eut marché pendant une heure ou deux, et que nous eûmes atteint les embarcations qui avaient quitté le bord les premiers, les plaintes et les gémissements des blessés se mêlèrent au bruit monotone des rames. Ces malheureux avaient double raison de se féliciter, malgré leurs souffrances; aucune armée n'aurait pu transporter ses blessés d'une manière plus propre à diminuer leurs douleurs, et la soif ardente qui résulte toujours de la perte du sang pouvait être facilement étanchée, au milieu du limpide élément sur lequel nous flottions.

Après avoir ramé pendant plusieurs heures, Susquesus fut relevé par Jaap; Dirck, Guert et moi, nous lui prêtâmes de temps en temps notre aide. Chacun de nous avait une rame, et

chacun en fit le meilleur usage possible, tandis que l'Onondago dormit. Tour à tour nous prîmes nous-mêmes quelques intervalles de repos, et nous nous sentîmes rafraîchis par le calme et le sommeil. Enfin nous atteignîmes la passe étroite qui sépare le lac supérieur du lac inférieur, et nous entrâmes dans le premier. Cet endroit est proche de celui où les îles sont si nombreuses, et il était inévitable de passer presque bord à bord avec quelqu'un des bateaux.

— Approchez avec votre canot, s'écria un officier dans une embarcation voisine ; je veux savoir quels sont ceux qu'il contient.

— Nous sommes des volontaires qui ont joint le 25e régiment le jour où l'armée s'est mise en mouvement. Nous sommes hôtes et amis du major Bulstrode ; pourriez-vous nous dire, Monsieur, où nous pourrons trouver cet officier ?

— Le pauvre Bulstrode a reçu un fort mauvais coup dès le commencement de la journée, et il a été obligé de passer immédiatement en arrière. De longtemps il ne sera capable ni de marcher, ni de monter à cheval, si tant est qu'il sauve sa jambe. J'ai entendu le commandant en chef ordonner de lui faire traverser le lac

dans la première embarcation qui a reçu des blessés, et quelqu'un m'a dit que Bulstrode lui-même avait exprimé l'intention de se faire transporter à quelque distance, dans la maison d'un ami, afin d'échapper aux abominations de l'hôpital militaire. Le camarade a assez de chevaux pour le transporter dans une litière jusqu'au cap Horn si l'envie lui en prend. Je vous garantis que Bulstrode fait route en ce moment pour gagner de bons quartiers, si tant est qu'il soit possible d'en trouver de tels en Amérique. Je suppose que je me séparerai de mon bras aussitôt que nous aurons gagné le fort William-Henry, et, cette besogne faite, j'avoue que je me considérerais comme fort heureux de tenir compagnie à notre camarade Bulstrode... Continuez votre chemin, Messieurs; j'espère que je ne vous ai pas retenus; mais, en apercevant votre canot, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de m'assurer que nous n'étions pas suivis par des espions.

Ainsi, cet officier était une nouvelle victime de la guerre! Il parlait de la perte de son bras avec autant de sang-froid que s'il se fût agi de la perte d'une dent; mais il n'est pas douteux qu'il ne déplorât ce malheur au fond de l'âme. Les hommes ne portent jamais plus

aisément un masque que lorsqu'ils sont excités par la rivalité des armes. Quant à Bulstrode, il était évident qu'il se rendait à Ravensnest; il n'aurait pu se faire conduire nulle autre part aussi aisément, et en supposant que sa blessure ne fût pas de nature à exiger un traitement continu, où pourrait-il être mieux soigné que sous le toit d'Herman Mordaunt? Je dois avouer que cette pensée me fut très pénible et que je fus assez fou pour désirer de pouvoir retourner auprès d'Anna et d'exciter ses sympathies par une blessure.

Notre canot ne tarda pas à passer tout près d'un autre bateau. L'officier qui le commandait se tenait debout et semblait surveiller nos mouvements. Il ne me parut pas blessé, mais il était sans doute chargé de quelque mission spéciale. Comme nous ramions à ses côtés, il engagea avec nous la conversation suivante :

— Vous marchez rapidement en arrière, mes amis, modérez, s'il vous plaît, votre zèle. D'autres vous ont devancés avec les mauvaises nouvelles.

— Vous jugez mal de notre patriotisme et de notre loyauté, Monsieur, si vous vous imaginez que nous nous hâtons de porter la nouvelle de l'échec qu'ont reçu aujourd'hui les

armes britanniques, répondis-je aussi sèchement et d'un ton aussi équivoque que celui que l'étranger avait employé en nous adressant la parole.

— L'échec, dites-vous! je vous demande mille pardons, je vois que vous êtes des patriotes, et de première espèce encore ; échec est précisément le mot, quoique échec et mat eût été plus juste et plus significatif encore.

— Les troupes ont montré beaucoup de résolution et de bravoure, répondis-je : et nous qui n'étions que de simples volontaires, nous serons toujours prêts à en rendre le témoignage.

— Milles pardons! encore une fois, répondit l'officier en ôtant son chapeau et en saluant profondément, je ne savais pas que j'eusse l'honneur de m'adresser à des volontaires. Vous avez droit à des égards superlatifs, Messieurs, pour être venus volontairement sur un pareil champ de bataille. Pour ma part, je me considère comme écrasé par une aussi grande marque de courage, n'ayant pas eu l'avantage ni la vertu vraiment extraordinaire de m'y rendre de mon plein gré. Volontaires! sur ma parole, Messieurs, vous aurez beaucoup de choses éton-

nantes à raconter lorsque vous serez de retour dans le sein de vos familles.

— Nous aurons à parler du courage des Highlanders, car nous avons vu tout ce qu'ils ont fait et tout ce qu'ils ont souffert.

— Ah! étiez-vous réellement près de ce brave corps? s'écria l'officier, tandis que sa voix et ses manières devenaient en même temps polies et naturelles. J'honore des hommes qui n'ont été même que spectateurs de tant de de courage, particulièrement s'ils se sont tenus assez près pour jouir complètement de ce spectacle. Puis-je vous demander vos noms, Messieurs?

Je répondis en déclinant nos noms, en mentionnant le fait, que nous avions été les hôtes de Bulstrode, et en ajoutant combien grand avait été notre désappointement d'avoir manqué non-seulement notre ami, mais son corps.

— Messieurs, j'honore le courage de quelque part qu'il vienne, dit l'étranger avec sentiment, et surtout je l'admire lorsque je le trouve déployé par les natifs de ces colonies dans une querelle qui, après tout, est la leur. J'ai entendu parler de vous comme ayant été près du pauvre Howe, lorsqu'il est tombé, et j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

Quant à Bulstrode, il s'est dirigé vers le sud il y a quelques heures, et dans l'intention d'opérer la guérison de sa blessure au milieu d'amis qu'il a dans cette province. J'espère que cette entrevue ne sera pas la dernière ; souvenez-vous, je vous prie, du capitaine Charles Lée, qui sera très heureux de vous serrer la main à tous, lorsque nous aurons regagné le camp.

Nous lui exprimâmes nos remerciments ; mais Susquesus ayant dirigé subitement le canot vers le rivage, nous ne pûmes rien dire de plus.

Pendant notre conversation, l'Indien s'était éveillé, et il avait pris la conduite du canot. Glissant au milieu des îles, il nous fit bientôt aborder précisément à l'endroit où nous nous étions embarqués cinq jours auparavant. Après avoir mis en sûreté sa petite embarcation, l'Onondago nous conduisit en haut du ravin, et nous parvînmes à sa suite, après une heure des plus grands efforts, sur le sommet dépouillé de la montagne où nous avions déjà eu l'occasion de nous reposer auparavant.

Si la nuit avait été mémorable, le spectacle qui s'offrit à nos yeux au lever du soleil ne le fut certainement pas moins. Nous avions atteint notre point de vue élevé à peu près à la même

heure où l'Indien m'avait éveillé au même endroit dans une précédente matinée, et nous avions naturellement le même tableau sous les yeux. En un sens, les accessoires étaient aussi les mêmes, quoiqu'ils se présentassent sous un aspect fort différent. Je ne crois pas exagérer en disant que nous avions en vue, comme la première fois, un millier d'embarcations. Un très petit nombre, une douzaine tout au plus, étaient arrivées à l'extrémité supérieure du lac. Tous les autres petits bâtiments de cette nombreuse flottille étaient épars sur la surface de cette admirable nappe d'eau, formant une longue suite de points sombres, qui s'étendait, à partir du fort William-Henri, aussi loin que les regards pouvaient porter. Quelle différence entre le triste assemblage de ces bateaux en désordre et la réunion martiale des troupes qui se pressaient en bon ordre, moins d'une semaine auparavant, pleines d'espoir et fières de leurs forces!

Nous n'eûmes pas plus tôt atteint la cime pelée de la montagne, que l'Onondago chargea Jaap d'allumer du feu, tandis que, de son côté, il produisit quelques vivres qu'il avait déposés en cet endroit à l'avance. Comme aucun de nous n'avait pris de nourriture depuis

le matin du jour précédent, ce repas fut le très bien venu, et nous le partageâmes avec l'ardeur de gens affamés. Après avoir apaisé notre appétit, nous nous consultâmes sur ce que nous avions à faire.

— La question est de savoir si nous nous dirigerons en droite ligne sur Ravensnest, observa Guert, ou si nous nous rendrons d'abord près de l'arpenteur pour voir où en sont les choses de ce côté.

— Il n'y a pas de danger que nous soyons poursuivis par les Français, car leurs bateaux sont encore dans l'autre lac ; l'état du pays est donc à peu près le même qu'avant l'attaque de Ticonderoga.

— Faites cette question à l'Indien, répondit Dirck d'un ton significatif.

Nous jetâmes un regard interrogateur sur l'Onondago. Un seul coup d'œil suffisait ordinairement pour qu'il nous comprît, pourvu que nous eussions fait à l'avance une allusion suffisante à l'objet de notre demande.

— L'homme noir, acte de folie, observa Susquesus.

— Qu'ai-je fait, peau rouge du diable ? demanda Jaap qui éprouvait une antipathie naturelle contre tous les Indiens bons ou mauvais.

sentiment que les Indiens rendaient à usure à sa race, par un sentiment de mépris caché sous le voile de l'indifférence; qu'ai-je fait, rouge démon, hein? Dites à massa Corny, qu'ai-je fait?

Susquesus ne manifesta aucun ressentiment en écoutant cette interpellation un peu rude; il resta dans une immobilité aussi complète que si ces paroles n'avaient pas frappé son oreille. Cette indifférence irrita Jaap au plus haut degré, et comme il avait l'épiderme fort sensible sur tous les points par lesquels on blessait sa vanité, il y aurait eu immédiatement un combat entre l'homme noir et l'homme rouge, si je n'avais pas levé un doigt et si ce geste n'avait pas eu pour effet d'arrêter court l'explosion du courroux de Jacob Satanstoé.

— Vous ne devez pas porter une telle accusation contre mon esclave, Onondago, dis-je à l'Indien, sans être en mesure d'en donner la preuve.

— Il frappe un guerrier rouge comme un chien.

— Qu'est-ce que cela? grommela Jaap qui n'était qu'à moitié calmé par mon signe. Qui a jamais entendu dire que c'était faire tort à

une peau rouge que de lui donner quelques coups de bâton?

— Guerrier, ne ressemble pas aux femmes; coups le blessent au cœur; il n'oublie jamais.

— Eh bien! lui libre de se rappeler, dit le nègre en riant et en montrant d'une oreille à l'autre ses dents blanches comme de l'ivoire; Muss était mon prisonnier, et à quoi m'aurait-il servi de l'avoir pris, si je l'avais relâché sans lui administrer une correction? Dites cela à massa Corny. Lorsqu'il me fouette, est-ce que je me plains jamais?

— Je ne vous ai pas assez châtié de moitié, Jaap, ou vous seriez beaucoup mieux dressé, lui dis-je, jugeant cette menace nécessaire, car le drôle n'avait jamais auparavant osé manifester en ma présence une humeur si querelleuse, probablement parce que je ne l'avais jamais vu aux prises avec un Indien. Laissez-moi en apprendre davantage, ou je serai obligé, séance tenante, de vous payer l'arriéré de la correction que je vous dois.

— Les nègres sont beaucoup meilleurs. quand on leur a quelque peu tanné le cuir, observa Guert d'un ton significatif.

Je remarquai que Dirck, qui aimait mon

esclave, principalement parce qu'il m'appartenait, regardait son agresseur d'un air de blâme. Grâce à la combinaison de ces démonstrations, nous réussîmes à réfréner la langue de Jaap.

— Bien, Susquesus, ajoutai-je, nous sommes tout oreilles pour entendre ce que vous avez à dire.

— Musquerusque chef; chef Huron, avoir le dos très sensible; jamais oublier corde.

— Vous entendez dire par là que le prisonnier de mon noir est capable de faire quelque tentative pour se venger des coups de fouet qu'il a reçus?

— Justement. Indien. bonne mémoire; n'oublie pas amis, n'oublie pas ennemis.

— Mais votre Huron sera fort embarrassé de nous trouver, Onondago; il nous croit avec l'armée, et s'il s'avisait de nous y chercher, vous voyez qu'il serait désappointé.

— Vous ne connaissez pas cela. Forêt pleine de traces. Indiens pleins d'adresse. Pourquoi parler de Ravensnest?

— Le nom de Ravensnest a-t-il donc été prononcé en présence de ce Huron? demandai-je avec une anxiété qu'une circonstance

aussi futile aurait difficilement justifiée aux yeux de tout autre.

— Oui, quelques paroles de cette espèce ont été prononcées, mais non dans un sens que le camarade ait pu comprendre, répondit Guert négligemment. Qu'il marche en avant maintenant, s'il n'est pas encore fatigué de nous.

Telle n'était pas ma manière de voir. Le nom seul de Ravensnest avait éveillé la pensée d'Anna dans mon esprit et en même temps celle des horreurs qui devaient accompagner l'accomplissement d'un acte de vengeance de la part d'un Indien.

— Je vous enverrai au Huron, Susquesus, ajoutais-je, si vous pouvez me dire à quel prix nous pourrons acheter son oubli.

L'Onondago me regarda un instant d'un air d'intelligence; puis, faisant quelques pas en avant, il passa l'index de la main droite autour de la tête de Jaap, sur la ligne que décrit ordinairement le couteau d'un guerrier lorsqu'il enlève le trophée sanglant qui est le signe de la défaite de sa victime.

Jaap comprit parfaitement, comme nous, le sens de ce geste fort clair, et la manière dont il serra entre les deux mains la laine qui couvrait sa tête, comme pour la défendre contre

le couteau, nous fit éclater de rire. Le nègre ne prit aucune part à notre gaîté, mais je vis qu'il regardait l'Indien de l'air d'un boule-dogue qui montre les dents au moment de s'élancer sur son adversaire. Il fallut lui montrer le doigt de nouveau pour réprimer son ardeur belliqueuse. Il devenait nécessaire de mettre fin à cette querelle ; en conséquence, j'ordonnai à Jaap de préparer nos paquets dans l'attente de notre prochain départ. Dès que nous fûmes débarrassés de sa présence, nous interrogeâmes Susquesus d'une manière plus explicite.

— Vous connaît l'Indien ? répondit l'Onondago ; maintenant qu'il pense que les habits rouges sont dispersés et chassés, il va chercher à prendre des chevelures. Il aime toute espèce de chevelures, celle des vieillards, celle des jeunes gens, celle des hommes, celle des femmes et celle des enfants. Toutes rapportent de l'argent, toutes de l'honneur. Aucune différence pour lui.

— Oui ! s'écria Guert en respirant fortement comme un homme qui éprouve une vive émotion , l'Indien est un démon incarné lorsqu'il a une fois flairé le sang. Croyez-vous que ces Indiens français feront une incursion dans les défrichements qui sont au sud-est de nous ?

— Plus près. Vous, regarder le danger où il est. Vos amis les plus voisins! vous n'aimeriez pas cela, je suppose?

— Vous avez raison de le dire, Onondago, je n'oserais pas cela, et mes compagnons qui sont ici présents ne l'aimeraient pas davantage. La première chose que vous ayez à faire est donc de nous mener par un chemin qui nous conduise, aussi droit que le vol des oiseaux, à Ravensnest, la maison barricadée que vous connaissez, où nous avons laissé toute la joie de nos cœurs.

Susquesus comprit parfaitement ce langage, et ce qui le prouva, c'est qu'il sourit à cette allusion au précieux caractère des habitants de la maison où Guert lui disait de nous conduire.

— Squaw, très belles, répondit-il avec complaisance; pas étonnant que les jeunes hommes les aiment, mais ne pas pouvoir y aller maintenant, trouver d'abord les amis qui mesurent la terre. Terre indienne autrefois!

Cette dernière remarque fut faite d'un ton de regret et d'amertume qui me déplut.

— Je serais très fâché que ce terrain n'eût pas appartenu en effet aux Indiens, Susquesus, répondis-je, car notre titre de propriété n'en

est que meilleur, ainsi qu'en fait foi l'acte signé par les Indiens. Vous savez, sans doute, que mon père et son ami, le colonel Follok, ont acheté le terrain aux Mohawks et l'ont payé le prix que ceux-ci ont demandé?

— L'homme rouge ne mesure jamais le terrain ainsi. Il indique avec son doigt l'arbre rompu et dit : Ici ; prenez depuis cette eau jusqu'à cette eau.

— Tout cela est très vrai, mon ami ; mais comme cette manière de mesurer ne serait pas suffisante pour établir les lignes de démarcation des fermes séparées les unes des autres, nous sommes obligés de faire l'arpentage du terrain et de le diviser en lots d'une plus petite étendue. Les Mohawks ont d'abord donné à mon père et à son ami toute l'étendue du terrain dont il pourrait faire le tour à pied dans le cours de deux soleils, en lui laissant la faculté de passer la nuit d'intervalle à l'endroit où il serait arrivé.

— Bon acte cela, s'écria l'Indien avec énergie, la jambe ne peut tromper : la plume commet le vol.

— Nous avons donc l'avantage d'avoir doubles titres de propriété. Tandis que les propriétaires faisaient le tour du terrain, ils étaient

accompagnés par une troupe d'Indiens, afin que tout se passât de bonne foi. Ensuite les chefs ont signé une cession du terrain par écrit, pour qu'il n'y eût pas d'erreur, et enfin nous avons obtenu la concession du roi.

— Qui donner la terre au roi? Toutes ces terres sont celles des hommes rouges. Qui les a données au roi?

— Qui a réduit au rôle de femmes, les Delawares? Les guerriers des Six Nations. Ne sont-ce pas eux, Susquesus?

Oui. Six Nations, grands guerriers, ont mis des jupons aux Delawares, qui ne peuvent plus aller sur le sentier de guerre. Que fait cela aux terres du roi?

— Cela fait que les guerriers du roi ont pris possession du pays, précisément de la même manière que les six nations ont pris possession du terrain des Delawares, avant qu'ils en eussent fait des femmes.

— Que sont devenus les guerriers du roi, maintenant? demanda l'Indien vivement. Vont-ils encore en avant? Où est la terre de Ticonderoga, maintenant? Quelles terres occupent les Français à l'extrémité du lac?

— Les troupes du roi ont certainement éprouvé une défaite; et pour le moment, il faut

admettre qu'ils ont moins de force pour faire valoir leurs droits. Mais les choses peuvent changer d'un jour à l'autre, et le roi peut rentrer en possession de son territoire. Souvenez-vous qu'il n'a pas vendu Ticonderoga aux Français comme les Mohawks nous ont vendu Mooseridge, et que cela fait une très grande différence. Un marché est un marché, Onondago!

— Oui, marché, marché; très bon. Bon pour l'homme rouge; bon pour le visage pâle. Point de différence; ce que le Mohawk vend, il ne le reprend pas; il laisse le visage pâle le garder. Mais comment le roi vient-il avec le Mohawk? Tous deux possèdent-ils la terre, eh?

Il était difficile de faire comprendre à l'Indien qu'un gouvernement humain, qui, d'après les principes reconnus parmi les nations civilisées, étend sa juridiction sur un territoire couvert de forêts vierges et parcouru accidentellement par des tribus sauvages, croit devoir indemniser préalablement ces tribus par un achat, avant d'introduire la civilisation sur ce terrain, et de le diviser pour le besoin de cette même civilisation. Pourtant il me sembla nécessaire de faire une réponse quelconque à la question de l'Onondago, afin d'éloigner de son esprit l'idée que nous n'étions pas légitime-

ment propriétaires du terrain de Mooseridge.

— Supposez que vous trouviez une carabine, à votre goût, Susquesus, lui dis-je après un moment de réflexion, et que vous trouviez deux Indiens qui en réclament tous deux la possession. Votre droit de propriété sur cet objet serait-il pire, parce que vous auriez payé le prix de la carabine à chacun des deux guerriers? Ne serait-il pas meilleur, au contraire?

L'Indien fut frappé de cette réponse, qui convenait à la nature de son esprit. Il me tendit la main et secoua cordialement la mienne, comme pour me prouver combien il était satisfait de mon argument.

Après avoir ainsi terminé cette affaire à notre satisfaction mutuelle, je ramenai la conversation sur le sujet plus intéressant de la résolution que nous avions à prendre immédiatement.

— L'Onondago pense que les Indiens Français vont maintenant diriger leurs coups vers les défrichements, dis-je à mes compagnons, et que nos amis de Ravensnest pourront avoir besoin de notre aide. Mais, en même temps, il croit que nous devons d'abord retourner à Mooseridge, et rejoindre les arpenteurs. Quelle est la meilleure conduite à tenir, à votre avis?

— Que l'Indien nous donne d'abord ses raisons pour nous engager à rejoindre les arpenteurs, répondit Guert : si son projet est appuyé sur de bonnes raisons, je suis prêt à marcher à sa suite.

— Chevelure de l'arpenteur, bonne à scalper, comme celle des femmes, dit Susquesus, dans le bref langage qui lui était ordinaire.

— Voilà qui est clair, s'écria Guert. Je comprends tout maintenant. L'Onondago pense que nos gens, qui sont à Mooseridge, peuvent être tués, tandis qu'ils sont seuls et sans secours, et que nous devons les avertir du danger.

— Tout cela est parfaitement juste, répliquai-je, et c'est ce que l'arpenteur et ses aides ont le droit d'attendre de nous, étant en ce moment employés à notre service. Cependant, Guert, je suis porté à croire qu'ils pourraient rester en sûreté, pendant une année entière, au fond de la forêt où il se trouve. Leur séjour en cet endroit est complètement inconnu, et qui pourrait y trahir leur présence?

— Voyez, dit Susquesus avec vivacité. Tuez le daim, et abandonnez-le dans la forêt. Le corbeau ne trouvera-t-il pas la carcasse?

— Cela est assez juste ; mais un corbeau a

un instinct que la nature lui a donné, pour trouver sa nourriture. Il vole haut dans les airs, et peut voir plus loin qu'un Indien.

— Personne voit plus loin qu'Indien. Homme rouge s'élève très haut également. Sa vue s'étend du lac salé aux eaux douces. Connaît toute chose dans la forêt.

— Vous ne supposez pas, sans doute, Susquesus, que les guerriers hurons trouveront nos arpenteurs à Mooseridge.

— Pourquoi ne trouveraient pas? Trouver le renne; pourquoi ne pas trouver la hauteur? Trouver certainement Mooseridge, et ceux qui mesurent la terre.

— Après tout, Corny, dit Guert, nous ferons bien de suivre l'avis de l'Indien. J'ai entendu faire le récit de tant de calamités qui sont venues fondre sur des individus dans la forêt, pour avoir méprisé les conseils d'Indiens, que j'ai une sorte de superstition à ce sujet. Voyez ce qui est arrivé hier. Si Abercrombie avait tenu compte de l'opinion des peaux rouges, il aurait peut-être remporté la victoire, au lieu de se voir battre misérablement.

Susquesus leva un doigt, et sa sombre physionomie fut éclairée par une expression plus éloquente encore que la parole.

— Pourquoi ne pas ouvrir l'oreille à l'homme rouge? demanda-t-il avec dignité. Des oiseaux chantent bien, des oiseaux chantent mal ; mais tous les oiseaux connaissent leur propre chant. Guerrier Mohawk, habitué aux bois, suit sentier détourné, lorsqu'il rencontre beaucoup d'ennemis. Grand chef Yengeese pense donc que ses guerriers ont deux vies, qu'il les pousse en face des canons et des carabines pour être tués. Indien n'agit pas si follement ; non jamais !

Tout cela était trop vrai pour être contredit, aussi ne songeâmes-nous pas à discuter la remarque de Susquesus. Mais ayant déterminé entre nous de reprendre avec l'Onondago le chemin que nous avions suivi pour venir, nous lui annonçâmes que nous étions prêts à nous mettre en marche aussitôt qu'il jugerait convenable de partir. Susquesus se leva et se mit à notre tête sans impatience comme sans retard, car il faisait toutes choses systématiquement. Nous nous dirigeâmes au retour exactement par le même chemin qui nous avait conduits de Mooseridge au lac George. Telle était l'exactitude de notre guide, que nous passâmes à côté des mêmes objets que nous avions aperçus en venant. Il n'y avait pourtant au-

cunes traces, à l'exception de quelques empreintes de nos pas; mais il était évident que l'Onondago n'y faisait aucune attention, et qu'il possédait d'autres moyens plus sûrs et plus faciles de diriger sa course.

Guert suivait de près l'Indien, et je venais immédiatement après lui. Que de fois, dans le cours de cette journée fatigante, remarquai-je avec admiration la figure et la prestance de mon chef de file! La nature semblait l'avoir formé pour le métier des armes; il était fort, mais agile, et en cela il différait de Dirck, qui, si jeune encore, allourdissait déjà son pas avant que le jour fût avancé. La marche de Guert, au contraire, ne perdit rien de sa légèreté; il tenait la tête droite; son œil était vif et intrépide, son pas élastique, quoique ferme. Jusqu'à la dernière heure de cette journée longue et pénible, Guert sauta par-dessus les troncs d'arbres morts, franchit les excavations qu'on rencontre souvent dans la forêt, et montra de toutes manières que ses nerfs d'acier et ses muscles endurcis avaient encore toute leur force. Tandis qu'il marchait devant moi, je m'aperçus pour la première fois qu'une partie de la frange de sa blouse de chasse, avait été emportée dans le combat et qu'une balle avait

traversé son bonnet. Guert n'ignorait pas qu'il eût couru ce double danger; mais il était d'un naturel si mâle et si résolu, qu'il ne jugea pas que la chose valût la peine d'être mentionnée.

Comme la première fois nous ne fîmes qu'une halte pour dîner, mais nous n'échangeâmes que peu de paroles pendant la durée de ce repas, et aucun changement ne fut apporté à notre premier plan. Nous étions arrivés à l'endroit où il aurait fallu changer de route si nous avions eu l'intention d'aller tout droit à Ravensnest; mais quoique chacun fût instruit de cette circonstance, personne n'y fit allusion.

Nous fîmes un long et pénible chemin durant l'après-dîner, mais aucun de nous ne manifesta la moindre disposition à s'arrêter en route. Quant à Susquesus, il ne semblait connaître ni fatigue ni la faim. Sans aucun doute, il ressentait l'une et l'autre, mais l'habitude de commander à ses sentiments était tellement enracinée en lui, qu'il était parvenu à dissimuler ses souffrances de toute espèce. Le soleil était sur le point de se coucher lorsque nous atteignîmes les limites du domaine de Mooseridge. Nous nous assurâmes de ce fait en franchissant la ligne des arbres dont quelques-uns portaient

certains signes gravés sur l'écorce pour indiquer le nombre des grandes subdivisions de la propriété. Guert, beaucoup plus familarisé avec la forêt que Dirck ou moi-même, nous fit remarquer ces signes. Ainsi guidés, nous n'eûmes aucune difficulté à marcher en droite ligne vers notre hutte.

Susquesus pensa qu'il était nécessaire de prendre quelques précautions lorsque nous arrivâmes à la fin de notre voyage. Il nous fit rester en arrière tandis qu'il allait lui-même en reconnaissance. Cependant un signal ne tarda pas à nous appeler près de lui, et nous aperçûmes la hutte telle que nous l'avions laissée ; mais personne ne se montrait aux environs. Cette absence pouvait provenir d'une cause toute naturelle ; on sait que nos arpenteurs campaient fréquemment en plein air plutôt que de faire une longue marche après les fatigues d'une journée de travail ; il était très vraisemblable que Peter avait mieux aimé les accompagner que de rester seul dans la hutte. Nous avançâmes donc avec confiance. En arrivant nous trouvâmes le bâtiment complètement vide, ainsi que nous nous y étions attendus. Mais tout indiquait que ses habitants ne l'avaient quitté que très peu de temps auparavant, dans la matinée au plus tard.

Jaap s'occupa de préparer le souper avec les provisions ordinaires de la troupe, provisions qne nous trouvâmes à leur place habituelle et en abondance. Je demandai au nègre ce qu'il pensait de l'abandon de la hutte ; il me répondit que sans doute M. Traverse était parti dans la journée même, pour aller dans quelque partie éloignée de la patente, et qu'il avait probablement pris Peter avec lui, attendu que tout était couvert et rangé dans la hutte avec ce soin qui dénote l'intention de s'absenter pour quelque temps. L'Indien entendit la remarque du nègre. et, secouant la tête d'une manière significative. il dit :

— Pas besoin de conjectures ; aller voir ; assez de lumière ; beaucoup de temps ; l'Indien dira bientôt.

Il quitta la hutte et se mit immédiatement en devoir d'accomplir la tâche qu'il venait de se donner.

XXII.

J'eus la curiosité de le suivre et de surveiller ses mouvements. Susquesus s'avança à une courte distance de la hutte ; jusqu'à ce qu'il eût laissé derrière lui le monticule, et atteint le terrain situé plus bas, où l'empreinte des pieds semblait devoir être plus visible. Arrivé là, il commença à faire à pas lents un circuit autour du bâtiment, tenant les yeux fixés à terre, et semblable à un chien de chasse qui flaire une piste. Les manières de l'Onondago excitèrent mon intérêt au point que je le rejoignis, en ayant soin cependant de me tenir

derrière lui, afin de ne pas le gêner dans sa recherche.

Il y avait un grand nombre d'empreintes de pas, particulièrement sur le terrain bas et humide où nous étions alors, mais elles ne me parurent pas exciter l'attention de l'Indien. La plupart de nos gens portaient des moccassins, et il n'était pas aisé de comprendre comment, en de telles circonstances, et au milieu de cette quantité d'empreintes croisées en tous sens, il serait possible, à qui que ce fût, de distinguer les traces laissées par des ennemis, de celles marquées par des amis. Il était évident néanmoins que Susquesus croyait à cette possibilité, d'après la persévérance et l'ardeur qu'il déployait.

D'abord, la recherche de mon compagnon ne fut suivie d'aucun succès ; mais, après avoir fait la moitié du circuit qu'il décrivait autour de la hutte, en se tenant toujours à une centaine de verges de distance, il s'arrêta subitement, se baissa jusqu'à terre, puis il se releva, et marqua la place ; ensuite, après m'avoir fait signe de me tenir un peu de côté, il changea de route et il se dirigea vers la hutte en ouvrant un angle droit avec le chemin qu'il avait

pris auparavant. Je le suivis lentement, sans perdre aucun de ses mouvements.

De la sorte, nous regagnâmes la hutte. Là, Susquesus se livra à un long et minutieux examen. Mais les empreintes étaient si nombreuses qu'il lui fut impossible, à lui-même, de distinguer ce qu'il cherchait. Il retourna à l'endroit qu'il avait marqué en suivant exactement ses propres traces. Cela seul me prouva qu'il était beaucoup plus expert que moi en ce genre, car, à dire vrai, je n'aurais pas pu en faire autant.

Lorsque nous fûmes arrivés, Susquesus suivit, hors du cercle, la trace invisible pour moi qu'il avait trouvée et qui conduisait dans la forêt en droite ligne, à partir de la hutte et de la source. Je continuai à marcher près de lui, quoique nous n'eussions ouvert la bouche ni l'un ni l'autre durant tout le temps de son examen, qui n'avait pas duré moins d'une demi-heure. Comme l'obscurité s'épaississait et que Jaap venait de donner le signal de notre souper, je pensai qu'il était temps de rompre le silence.

— Trouvez-vous quelque trace, Susquesus? lui demandai-je.

— Bonne trace, répondit Susquesus; nou-

velle trace aussi ; semblable à celle d'un Huron.

C'était là une nouvelle effrayante, certainement ; cependant, quelque disposé que je fusse à accorder toute espèce de déférence aux connaissances de mon compagnon en ces matières, je pensai qu'il se trompait cette fois. En premier lieu, quoique j'eusse vu un grand nombre d'empreintes de pas près de la hutte et dans le terrain bas sur lequel l'Indien avait fait un circuit, je n'en apercevais aucune à l'endroit où nous étions. Je le dis à Trackless, et je le priai de me montrer en particulier un des signes qui l'avaient conduit à sa conclusion.

— Voir, dit Susquesus en se baissant de manière à placer un doigt sur les feuilles mortes qui tapissent toujours la forêt ; moccassin été ici ; là le talon ; là les doigts du pied.

Aidé de cette manière, je parvins à découvrir une légère empreinte de pas qui pouvait passer pour telle, surtout avec l'aide de l'imagination, bien que la trace imperceptible qui eût été laissée pût appartenir aussi bien à toute autre chose qu'au pas d'un guerrier huron.

— Je vois ce que vous voulez dire, Susquesus ; et je reconnais que cela peut être la trace d'un pas, répondis-je ; mais ne peut-il pas se

faire aussi que cette empreinte ait été laissée par tout autre objet qui ait touché le sol en cet endroit? Ne peut-elle pas avoir été occasionnée par une branche qui sera tombée d'un arbre?

— Où est la branche? demanda vivement l'Indien.

— Certainement c'est plus que je ne puis dire; mais je ne peux pas supposer que cette trace soit celle d'un pied d'un Huron sans autres preuves que celles que vous me donnez.

— Comment appelez-vous celle-là, et celle-ci, et cette autre encore? ajouta l'Indien, revenant rapidement en arrière, et montrant du doigt quatre autres empreintes semblables et tout aussi imperceptibles. Ne les voyez-vous pas?

Il avait raison, et maintenant que mon attention était dirigée sur ce point et que mes sens étaient aidés par les remarques de l'Indien, je reconnus, je l'avoue, divers indices de pas qui sans cela auraient échappé à toutes mes recherches.

— Je vois ce que vous me montrez, Susquesus, lui dis-je, et je vous accorde que ces empreintes ressemblent plus à des pas qu'à toute autre chose. A tout prendre, plusieurs de nos

gens portent des moccassins aussi bien que les hommes rouges, et comment pouvez-vous savoir si l'un des arpenteurs n'a pas passé par ce chemin?

— L'arpenteur ne laisse pas de traces pareilles. L'orteil tourne en dedans.

Rien n'était plus vrai; mais de ce que l'empreinte était celle du pied d'un Indien, il ne s'en suivait pas que cet Indien fût un Huron. Où donc étaient les guerriers ennemis pour être venus jusque-là dans le court espace de temps qui s'était écoulé depuis la dernière bataille? Il était hors de doute que toutes les forces des Français, Européens et Indiens, s'étaient réunies à Ticonderoga pour faire face aux Anglais, et la distance était si grande du voisinage de la forteresse à l'endroit où nous étions, qu'il était impossible qu'un parti ennemi l'eût franchie aussi vite depuis les derniers évènements. Si le lac n'y avait mis obstacle, j'aurais pensé qu'une bande de tirailleurs aurait pu être jetée sur les flancs de l'armée, et, de la sorte, les ennemis se seraient trouvés rapprochés de nous. Mais il y avait le lac qui défendait nos approches à la distance de plus de trente milles, et qui rendait inutile l'emploi de pareils tirailleurs. Toutes ces objections se

présentèrent à la fois à mon esprit, et je les opposai à la supposition de mon compagnon.

— Pas la vérité, répondit Susquesus, en secouant la tête, cette trace, trace de Huron ; connaît pas l'homme rouge, pour parler ainsi.

— Mais les hommes rouges sont des hommes aussi bien que les visages pâles. Il y a soixante-dix milles de l'endroit où nous sommes au bord du lac George, et pour que votre conjecture fût vraie, il faudrait qu'un parti ennemi eût franchi cette distance en moins de vingt-quatre heures, et fût arrivé ici quelque temps avant nous.

— Ne l'avons-nous pas franchie ? eh !

— Je vous accorde cela, Sans-Traces ; mais nous avons fait une bonne partie de la route en canot, chacun de nous dormant et prenant les rames tour à tour, tandis que les autres reposaient. Ces Hurons ont été obligés de faire toute la route par terre.

— Pas ainsi ; Huron conduit le canot aussi bien qu'Onondago. Lac-là, canots en grand nombre ; pourquoi ne serait-il pas venu ?

— Supposez-vous donc, Sans-Traces, qu'aucun des Indiens français ait pu s'aventurer sur le lac pendant qu'il était couvert de nos bateaux ?

— Nos bateaux, bons à quoi? Porter des guerriers blessés ; guerriers en fuite, qui s'en inquiète? Le Huron a-t-il peur des bateaux? Les bateaux ont-ils des yeux? voient-ils? entendent-ils? frappent-ils?

— Non, sans doute. Mais ceux qui étaient dans les bateaux pouvaient-ils faire tout cela. Ils pouvaient dans tous les cas interroger un canot étranger.

— Les bateaux ont-ils parlé à mon canot? Canot Onondago, canot étranger.

Tout cela était en effet assez clair. Il était possible qu'un canot, conduit par deux ou trois rameurs, traversât le lac dans toute son étendue, en moins de temps que nous n'en avions employé à parcourir les deux tiers de cette distance ; et une bande d'Indiens, débarquée dans le voisinage de William-Henry, pouvait certainement être arrivée à l'endroit où nous étions, plusieurs heures avant nous. Mais il y avait d'autres improbabilités à faire valoir à l'appui de mes objections. N'était-il pas improbable qu'une troupe d'Indiens eût procédé précisément de cette manière? n'était-il pas plus improbable encore que cette troupe venant d'un endroit si éloigné ait su exactement où trouver notre hutte? Après un moment de

réflexion, et tandis que nous avancions tous deux pour rejoindre nos compagnons, je proposai ces objections à l'Onondago.

— Pas connaître l'Indien, répondit-il avec un peu plus de chaleur qu'il n'avait coutume d'en laisser paraître, lorsqu'il consentait à parler des usages des tribus avec un visage pâle ; l'Indien se bat d'abord, puis va à la recherche des chevelures. A vu quelquefois cheval mort dans la forêt ; n'y a-t-il pas beaucoup de corbeaux à l'entour ? Indiens de même. Les soldats blessés sont transportés à travers les bois ; Indiens veillent derrière l'armée pour emporter les chevelures. Chevelures bonnes, après la bataille. Très désirées. Forêt pleine de Hurons sur la route d'Albany. Le cœur des Yengeeses est abaissé ; celui des Hurons exalté. Chevelures très bonnes. Hurons ne pensent pas à autre chose.

Nous avions regagné la hutte dans cet intervalle ; Guert et Dirck avaient déjà commencé leur souper. Je confesse que les conjectures et les découvertes de l'Onondago avaient singulièrement diminué mon appétit. Cependant je pris place à côté de mes compagnons, et je m'efforçai de partager leur repas. Tout en mangeant, je leur communiquai ce qui s'était passé.

demandant particulièrement à Guert, qui avait une certaine expérience des choses de la forêt, ce qu'il pensait des détails que je venais de lui donner.

— Si des Indiens ennemis ont réellement passé par ici, répondit Guert, ils ont agi avec une adresse infernale ; car, pas un objet à l'intérieur ou à l'extérieur de la hutte n'a été dérangé. J'ai eu les yeux ouverts sur tout cela, moi-même, dès l'instant de notre arrivée : car il ne me semblait pas improbable que les Hurons se fussent répandus sur la route, entre le fort de William-Henry et les établissements, pour tâcher de prendre les chevelures des soldats isolés, chargés du transport de quelque officier blessé.

— En ce cas, notre ami Bulstrode serait en danger.

— Il court des hasards comme nous tous; mais il est probable qu'il aura gagné rapidement Ravensnest, attendu que c'était le nid le plus proche où il pût se nicher. Je n'aime pas beaucoup ces traces, cependant, Corny. Il est rare qu'une peau rouge telle que l'Onondago se trompe en pareille matière.

— Il est trop tard pour rien faire cette nuit, observa Dirck.

Nous nous consultâmes à cet égard, en appelant l'Indien à prendre part à notre conseil. Après avoir mûrement examiné notre situation, nous nous déterminâmes à rester où nous étions, en prenant soin de fermer la porte et de nous renfermer tous ensemble dans la hutte, contre l'ordinaire du nègre et des deux Indiens qui avaient coutume de coucher sous des toits de branchages qu'ils avaient établis pour leur propre usage. On pensa que les ennemis, si tant est qu'il y en eût, ayant déjà visité la hutte et l'ayant trouvée déserte, ne reviendraient pas probablement de sitôt au même endroit, et que nous y serions comparativement en sûreté. Mais il y avait, d'ailleurs, beaucoup de chances que les traces signalées eussent été laissées par des amis et non par des ennemis, quoique Susquesus secouât la tête d'une manière négative, toutes les fois que l'un de nous faisait cette supposition. En tous cas, nous n'avions de choix qu'entre trois expédients : abandonner la patente et chercher notre salut dans la fuite ; camper en plein air, ou nous renfermer dans notre forteresse. Personne de nous ne s'arrêta un moment à l'idée de prendre le premier parti, et nous nous décidâmes pour le dernier des deux autres, parce qu'il avait l'avantage de

nous offrir un meilleur gîte, et d'être, en définitif, le plus prudent.

Une heure après que nous eûmes pris cette détermination, il est fort douteux qu'aucun de nous eût gardé le sentiment de sa situation. Je n'ai jamais dormi plus profondément de ma vie, et mes compagnons en dirent autant de leur côté le lendemain. La fatigue, la jeunesse et la santé nous donnèrent ce sommeil rafraîchissant. Nous nous étions endormis à neuf heures, et pendant les deux heures qui suivirent nous perdîmes complètement la conscience de toutes choses. Je dis deux heures, car ma montre m'apprit que cet intervalle de temps venait précisément de s'écouler, lorsque l'Indien me réveilla, en me touchant le bras. On acquiert promptement des habitudes de vigilance dans la forêt, et je fus sur pied en un instant.

Au milieu de l'obscurité, car la nuit était profonde, je m'aperçus que l'Indien seul était debout et qu'il avait ouvert la porte de notre cabane. Il se glissait dans la forêt par cette étroite ouverture, au moment où je reconnaissais, au sortir du sommeil, le lieu où nous étions. Je le suivis, sans me donner le temps de la ré-

flexion, et bientôt je me trouvai à ses côtés, à quinze ou vingt pieds de la hutte.

— Cette place bonne pour entendre, dit l'Indien à voix basse; maintenant, oreilles ouvertes.

Quelle scène mes souvenirs m'amènent à me représenter en ce moment! Il me semble que je la vois encore, après tant d'années passées, les unes dans un bonheur paisible, les autres dans les fatigues et les périls! La nuit n'était pas très sombre par elle-même, mais l'obscurité de la forêt, jointe à celle de l'heure, entourait les arbres de ténèbres intenses qui leur prêtaient un aspect solennel et funèbre. Il était impossible de rien apercevoir à la plus petite distance, et les seuls objets visibles étaient ceux qu'on aurait pu toucher avec la main. Aucun bruit ne se faisait entendre, au moment où l'Indien me dit pour la première fois d'écouter. Le calme était si profond, que je crus entendre passer l'air de la nuit entre les hautes branches des arbres les plus élevés. Mais ce n'était qu'imagination de ma part, car les cimes des chênes gigantesques, des érables et des pins formaient une sorte de monde supérieur dont les agitations n'arrivaient pas jusqu'à nous. Le corbeau, l'aigle et le vautour habitaient ces hautes ré-

gions, au-dessus de nuages de feuilles qui nous séparaient d'eux, et lorsque par hasard ils descendaient dans la sphère inférieure, ce n'était que pour chercher leur proie. Mais les cimes des arbres de la forêt n'étaient accessibles et jusqu'à un certain point visibles que pour eux.

J'écoutai, mais en vain. La forêt était calme et silencieuse comme la tombe.

— Je n'entends rien, Sans-Traces, murmurai-je à l'oreille de mon compagnon ; pourquoi êtes-vous venu ici?

— Vous entendrez bientôt; moi éveillé, et j'ai entendu deux fois; viendra bientôt encore.

Ce bruit vint bientôt encore en effet. C'était un cri sortant des lèvres d'un homme à l'agonie. Je ne l'ai entendu qu'une fois; mais, devrais-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais. Je l'ai souvent retrouvé dans mon sommeil, et vingt fois je me suis éveillé en sursaut, croyant que ce cri d'agonie était réellement dans mes oreilles. C'était un cri perçant et prolongé, et j'entendis les mots : « Au secours ! » aussi distinctement qu'une langue humaine pouvait les prononcer.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, il y a là un

homme à l'extrémité, qui appelle à son aide. Réveillons nos amis, et courons à son secours. Je ne puis rester ici, Susquesus, avec un pareil cri dans les oreilles.

— Meilleur d'aller, répondit l'Onondago ; pas besoin d'appeler ; deux meilleur que quatre. Attendez une minute.

Je restai immobile, écoutant avec une anxieuse inquiétude. Pendant ce temps, l'Indien rentra dans la hutte et revint en rapportant avec lui sa carabine et la mienne. Ainsi armés, et après avoir poussé la porte de la cabane, pour empêcher au moins l'air de la nuit d'y pénétrer, nous avançâmes. Susquesus marchait le premier sans bruit dans la direction du sud-ouest d'où venait le cri que nous avions entendu.

Notre marche était trop précipitée pour nous permettre d'échanger une seule parole. L'Odondago m'avait averti d'amortir, autant que possible, le bruit de mes pas, et partagé entre l'anxiété que j'éprouvais et le soin des précautions que l'Indien m'avait prescrites, je n'avais pas le loisir de parler à Susquesus. Mes facultés étaient excitées au plus haut degré ; mais plein de confiance dans mon compagnon je suivais ses traces aussi vite que mon peu

d'habitude de la forêt me le permettait. Susquesus avançait avec une rapidité telle, qu'on eût pu la comparer au vol d'un oiseau ; cependant je marchais en quelque sorte sur ses talons.

C'est ainsi que nous arrivâmes, d'après mon calcul, à la distance d'un demi-mille du lieu où le cri déchirant avait été poussé. Alors Susquesus s'arrêta, en me disant à voix basse :

— Pas plus loin qu'ici, meilleur de s'arrêter.

J'obéis en toutes choses à l'avis de mon guide. Il avait gagné le couvert de deux ou trois jeunes pins, entourés d'une ombre épaisse, et en nous plaçant sous leurs branches les moins élevées, nous étions parfaitement cachés aux regards de quiconque était à huit ou dix pieds de nous. Nous n'eûmes pas plus tôt choisi et atteint ce poste, que l'Onondago me montra le tronc d'un arbre renversé sur lequel nous nous assîmes en silence. Je remarquai que l'Indien avait le doigt placé sur la détente de son arme. Il est à peine nécessaire de dire que je pris la même précaution.

— Bon, dit Susquesus, d'une voix si basse et si douce, qu'elle ressemblait à un murmure ; très bon ; entendre encore ; alors savoir.

Un gémissement étouffé se fit entendre presque aussitôt que mon compagnon eût cessé de parler. Je sentis mon sang se glacer à se témoignage effrayant des souffrances d'un de mes semblables ; et un sentiment d'humanité me fit faire un mouvement comme pour me lever. La main de Trackless m'arrêta au moment où j'allais commettre cette imprudence.

— Pas bon, dit-il avec sévérité ; assis encore. Guerrier sait rester assis quand il le faut.

— Mais au nom de la miséricordieuse Providence, il y a là, près de nous, un être humain à l'agonie ; n'avez-vous pas entendu un gémissement, Trackless ?

— Certainement, j'ai entendu ; que fait cela ? la douleur s'exhale toujours en gémissements chez les visages pâles.

— Vous pensez donc que c'est un homme blanc qui souffre. S'il en est ainsi, ce doit être quelqu'un de nos gens, car il n'y a pas d'autres hommes blancs près de nous. Si je l'entends encore gémir, il faut que j'aille à son secours, Onondago !

— Pourquoi vous conduire comme une squaw ? Que fait un petit gémissement ? Certainement, le visage pâle l'a poussé ; l'Indien ne gémit jamais sur le sentier de la guerre.

Pourquoi a-t-il gémi ? parce qu'un Huron l'a rencontré. Voilà la raison du gémissement. Vous gémirez aussi, si vous ne restez pas assis encore. Indien connaît le temps de tirer ; connaît le temps de ne pas tirer.

J'étais violemment tenté de crier et de demander qui avait besoin de secours. Mais les avis de mon compagnon confirmés par le vague sentiment d'effroi que m'inspiraient les mystères de la forêt sombre et profonde, à cette heure de la nuit, m'empêchèrent de céder à cet entraînement. Trois fois pourtant, le même gémissement fut répété ; et, ainsi qu'il me parut, il était de plus en plus faible. Il me sembla même que, dans le calme absolu de la forêt, tandis que nous étions assis, prêtant l'oreille avec anxiété, attentifs aux moindres soupirs du vent de la nuit, et frappés par le simple frémissement d'une feuille, il me sembla, dis-je, que le dernier gémissement, quoique plus faible que les deux autres, était en même temps le plus voisin de mon oreille. Une fois, j'entendis, ou je crus entendre, murmurer d'une voix basse, étouffée, et tout près de moi : « de l'eau ! » Je crus même reconnaître la voix, comme une voix qui m'était familière, quoi-

qu'il me fût impossible de dire, dans le trouble de mon esprit, à qui elle appartenait,

Nous passâmes de cette manière, dans l'attente du jour, les deux heures les plus pénibles de toute ma vie. Il m'était presque impossible de modérer mon impatience. L'Indien, au contraire, était aussi insensible, en apparence, que le tronc sur lequel il était assis, et presque aussi immobile. A la fin, notre veille qui commençait à devenir presque aussi douloureuse pour le corps que pour l'esprit, toucha à son terme. Les premiers signes du jour illuminèrent notre horizon de feuillage, et les faibles rayons d'une lumière douteuse pénétrèrent jusqu'à nous, et permirent de distinguer les objets au sein d'une demi-obscurité.

Nous avions si bien réussi à nous dérober nous-mêmes aux regards, que la vue des objets environnants nous était complètement cachée par les branches de pins sous lesquels nous nous étions mis à couvert. Cette situation nous permit de reconnaître ce qui nous entourait, avant de quitter notre retraite et de veiller à notre propre sûreté, tout en accomplissant un devoir d'humanité.

Susquesus examina avec les plus grandes précautions tous les objets environnants. Je me

tenais à ses côtés, profitant avec avidité de tous les interstices du feuillage pour jeter un regard au dehors, car ma curiosité était si intense que j'avais perdu de vue tout motif d'appréhension. Il ne se passa pas longtemps avant que mon compagnon ne fit entendre l'exclamation familière aux Indiens, preuve certaine qu'un objet particulièrement imprévu avait frappé ses yeux. «Hugh!» fit-il en m'indiquant du geste l'endroit où se trouvait l'objet qui avait excité sa surprise. Je m'empressai de porter mes regards de ce côté, et je vis un des plus effrayants exemples de la cruauté barbare que les usages de la guerre des Indiens aient jamais sanctionnés. Les cimes de deux jeunes arbres avaient été courbées à terre ; les bras de la victime avaient été solidement attachés à une branche élevée de chacun des deux arbres, puis on avait laissé ces arbres reprendre librement leur position naturelle, autant du moins que l'avait permis le révoltant moyen de jonction qui les réunissait. Je pus à peine en croire mes yeux, lorsqu'ils me révélèrent la vérité. Mais la victime était suspendue à une élévation d'au moins dix ou quinze pieds. Je désirai sincèrement que ce malheureux fût mort, je l'avoue, et l'immobilité du corps suspendu me donnait quelque raison de le croire.

Mais les cris désespérés et affreux que nous avions entendus au sein de la forêt deserte, les gémissements arrachés par la souffrance qui étaient parvenus jusqu'à nos oreilles, provenaient certainement de cet infortuné. Sans doute il avait été attaché aux arbres et abandonné, vivant encore.

L'Onondago lui-même ne put me retenir, aussitôt que j'eus reconnu le genre de cruauté qui avait été exercée contre la misérable victime suspendue devant mes yeux. Je m'élançai, tout disposé, je l'avoue, à décharger mon arme sur la première peau rouge ennemie que je rencontrerais. Heureusement pour moi, la place avait été abandonnée depuis longtemps. Comme le patient avait le dos tourné de mon côté, il m'était impossible de le reconnaître ; mais ses vêtements étaient grossiers et tels que les portent les gens de la basse classe. Le sang avait coulé abondamment de sa tête, et je ne doutais pas qu'elle eût été scalpée. Mais à la hauteur où il était suspendu et de la façon dont sa tête était penchée sur sa poitrine, il me fut d'abord impossible de m'assurer du fait par mes yeux. Du reste, à peine eus-je fait rapidement ces premières remarques, que l'Indien vint se placer à mes côtés.

— Voyez, dit Susquesus, dont le regard mobile et perçant ne laissait rien échapper. Cela dit à vous déjà : Huron été ici.

En disant ces mots, l'Indien désignait d'un geste significatif la peau de la victime qui était visible à l'endroit où ses pieds nus entraient dans ses souliers. Je m'aperçus alors que cette peau était noire. Courant aussitôt me placer en face de la victime, je reconnus les traits contractés de Pierre, le nègre de Guert Ten Eyck. On se rappelle que cet homme avait été laissé avec les arpenteurs. Il était tombé entre les mains des ennemis, soit tandis qu'il s'acquittait de ses fonctions ordinaires, soit au moment où il traversait la forêt pour se rendre près de ceux au service desquels il était affecté ; et ils lui avaient fait subir cet affreux traitement. Du reste, ces circonstances n'ont jamais pu être éclaircies, et jusqu'à ce jour nous sommes restés dans le doute à cet égard.

— Donnez-moi votre tomahawk, Trackless, m'écriai-je, dès que l'horreur dont j'étais saisi me permit de parler, que je coupe cet arbre et que je délivre cet infortuné.

— Pas bon; meilleur ainsi, répondit l'Indien; l'ours, le loup ne peuvent l'atteindre. Laissez la peau noire suspendue ; aussi bon que

si elle était enterrée. Pas sûr pour nous de rester ici longtemps. Chercher et compter les Hurons, puis partir.

— Chercher et compter les Hurons, pensai-je, et de quelle manière est-il possible de les compter?

Cependant il y avait maintenant assez de lumière pour voir les empreintes de pas, en supposant qu'il y en eût. L'Onondago commença à chercher les traces de la terrible scène qui s'était passée en ce lieu.

Au pied d'un chêne très élevé et à peu de distance du lieu où le nègre était suspendu, nous trouvâmes les deux seaux de bois à couvercles, dans lesquels Pierre avait l'habitude de porter les aliments à M. Traverse et à ses aides. Ils étaient vides; mais nous n'avons jamais su si les provisions qu'ils contenaient étaient tombées en partage à ceux à qui elles étaient destinées, ou aux sauvages Indiens qui avaient si cruellement traité le pauvre Pierre. Il nous fut impossible de découvrir aucune trace d'os de viande ou aucun débris de pommes de terre, et si les Hurons s'étaient emparés de ces vivres, il est évident qu'ils les avaient emportés avec eux, sans s'arrêter pour manger. Susquesus trouva la preuve que la victime s'était assise au

pied du chêne, et qu'elle avait été saisie en cet endroit. On y voyait un grand nombre d'empreintes de pieds et les signes certains qu'une lutte y avait eu lieu. Le sang avait coulé à terre sur les feuilles depuis la racine du chêne jusqu'aux arbres auxquels Pierre était attaché, preuve qu'il avait été blessé avant d'être abandonné à son sort.

Mais le point le plus intéressant pour Trackless était de savoir le nombre de nos ennemis. C'est ce qu'il chercha à apprendre par ses moyens ordinaires, c'est-à-dire par l'examen des empreintes des pieds. Ces signes de la présence d'Indiens ennemis ne manquaient certainement pas. Après une courte, mais minutieuse recherche, mon compagnon jugea prudent de retourner à la hutte, de peur que nos amis ne fussent surpris dans leur sommeil. Il me donna à entendre que les ennemis ne paraissaient pas avoir été nombreux en cet endroit; il n'y en avait eu peut-être que trois ou quatre; mais il était très probable qu'ils s'étaient séparés et qu'ils n'étaient pas tous présents à cette déplorable scène.

Il faisait grand jour quand nous revînmes en vue de la hutte. J'aperçus Jaap qui était debout près de la source, et fort occupé au milieu des

pots et des casseroles. Lui seul se montrait, et nous en conclûmes que Guert et Dirck étaient encore endormis. De la hauteur où nous étions, nous examinâmes avec soin les alentours de la hutte avant d'en approcher. Mais nous ne découvrîmes aucune trace de danger, et comme la forêt était tout-à-fait dégagée de buissons et de broussailles jusqu'à l'entrée de notre cabane, et que rien n'y pouvait servir à cacher un ennemi, nous avançâmes sans crainte.

Il est certain que je trouvai mes deux amis ensevelis dans un sommeil plein de sécurité, et fort exposés, par conséquent. Lorsqu'ils furent éveillés et qu'ils entendirent le récit de ce qui m'était arrivé avec l'Indien, leur horreur ne fut pas moins grande que leur surprise. Jaap avait pensé, en ne nous trouvant pas le matin, que nous étions à la chasse. Il était entré dans la hutte à notre suite, et avait entendu mon rapport. Son indignation fut grande en apprenant qu'un homme de sa couleur avait subi un traitement si cruel, et je l'entendis prononcer entre ses dents des paroles de vengeance qui étaient fort loin d'être mesurées.

— Par saint Nicolas, s'écria Guert qui, après avoir achevé de s'habiller, m'avait accompagné en plein air, mon pauvre esclave sera vengé, si

cela ne dépend que de ma carabine ! Ainsi, vous dites, Corny, qu'il a été scalpé.

— Autant que j'ai pu m'en assurer, suspendu comme il était, je le crois. Mais cela devait être, car un Indien n'abandonne jamais un prisonnier mort sans lui avoir fait subir cette mutilation.

Et vous êtes resté trois heures dans la forêt, Corny, vous et Trackless ?

— A peu près autant de temps, j'imagine. Il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour être insensible à de pareils cris.

— Je ne vous blâme pas, Littlepage, quoique je pense qu'il aurait été plus prudent et plus juste de prendre vos amis avec vous ! Nous devons ne pas nous quitter désormais, quoi qu'il puisse arriver. Pauvre Pierre ! Je m'étonne que la mère Dorothée ne m'ait rien dit du sort fatal qui lui était réservé.

Nous eûmes ensuite une longue consultation pour décider ce qui nous restait à faire. Il n'est pas nécessaire de nous arrêter sur les détails de cette conférence, dont les résultats seront connus par la suite de ce récit. Elle fut interrompue par le retentissement subit de coups de haches qui résonnèrent dans la forêt. Ce bruit se faisait entendre dans la direction de la scène

du meurtre de Pierre. Nous avions saisi nos carabines et nous nous préparions à marcher vers l'endroit suspect, lorsque nous vîmes paraître Jaap, qui s'avançait vers la hutte, les épaules chargées du cadavre de son ami. Il s'était glissé dans le bois, sans être vu, pour accomplir ce pieux devoir, et le succès avait récompensé sa tentative. En quelques minutes, il atteignit la source, et commença à laver les traces révoltantes de la cruauté des Hurons marquée sur la tête de la victime.

Nous pûmes nous assurer alors que le pauvre Pierre avait été frappé de plusieurs coups de couteau et ensuite scalpé, puis suspendu par les bras de la manière indiquée. Les deux bras paraissaient être disloqués, et notre seule consolation était l'espoir que la cruauté des Hurons aurait été trompée par son propre excès. Guert, en particulier, exprima cet espoir; mais les cris affreux qui semblaient encore retentir à mes oreilles, ne me permettaient guère de me faire illusion à cet égard. Nous creusâmes une fosse, et Pierre y fut enterré. Un ou deux troncs d'arbres furent roulés sur le terrain, afin d'empêcher que les bêtes fauves ne déterrassent le corps. Jaap s'adonna avec ardeur à ces soins pieux, et Guert Ten Eyck récita des

prières sur la tombe avec une ferveur qui me surprit un peu.

— Ce n'était rien de plus qu'un nègre, Corny, il est vrai, me dit-il d'un ton apologétique, lorsque tout fut fini ; mais c'était un bon nègre, d'abord ; et puis, il avait une âme comme nous. Pierre avait ses mérites, et j'espère qu'ils ne seront pas oubliés au jour de la rémunération générale. Il était excellent cuisinier, ainsi que vous avez pu vous en convaincre, et je n'ai jamais connu un autre nègre qui eût pour son maître une fidélité aussi absolue. Jamais le pauvre garçon ne s'est permis la plus petite débauche sans en venir honnêtement demander l'autorisation ; et pour ma part, je n'ai pas à me reprocher d'avoir été un maître bien sévère pour lui, et de lui avoir refusé un peu de liberté dans les limites raisonnables.

Nous déjeûnâmes ensuite avec autant d'appétit que cette scène nous en avait laissé. Puis, chargeant nos paquets sur nos épaules, après avoir rangé dans la hutte tous les objets, autant que possible dans l'ordre où nous les avions trouvés, nous nous mîmes en marche, conduits, comme d'habitude, par Susquesus.

Nous allions à la recherche des arpenteurs, que nous supposions occupés au sud-est de la

patente, et dans l'ignorance complète des évènements. Nous avions d'abord eu l'idée de faire une décharge générale pour les avertir de nous joindre ; mais ce signal pouvait révéler notre présence à l'ennemi en même temps qu'il eût instruit nos amis, et, d'ailleurs, la distance qui nous séparait des arpenteurs était probablement trop grande pour espérer que le bruit parvînt jusqu'aux oreilles de ceux pour lesquels il eût été exclusivement destiné.

La route que nous prîmes fut déterminé par la connaissance générale de l'endroit où nous supposions que les arpenteurs devaient être, aussi bien que par la direction du lieu où le corps de Pierre avait été retrouvé. Le pauvre esclave était certainement sur le chemin de la partie de la patente où travaillaient les arpenteurs, lorsqu'il avait été surpris par une mort cruelle.

Dans tous les cas, les différentes traces laissées par eux étaient assez claires pour être aisément reconnues par Trackless, et il nous dit que les plus récentes conduisaient dans la direction du sud-est. Nous suivîmes donc la route du sud-est, en marchant, comme les Indiens, à la file. L'Onondago conduisait, et le nègre fermait la marche.

XXIII.

Nous ne fûmes pas longtemps à atteindre l'endroit de la concession, où les arpenteurs avaient été à l'œuvre; nous ne devions point avoir de peine ensuite à trouver l'endroit où ils devaient être. Les marques faites sur les arbres nous firent connaître tous les résultats de leurs travaux. Pendant une heure et demie, nous marchâmes extrêmement vite; Susquesus nous conduisait, silencieux, actif, toujours en éveil, et je dois sans doute ajouter, avide de vengeance. Pas une syllabe ne fut prononcée pendans tout ce temps, quoique nos sens fussent

toujours tenus en alerte ; nous évitâmes tout ce qui, en nous offrant un couvert, pouvait cacher une embuscade. Tout-à-coup l'Indien fit halte ; une seconde après, il était derrière un arbre ; chacun de nous l'imita, rapide comme la pensée, car nous étions convenus d'avance d'agir ainsi, si nous rencontrions un ennemi ; nous savions tous combien il est important, dans la guerre des forêts, d'avoir un abri devant soi. Cependant, nous ne pûmes voir aucun ennemi. Après avoir regardé autour de nous dans toutes les directions pendant une minute ou deux, trouvant les bois aussi déserts et aussi silencieux que jamais, Guert et moi nous quittâmes nos arbres et allâmes rejoindre Sans-Traces, au pied d'un énorme pin.

Pourquoi tout ceci, Susquesus? demanda Guert d'un ton bref, car il commençait à soupçonner un peu de charlatanisme, ayant pour but de rendre plus grande à nos yeux l'utilité de l'Indien ; il n'y a ici ni face pâle ni peau rouge ; laissons là cet enfantillage et marchons en avant.

— Pas bon. Guerrier avoir été ici ; peut-être parti ; peut-être non. Le voir bientôt. Ouvrez l'œil et regardez.

Comme ces paroles étaient accompagnées

d'un geste, nous regardâmes de nouveau, et, cette fois, dans la bonne direction. A la distance de cent mètres, s'élevait un châtaignier dont nous pouvions distinguer le tronc jusqu'à la hauteur des branches. Sur la terre, cachée en partie par l'arbre, et en partie en vue, était la jambe d'un homme, placée de telle sorte, qu'elle semblait étendue, en supposant que l'homme fût assis et endormi. Cette jambe était chaussée d'un moccassin, arrangé à la façon des Indiens ; la cuisse et le reste du corps étaient invisibles. L'œil perçant de l'Onondago avait distingué, même à cette distance, un objet si peu considérable ; il l'avait reconnu au premier coup d'œil, quand il chercha si spontanément un abri comme je l'ai dit. Guert et moi, même après qu'on nous l'eut indiqué, eûmes quelque peine à discerner cet objet ; mais il devint bientôt distinct et reconnaissable.

— Est-ce la cuisse d'une peau rouge? dit Guert, en abaissant sa carabine comme s'il voulait faire l'épreuve de son adresse.

— Ne pas savoir, dit l'Indien, porte la chaussure, porte le moccassin. Ne pas pouvoir voir la couleur. Ressemble beaucoup à une face pâle. Cuisse grasse.

Quel indice pouvait permettre, à une pareille

distance, de discerner la cuisse d'un blanc de celle d'un Indien? C'est là ce qui dépassait de beaucoup toute notre sagacité. Mais l'Indien nous l'expliqua de la façon sententieuse qui lui était habituelle, quand nous le lui demandâmes.

— Orteil tourné en dehors : l'Indien le tourne en dedans. Ce n'est pas semblable du tout. Visage pâle, gras; Indien pas très gras.

La première remarque était assez exacte pour la démarche, et il était probable que la même différence se reproduisait dans le sommeil. Guert déclara alors qu'il était inutile d'hésiter plus longtemps : puisque cet homme dormait, on pouvait approcher du châtaignier avec précaution et le capturer, si c'était un Indien, avant qu'il pût se lever; si c'était un blanc, il était à présumer que c'était quelqu'un de notre bande qui prenait un peu de repos après une marche fatigante. Susquesus, dans l'intervalle s'était sans doute convaincu qu'il n'y avait pas de danger immédiat, car il se contenta de dire : « Allons tous ensemble »; et quittant son abri il marcha droit au châtaignier d'un pas rapide, mais sans faire le moindre bruit. Comme nous marchions en corps, nous atteignîmes l'arbre tous les cinq en même temps, et nous trouvâ-

mes Sam, un de nos chasseurs, que nous supposions être avec M. Traverse, assis au pied de l'arbre et la poitrine percée d'un large coup de couteau. Le malheureux, lui aussi, avait été scalpé.

Les regards que nous échangeâmes en disaient plus que toutes les paroles sur la gravité de cette nouvelle découverte. Susquesus, seul, n'éprouva aucune émotion; il s'attendait sans doute à ce que nous trouvâmes. Après avoir examiné le corps, il parut avoir l'esprit en repos, et nous dit simplement :

— Tué cette nuit.

Il était certain que le pauvre Sam était mort depuis plusieurs heures, et cette circonstance nous ôtait toute crainte d'être surpris par ceux qui l'avaient tué. Les impitoyables guerriers des bois, d'ordinaire, ne restent pas longtemps sur les lieux où ils ont porté la désolation; ils ne font que passer comme un tourbillon ou une tempête. Guert, toujours prompt quand il y avait quelque chose à faire, nous montra une fosse naturelle dans la terre, une de ces cavités si communes dans les forêts, et qui proviennent des arbres déracinés, et nous proposa d'y enterrer Sam. Le corps, en conséquence, fut déposé dans ce creux; nous le couvrîmes de

notre mieux en jetant sur lui la valeur d'un pied d'argile légère, et quelques pierres plates; puis, nous traînâmes sur le tout, des branches et des troncs d'arbres, comme nous avions fait pour la fosse de Pierre. Pendant ce temps, Guert était devenu si animé, qu'outre la prière et le symbole qu'il répéta d'une manière très convenable et très religieuse, il termina la cérémonie entière par une petite allocution. Les paroles, comme les actions de Guert, étaient on ne peut plus sérieuses dans ces circonstances solennelles; les unes et les autres étaient les élans d'un esprit simple qui aspirait après la dévotion et les vérités des Écritures, sans savoir exactement comment rendre ce qu'il voulait exprimer : et rien de tout cela n'était incompatible avec la tendance matérielle et les joyeuses habitudes qui étaient le résultat de sa conformation physique et de sa constitution.

— La mort, mes amis, dit Guert d'un air sérieux et avec un accent hollandais fortement prononcé, comme cela lui arrivait lorsqu'il était vivement impressionné; la mort est un visiteur inattendu. Elle vient comme un voleur dans la nuit, ainsi que nous l'avons souvent entendu dire au révérend, et heureux celui dont les reins sont serrés et la lampe est prête. J'espère

qu'il en est ainsi de chacun de vous, car il ne faut pas nous cacher que nous avons devant nous une rude besogne. Il y a eu des Indiens ici, cela ne fait pas de doute, et il y a aussi des Indiens sur le sentier de guerre à la recherche de chevelures anglaises et de chevelures hollandaises par-dessus le marché, ce qui est d'une égale importance pour M. Follock et pour moi. Tout cela rend nécessaire que chacun se tienne bien sur ses gardes, et soit prêt à se mettre à l'œuvre quand il le faudra, comme les chiens veillent sur le bœuf. Dieu défend que je prêche la vengeance sur le tombeau d'un ami, mais le soldat ne s'en bat pas plus mal pour savoir qu'il a été blessé dans ses affections, comme c'est bien certainement notre cas. Peut-être devrai-je dire un mot de celui qui est mort, puisque c'est la dernière et unique fois qu'un compagnon aura occasion de parler de lui. Sam était un excellent chasseur, comme son plus grand ennemi serait obligé d'en convenir ; et maintenant qu'il n'est plus, il en laisse peu de meilleurs après lui. Il avait une faiblesse que sur sa tombe un honnête homme ne doit pas essayer de cacher. Il aimait la boisson ; mais en cela il n'était pas seul. Néanmoins il était honnête, et l'on pouvait s'en fier à sa parole.

là où les serments de bien des gens ne valent pas le diable ; et je le laisse entre les mains miséricordieuses de son créateur. Mes amis, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et c'est celui-ci : La vie est incertaine et la mort est sûre. Sam a pris un peu les devants sur nous ; puissions-nous être tous également préparés à rendre le grand compte. Ainsi-soit-il.

Quelqu'un de nous s'avisa-t-il de sourire de cette allocution ? Bien loin de là. Toute singulière, décousue et dépourvue d'art qu'elle puisse paraître à certaines personnes, elle avait un grand mérite qu'on ne retrouve pas toujours dans les discours prononcés aux funérailles à grand apparat. Guert était sincère, s'il ne pouvait être ni logique, ni très clair ; sa physionomie, sa voix, tout son être l'attestaient suffisamment. Pour moi, je dois en convenir, je ne vis, au moment même, rien de déplacé dans cette allocution, et maintenant même je suis loin de la regarder comme peu convenable ou comme hors de propos.

Nous laissâmes la tombe du chasseur dans les profondeurs de cette interminable forêt, comme le navire au milieu de l'Océan s'éloigne de la place où il vient de déposer un mort. Un jour viendra peut-être où le soc de la charrue

déplacera ses os, et le laboureur se demandera le sort probable de l'homme isolé dont les restes auront revu tout-à-coup la lumière du jour. Comme nous quittions la place, l'Indien nous retint un moment pour nous donner un avis.

— Huron a fait cela à dessein, dit-il ; ne pas voir la différence, dites ? Sam non pendu comme Pierre.

— Cela est assez juste, Susquesus, répondit Guert ; car celui-ci par son âge, par sa plus grande habitude des bois, son grand courage et sa valeur personnelle, avait acquis à ce moment, d'une manière irrésistible, une sorte de commandement sur nous. Pouvez-vous nous en dire la raison ?

— Le dos de Muss, vous l'appelez ainsi bien cruel. A fait tout cela. Le connaître bien, n'aime pas le fouet. L'Indien n'aime pas le fouet.

— Vous croyez donc que le prisonnier de Jaap a mis la main dans tout ceci et que le sentier de guerre est ouvert pour la vengeance aussi bien que pour le service public ; qu'on nous poursuit moins pour nos chevelures que pour mettre un emplâtre sur le dos du Huron.

— Certain. Trois canots venus par-dessus le

lac. C'était Muss, vous l'appelez ainsi. Le connaître bien. Ne dormir pas tant que son dos ne soit bien. Voyez comme il traite nègre. Le pendre à un arbre, tuer seulement le visage pâle et prendre la chevelure.

— Croyez-vous donc qu'il ait traité si différemment ses deux prisonniers à cause de leur couleur? Il a été si cruel pour Pierre, parce que Jaap, un autre nègre, lui avait donné du fouet.

— Certain. Bon cela. Le dos être mieux après cela. Bon pour le dos de pendre nègre. Jaap le voir quelque jour.

Je dois rendre à mon nègre la justice de dire que, sous le rapport du courage, peu d'hommes pouvaient lui être comparés. Ainsi que je l'ai déjà dit, il ne redoutait que les lutins, c'est-à-dire les esprits hollandais; car l'appréhension qu'il avait de moi était tellement unie à l'amour, qu'on ne pouvait lui donner le nom de peur. En général, à moins qu'il ne fît froid, le teint de Jaap était d'un noir foncé et luisant, couleur de cercueil comme disaient quelquefois les enfants. Mais je vis bien, malgré son ardeur et son brûlant désir de venger le cruel traitement infligé à son compagnon, à un homme de sa race, que sa peau prit une teinte

grisâtre qui n'apparaît chez les nègres que quand le froid est intense. Il fut évident pour moi que les paroles de Susquesus faisaient impression sur lui ; et j'ai toujours pensé que cette impression produite sur Jaap nous rendit un immense service, en mettant en activité et en tenant toujours en éveil toutes ses facultés intellectuelles et physiques. J'en eus une preuve quand nous nous mîmes en marche. Jaap marcha quelque temps tout-à-fait sur mes talons pour me faire le dépositaire de ses soucis et de son inquiétude.

— J'espère da, massa Cornélius, dit le nègre, que vous ne croyez pas un mot de ce que vient de dire l'Indien.

— Je pense, Jaap, que vous ferez bien de tenir vos yeux ouverts, et de ne pas tomber entre les mains de votre ami Muss, comme vous l'appelez, car il vous traitera encore plus mal qu'il n'a traité le pauvre Pierre. J'espère aussi que ce sera pour vous un avertissement de traiter vos prisonniers avec bonté, si jamais vous en faites d'autres.

— Je ne crois pas , massa Cornélius , que vous envisagiez bien la chose, da. Quel bien cela ferait-il à un pauvre nègre de faire un Indien prisonnier s'il le laisse aller et ne le

rosse pas un peu? Rien qu'un peu, massa Cornélius. Tout était là sous ma main, da. La courroie était là toute prête, le dos aussi, nu et attendant les coups, et après toute la peine que j'avais eu à prendre cette vermine, da.

— C'est bien, Jaap; ce qui est fait, est fait, et il est inutile de perdre ses paroles à le regretter. Seulement, soyez sûr d'une chose, c'est qu'il n'y aura pas de pitié pour vous, si ce maudit Muss est actuellement sur nos talons, et que vous ayez le malheur de tomber entre ses mains.

Le nègre manifesta par un grognement toute sa mauvaise humeur, et je pus voir qu'il était bien résolu à se battre de tout cœur avant que le couteau d'un sauvage pût lui enlever ses cheveux crêpus. Au bout d'un instant, il se mit de côté et laissa respectueusement Dirck reprendre sa place, immédiatement derrière moi.

Nous avions fait environ deux milles depuis l'endroit où nous avions enterré Sam, quand, en gravissant une petite colline, l'Indien agita le bras, signe qu'il venait de faire une nouvelle découverte. Cette fois, cependant, le geste indiquait plutôt la joie que l'horreur. Mais il s'arrêta aussitôt comme pétrifié; nous nous rendî-

mes en toute hâte auprès de lui et nous aperçûmes ce qui avait provoqué son geste et son appel.

Le terrain qui s'étendait devant nous formait une ondulation assez considérable ; tous les arbres étant d'une grande taille et dépourvus de branches basses, cette place semblait un vaste et agreste édifice : l'épaisseur du feuillage lui servait de toit, et les troncs des chênes, des tilleuls, des hêtres et des érables, semblaient les colonnes qui le soutenaient. Dans cette demeure vaste et obscure, mais qui n'était pas sans charme, régnait une sombre clarté comme celle qui pénètre à travers les ouvertures des vieux édifices, et qui prête à tout un aspect antique et solennel. Une source limpide tombait d'un roc, et près d'elle étaient assis en rond M. Traverse et ses deux arpenteurs, qui semblaient prendre leur repas du matin, ou plutôt se reposer après l'avoir pris : la cruche à eau, les assiettes et les morceaux étaient encore devant eux. C'étaient bien là des hommes qui viennent d'apaiser leur faim, et qui passent quelques minutes à paresser et à causer.

Tom, le second chasseur, était couché et endormi à quelques pas de là.

— Ici il n'y a même pas eu d'inquiétude,

grâce à Dieu ! s'écria gaîment Guert ; nous arrivons à temps pour les avertir du danger. Je vais pousser un cri d'appel, il retentira agréablement à leurs oreilles.

— Pas d'appel, dit Susquesus, d'un ton décidé, le bruit pas bon maintenant ; y aller promptement et leur parler à voix basse.

La prudence de cet avis était évidente ; nous avançâmes en corps, sans prendre pourtant de précaution pour cacher notre approche et en produisant un son régulier par notre marche. Une étrange sensation me saisit à mesure que j'avançais quand je vis qu'aucun des ouvriers ne remuait. Un soupçon de la terrible vérité s'empara de mon esprit ; mais je n'oserais dire que le coup en fût moins rude pour cela quand, en approchant, nous vîmes, par leur visage pâli, leurs yeux glacés, leur bouche contractée, que nos amis étaient morts. Les Indiens, par un sauvage raffinement, avaient mis les corps dans une position inclinée et leur avaient donné une attitude qui avait une horrible ressemblance avec l'occupation calme et paisible dans laquelle nous avions cru les retrouver.

— Bonté du ciel ! s'écria Guert en appuyant sur la terre le bout de sa carabine, nous arrivons trop tard.

Aucun de nous n'ajouta un mot. En retirant les chapeaux de ces infortunés, nous vîmes que tous avaient été scalpés. Ainsi, tous ces hommes, que quelques jours auparavant nous avions laissés fiers de leur force et pleins de vie, avaient péri si tôt; nous ne devions retrouver aucun d'eux encore vivant. Jumper, l'autre Indien, était le seul qui n'avait point encore été retrouvé. Cette fois l'on s'était servi de la carabine; tous les quatre avaient reçu des balles, et M. Traverse avait été atteint en trois endroits.

J'avouerai que des soupçons fâcheux pour l'Onéida traversèrent mon esprit pour la première fois, et je n'hésitai pas à en faire part à mes compagnons, dès qu'ils furent en état de parler ou d'entendre.

— Pas vrai, dit Susquesus d'un ton positif; Jumper, pauvre Indien. Cela est vrai, aime rhum; pas lâche pour tuer un ami; Musohoeenah, guerrier, faire cela; cela lui va. Non, Jumper sans raison, aime rhum, pas méchant Indien.

Alors, où donc était Jumper? Lui seul, de tous ceux que nous avions laissés, restait à trouver. Susquesus examina les empreintes des pas, et les cadavres, et nous dit que le surveillant et

les arpenteurs avaient dû être tués trois ou quatre heures auparavant, et que les meurtriers n'avaient pas quitté la place plus de vingt minutes avant notre arrivée. Cela pouvait bien être; nous n'avions pas entendu le bruit des carabines, parce que cette place était à plusieurs milles de la hutte, et deux heures auparavant nous n'étions pas encore loin de l'endroit où nous avions passé la nuit. L'attaque, selon toute probabilité, devait avoir eu lieu après la pointe du jour, et comme Pierre avait, sans aucun doute, été pris vivant, les sauvages avaient pu tirer de lui quelque renseignement sur l'endroit où ses compagnons devaient l'attendre. Tout cela n'était que des conjectures, et nous ne sûmes jamais qu'elle victime était tombée la première, ni même si le nègre avait été pris près du lieu où il avait été pendu. L'infernale cruauté des sauvages pouvait les avoir déterminés à le garder prisonnier pendant quelque temps et à le traîner avec eux pour soumettre l'infortuné à plus de tourments, car, comme le disait Susquesus, le dos de Muss bien cruel.

Nous enterrâmes le pauvre Traverse et ses arpenteurs auprès de la source, dans une de ces fosses naturelles, comme celle où nous avions

déposé le chasseur. Nous vérifiâmes que leurs armes et leurs munitions avaient été emportées et leurs poches vidées. L'Indien est rarement un voleur, dans le sens ordinaire du mot, mais il traite comme sienne la propriété de ceux qu'il a tués. En cela, du reste, il ne diffère point du soldat civilisé, le butin étant ordinairement envisagé comme un profit légitime de la guerre. Les Hurons s'étaient emparés de la boussole et des chaînes d'arpentage, car nous ne les retrouvâmes pas; mais ils avaient laissé le registre et les notes de Traverse, comme choses qui ne pouvaient leur servir. Du reste le passage des sauvages dans ce lieu fatal semblait avoir été très rapide.

Cette fois Guert ne fit aucun essai de morale ou d'éloquence. L'émotion nous avait rendus peu propres à rien de semblable; nous nous acquittâmes de nos devoirs avec la plus grande diligence, dans le silence et avec la gravité de gens qui ne savent pas si chaque minute n'amènera pas pour eux le moment d'une lutte désespérée. Nous travaillâmes avec activité et un peu à la hâte, et nous fûmes bientôt prêts à repartir. Nous résolûmes, après un conseil rapide, de suivre la piste des Hurons comme le moyen le plus sûr de les surprendre et en

même temps d'éviter d'être surpris par eux. L'Indien ne devait pas éprouver de difficulté à suivre cette piste qui était bien visible et qui annonçait le passage d'une douzaine d'hommes.

Le lecteur qui n'est pas au courant des usages des sauvages américains, ne doit pas supposer que nos ennemis s'étaient avancés dans le bois en troupe, sans ordre et sans se soucier des traces qu'ils laissaient derrière eux. Les guerriers des bois ne commettent jamais cette faute : ils marchent toujours un à un, formant ce que nous appelons une file indienne, et chaque fois qu'ils ont intérêt à cacher leur nombre, chaque homme suit le plus près possible celui qui le précède, et s'attache à marcher sur l'empreinte de ses pas; de cette façon, tout calcul devient bien difficile sinon impossible. C'était ainsi que nos ennemis avaient marché, et Susquesus, qui avait été fort occupé à examiner les empreintes de leurs pas, pendant que nous enterrions les morts, nous assura que les ennemis ne devaient pas être moins de douze. C'était une triste nouvelle, car elle nous laissait presque sans espoir en cas de rencontre. Du moins, c'est ainsi que je l'envisageais; mais Guert voyait les choses tout différemment. Ce hardi et intrépide jeune

homme ne pouvait se résoudre à abandonner l'idée de chasser du pays ces féroces ennemis, et quand nous quittâmes la source, je crois qu'il aurait fait face à cent sauvages à la fois.

L'Onondago n'eut pas de peine à suivre la piste des Indiens, qui pendant quelque temps, nous conduisit en droite ligne vers Ravensnest, puis se détourna tout-à coup dans la direction de la hutte. C'est probablement à ce détour, et au défaut d'un plan déterminé chez les Hurons, que nous dûmes de ne pas les rencontrer quand nous nous dirigions vers la Source-Sanglante, ainsi que fut appelé plus tard l'endroit où Traverse avait été tué.

Nous ne fûmes pas longtemps sans nous retrouver très près de notre propre piste; mais, très heureusement pour nous, nous ne la rencontrâmes pas. Si notre marche avait été découverte, l'ennemi sans aucun doute, nous aurait suivis, et c'est dans cette position que les Indiens sont le plus redoutables. Quoi qu'il en soit, nous avions en ce moment nous-mêmes un grand avantage, et nous poursuivions notre route avec d'autant plus de confiance, sachant bien que nous n'avions de danger à courir que par devant, et tous nos regards étaient tournés de ce côté.

Quoique notre marche, en revenant, fût rapide, elle était silencieuse comme celle d'une compagnie de gens en deuil. Et en deuil nous étions tous, en vérité, car il n'était pas possible à des cœurs humains d'être assez endurcis pour rester insensibles aux souffrances qu'avaient dû éprouver nos infortunés compagnons, et à leur mort si soudaine. Pas un de nous ne parla, et Susquesus ne nous vit jamais serrer de si près la trace l'un de l'autre que ce matin. Le pied de notre chef de file avait à peine quitté son empreinte, que celui du suivant s'y posait à son tour.

La piste nous conduisit presque tout droit à la hutte que nous atteignîmes sur les midi. Nous prîmes les plus grandes précautions pour approcher de la cabane de crainte que nos ennemis n'y fussent en embuscade. La piste n'allait pas pourtant droit à la hutte, mais elle tournait à l'ouest à partir d'un point qui pouvait être éloigné de cent mètres de notre habitation, mais d'où on la voyait en plein. Ici, nous trouvâmes les traces d'une réunion de la bande, et nous supposâmes que les Indiens avaient tenu conseil pour savoir s'ils devaient retourner à la hutte ou la laisser de côté. Susquesus se livra à un examen minutieux du

terrain, et nous répéta que les ennemis devaient être au moins une douzaine. Nous laissant, d'abris que nous prîmes dans ce but, examiner ce qui se passerait autour de notre habitation, il suivit la piste pendant un demi-mille pour s'assurer qu'elle ne revenait pas à la hutte par le côté opposé. Il s'assura qu'au contraire elle se dirigeait presque en droite ligne vers Ravensnest; c'était pour Guert et moi une nouvelle plus affligeante que si l'Onondago avait vu se confirmer son premier soupçon que les Hurons nous attendaient dans notre propre habitation. Se plaindre pourtant était inutile, et nous cachâmes de notre mieux nos appréhensions.

Ce n'était pas un guerrier comme Susquesus qui pouvait avoir pleine confiance dans les signes d'une marche visible. Les peaux rouges, expérimentées, laissaient souvent à dessein une piste visible pour tromper leur ennemi, et l'Onondago, qui connaissait personnellement Muss, savait bien qu'il avait affaire à un ennemi rempli d'artifice. Non content de ce qu'il avait vu, il nous avertit de ne quitter le couvert que sous sa conduite : il commença alors à approcher de la hutte, tout-à-fait à l'indienne, d'une façon qui dans son genre,

avait beaucoup du mérite des approches des assiégeants civilisés avec leurs tranchées et leurs zigs-zags. Voici comment fut réglée notre marche. Chacun devait choisir l'arbre le plus près dans la direction de la hutte et passer d'un abri à l'autre avec autant de promptitude et de rapidité que le lui permettait son agilité. En observant cette précaution et grâce à la plus grande activité, nous étions, au bout de dix minutes, à vingt mètres de la porte de la cabane. Guert ne put s'astreindre plus longtemps à cette marche si lente, et, à son avis, si peu digne d'un homme ; mais quittant son abri. il marcha très vite, tout droit à la porte, l'ouvrit brusquement, et nous annonça que la cabane était vide. Susquesus examina encore attentivement les lieux, et nous dit que la place n'avait certainement pas été visitée depuis que nous l'avions quittée le matin. Ce fut une agréable nouvelle pour nous, car c'était probablement le seul indice qui eût pu apprendre à nos ennemis notre retour à la concession.

Il s'agissait maintenant de savoir ce que nous allions faire. Nous n'avons rien à gagner en restant dans la concession , tandis que la prudence et le danger de nos amis s'unissaient

pour nous appeler ailleurs. Nous trouvâmes qu'il serait très hasardeux d'essayer d'atteindre Ravensnest, mais c'était un hasard que nous étions obligés de courir. Tandis qu'on discutait la question, ceux d'entre nous qui avaient quelque appétit, profitèrent de la halte pour dîner. Un Indien sur le sentier de guerre, est également prêt à manger et à jeûner : ce qu'il peut supporter de privation ou avaler de nourriture, surtout quand c'est du gibier, est quelque chose d'étonnant.

Tandis que Susquesus et Jaap surtout s'acquittaient de leur tâche en conscience et que nous autres nous avalions quelques bouchées comme des gens chez qui la préoccupation a étouffé les besoins physiques, j'entrevis au loin une forme humaine qui se faufilait entre les arbres à quelque distance de nous. Ma surprise et mon appréhension furent si fortes que je ne pus parler; mais je tendis vivement mon doigt dans cette direction pour attirer l'attention de l'Onondago. Susquesus ne fut pas longtemps à découvrir l'étranger; il l'avait vu, je crois, avant que je signalasse son approche. Loin de manifester aucune émotion, l'Onondago ne cessa même pas de manger; il secoua la tête et dit :

— Bon, avoir maintenant des nouvelles. Jumper vient.

C'était bien Jumper, et la vue de l'Indien en chair et en os, non-seulement vivant, mais sans la moindre blessure, nous arracha à tous un cri, quand il arriva de ce pas alongé et rapide qui est familier aux coureurs. En un instant il fut au milieu de nous, calme, réfléchi et sans émotion. Il ne fit aucun salut, mais s'assit paisiblement sur un tronc d'arbre, attendant nos questions avant de parler, car l'impatience est une des faiblesses des femmes.

— Jumper, mon brave garçon, s'écria Guert, non sans émotion, car la joie agissait puissamment chez lui sur les organes de la parole, vous êtes vraiment le bien-venu. Ces démons incarnés, les Hurons, ne vous ont pas fait de mal à vous, au moins.

La boisson avait alourdi en général les facultés de Jumper, quoiqu'il fût actuellement tout-à-fait sobre. Il jeta sur Guert un regard hébêté, pour montrer qu'il le reconnaissait, et marmotta sa réponse d'une voix basse et traînante :

— Multitude de Hurons, les bois pleins. Les visages pâles du fort envoient Jumper avec un message.

Nous aurions accablé l'Indien de questions,

s'il n'avait pas déplié un coin de sa chemise de calicot et montré plusieurs lettres; chacun eût bientôt pris celle qui lui était adressée. Guert, Dirck et moi avions chacun la nôtre, et il s'en trouvait une quatrième, de la main d'Herman Mordaunt, à l'adresse du pauvre Traverse. Les évènements qui suivirent me firent connaître le contenu de toutes ces lettres. Voici comment celle que je reçus était conçue :

« Mon père est tellement occupé qu'il désire que je vous écrive ce billet. M. Bulstrode nous a envoyé un messager qui nous a apporté hier les mauvaises nouvelles de Ticonderoga. Il nous annonce son arrivée et nous l'attendons ce soir dans une litière portée par des chevaux. Le bruit court dans l'établissement qu'on a vu des sauvages dans nos bois. Je m'efforce d'espérer que ce n'est encore là qu'une de ces rumeurs mensongères comme celles qui ont déjà circulé si souvent. Mon père, cependant, prend toutes les précautions nécessaires, et il désire que *je vous* presse de réunir toute votre bande, si vous êtes de retour à Mooseridge, et de nous rejoindre *sans délai*. Nous avons appris votre bonheur et votre belle conduite par l'homme que nous a envoyé M. Bulstrode. Celui-ci a su que

vous aviez tous traversé le lac sains et saufs dans un canot, le soir après la bataille, par un M. Lee, gentleman d'un caractère très excentrique, mais, dit-on, d'un grand talent, qui se trouve être de la connaissauce de mon père. J'espère que ce billet vous trouvera à votre hutte, et que nous vous reverrons tous dans le plus bref délai.

« ANNA. »

Ce billet n'était pas de nature à apaiser les désirs d'un amant, quoique je goûtasse un plaisir infini à voir les caractères déliés tracés par la main d'Anna Mordaunt, et à baiser la page sur laquelle cette main avait dû se poser. Mais il y avait un *post-scriptum*, la partie d'une lettre, dit-on, où une femme laisse toujours lire plus clairement dans ses véritables pensées. Il contenait ces mots :

« Je m'aperçois que j'ai souligné un *je* à l'endroit où je vous parle du désir manifesté par mon père que *je* vous écrivisse plutôt qu'une autre. Nous avons été tous les deux témoins d'une affreuse scène, et j'avoue, Cornélius, que si nous en devons revoir une autre, je serais bien plus heureuse, si vous et les vôtres

étiez ici avec nous derrière les fortifications de cette demeure; au lieu d'être exposés aux dangers de la forêt, comme cela ne manquerait pas. Venez donc nous rejoindre, je vous le répète, le plus tôt possible »

Ce *post-scriptum* me causa bien plus de satisfaction que le corps du billet : et je fus tout aussi disposé à me rendre aux désirs d'Anna, que la chère jeune fille elle-même pouvait le souhaiter. Voici la lettre que reçut Guert :

« M. Mordaunt nous a dit à Anna et à moi, d'écrire à ceux de votre bande sur qui il s'imagine que chacune de nous a le plus d'influence, pour vous prier de venir à Ravensnest aussi promptement que possible. Nous avons reçu de bien tristes nouvelles, et une panique s'est emparée de tous ces pauvres gens de l'établissement. Nous apprenons que M. Bulstrode, accompagné de M. Worden, est à quelques heures de marche de nous, et les familles du voisinage viennent nous rejoindre pleines d'effroi et d'inquiétude. J'ignore si j'ai grand sujet de craindre; ma grande confiance est dans la miséricorde de la Providence ; mais l'Être puissant, en qui je mets

mon espoir, se sert d'agents humains, et je n'en connais aucun en qui je puisse avoir plus de confiance qu'en Guert Ten Eyck.

« Mary Wallace. »

— Par saint Nicolas ! Cornélius, voilà un appel auquel un homme n'hésite jamais à répondre, s'écria Guert en se levant et en replaçant son sac sur son dos. En faisant grande diligence, nous pouvons atteindre Ravensnest avant le coucher de la famille, et non-seulement eux, mais nous-mêmes nous y trouverons plus de bien-être et de tranquillité.

Guert avait en moi un auditeur tout disposé à l'approuver, et Dirck était loin d'être d'un autre avis. Ces lettres ajoutaient sans doute à notre impatience ; mais en réalité, nous n'avions pas autre chose à faire ; à moins, il est vrai, de vouloir rester dans la forêt, exposés à tous les risques d'une lutte contre des sauvages altérés de vengeance. La lettre reçue par Dirck était d'Herman Mordaunt, et elle nous disait la vérité plus clairement que celles des deux dames.

« Cher Dirck,

« Les sauvages s'approchent certainement,

mon jeune parent, et il est de l'intérêt de tous d'unir nos forces. Revenez, au nom du ciel, le plus promptement que vous pourrez. J'ai envoyé faire des reconnaissances au dehors, et tout le monde s'accorde à dire que la forêt est remplie de pistes. Je m'attends à voir demain au moins une centaine de guerriers tomber sur nous, et je fais mes préparatifs en conséquence. Je vous conseille, quand vous approcherez de Ravensnest, de prendre le ravin situé au nord de la maison, et de profiter de son abri jusqu'à son extrémité. Cela vous amènera à une centaine de perches de la porte, et augmentera beaucoup vos chances de rentrer, si nous nous trouvions investis quand vous arriveriez. Dieu vous protège ! mon cher Dirck, et vous ramène tous sains et saufs auprès de vos amis.

« HERMAN MORDAUNT.

« Ravensnest, le 11 juillet 1758. »

Guert et moi lûmes rapidement cette lettre avant de nous remettre en marche. Puis laissant la hutte et ce qu'elle contenait à la discrétion de ceux que le sort y amènerait, nous partîmes pour notre destination d'un pas rapide, n'emportant guères que nos armes, nos muni-

tions et la nourriture nécessaire pour entretenir nos forces.

Susquesus nous conduisait comme auparavant; Jumper marchait à quelque distance de lui sur le côté; car nous regardions le danger de rencontrer les ennemis comme singulièrement accru. Nous étions encore, il est vrai, sur les derrières des Indiens qui avaient commis les massacres de Mooseridge; mais l'Onondago ne suivit pas plus longtemps la trace; il prit une route différente qui nous conduisait droit à notre but.

XXIV.

Comme le lecteur doit avoir maintenant une idée suffisante de notre façon d'avancer dans la forêt, je n'insisterai pas plus longtemps sur ces détails de notre marche. Nous allâmes en avant d'un pas rapide ; notre guide avait abandonné la route commune qui était devenue une piste assez visible, et en avait pris une autre sur laquelle, à ce qu'il me semblait, il n'avait d'autres indications que l'instinct. Guert avait parlé à Susquesus du ravin et lui avait dit combien il était à souhaiter de l'atteindre ; il n'obtint d'autre réponse qu'un signe calme

de la tête et une exclamation à voix basse. Il était convenu pourtant que nous approcherions de la forteresse d'Herman Mordaunt par ce côté.

Le milieu du jour était passé quand nous quittâmes Mooseridge, et aucun de nous n'espérait atteindre Ravensnest avant le tard. Comme nous nous y attendions, la nuit étendait ses voiles sur la forêt, depuis une demi-heure avant que Susquesus eût atteint l'extrémité nord du ravin. Jusqu'alors nous n'avions eu aucun indice de la proximité des ennemis. Notre marche avait été silencieuse, rapide et vigilante, mais elle avait été parfaitement tranquille. Nous savions pourtant que la partie critique de notre voyage allait commencer, et au coucher du soleil nous avions fait une halte pour regarder à nos armes. Il est peut-être à propos de dire un mot ou deux de la *garnison* d'Herman Mordaunt, aussi bien que de l'établissement voisin. J'appelle Ravensnest la *garnison*, selon l'usage de New-York, qui a longtemps appliqué ce mot à une forteresse, aussi bien qu'à ceux qui la défendent. Des critiques prétendent qu'il y a des autorités pour justifier cet usage et je vois par les dictionnaires qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort.

Ravensnest était à un demi-mille du point le plus rapproché de la forêt, en exceptant une ceinture d'arbres qui bordait son extrémité et qui remplissait le ravin. Tout près et en pleine vue était le centre de l'établissement qui s'étendait à l'est et à l'ouest, pendant plus de quatre milles. Cette étendue, pourtant, n'avait été déblayée qu'à la façon des défrichements ; des portions de forêt vierge étaient disséminées avec assez de profusions çà et là. Le lot du moulin, comme on appelait la portion cédée à Jason, était situé au point le plus éloigné, mais la hache n'y avait point encore été appliquée. J'avais remarqué dans ma dernière visite, qu'en se mettant sur la porte d'Herman Mordaunt, on pouvait voir à la fois, une douzaine de maisons de bois dans les différentes parties du défrichement, et qu'en changeant de position, on pouvait en voir jusqu'à une vingtaine.

Comme on peut penser, tout ce vaste espace était couvert plus ou moins de troncs d'arbres, d'arbres morts ou abattus, de racines accumulées, de tas de fagots, de broussailles, et de tous les accessoires d'un défrichement tout nouveau pendant les huit ou dix premières années de son existence. Cette période dans l'histoire d'un pays peut être comparée à cette époque

de crise pendant laquelle nous avons perdu la grâce de l'enfance, sans avoir acquis les formes accomplies d'un homme.

L'établissement d'Herman Mordaunt pouvait être regardé comme une forte position pour livrer bataille, en supposant qu'il y eut là assez de monde pour tenir tête à un parti ennemi, quel que fût sa force. Mais je lui avais entendu dire qu'il n'avait au plus que dix-sept carabines sur lesquelles il pût compter, d'autant plus que quelques-uns de ses gens étaient Européens et n'avaient aucune habitude des armes à feu ; et l'expérience avait appris que les autres, en cas d'alarme, s'enfuyaient invariablement dans les bois avec leurs familles au lieu de se rallier autour du drapeau de l'établissement. Des fautes semblables doivent, je pense, se reproduire dans toutes les crises, l'amour de la vie étant un instinct encore plus fort que l'amour de la propriété. Ça et là pourtant un colon déterminé se barricadait chez lui, bien résolu à risquer le tout pour le tout dans ses propres foyers, et de temps en temps, on citait des défenses qui auraient fait honneur à un héros.

Tous ceux qui ont une idée assez juste de la façon dont les sauvages font la guerre, doivent supposer que le ravin, étant le seul en-

droit boisé autour de la forteresse, était la place où se trouverait le plus vraisemblablement un ennemi, qui, pour attaquer un lieu fortifié, a recours exclusivement aux facilités que lui offre le terrain. Nous le savions, et Guert, qui prit une autorité réelle sur nous, dès que le danger fut proche, recommanda à chaque homme de se tenir sur ses gardes, afin qu'il n'y eût pas de confusion. Nous fûmes prévenus de ce qu'il fallait faire dès que l'alarme serait donnée, et Guert, qui avait au suprême degré le talent de l'imitation, nous avait appris d'avance plusieurs appels et plusieurs signaux de ralliement, qui tous étaient la reproduction de cris d'animaux sauvages, et surtout d'oiseaux. Ces signaux ont dû leur origine aux peaux rouges, qui s'en servent souvent; mais ils sont employés, dit-on, avec encore plus de succès par nos chasseurs et nos carabiniers, que par les inventeurs eux-mêmes.

En entrant dans le ravin, l'ordre de la marche fut modifié. Susquesus et Jumper demeurèrent en tête ; mais Dirck, Jaap et moi marchions derrière eux et côte à côte. L'épaisseur du feuillage et la profonde obscurité qui régnait au milieu de ce ravin enfoncé, rendaient cette précaution nécessaire. L'obscurité fut bientôt

telle, que nous n'avions plus pour guide que le bruissement du ruisseau qui courait dans l'endroit le plus creux du ravin, et qui, comme nous le savions, allait, en sortant du ravin, gagner, à ciel ouvert, la petite rivière qui s'égarait dans les prairies naturelles situées à l'ouest de Ravensnest, et qu'on appelait une crique dans la langue du pays.

Nous avions fait assez de chemin dans cette vallée étroite et sombre pour entrevoir déjà la clarté plus grande de la clairière et les étoiles du firmament, quand tout-à-coup nous nous trouvâmes sur la même ligne que Susquesus et Jumper. Les Indiens s'étaient arrêtés, parce que leur œil rapide et inquiet, et perçant comme celui de l'aigle, avait aperçu les ennemis. Ceux-ci n'étaient pas difficiles à découvrir, quoiqu'ils eussent pris quelques précautions du côté par lequel nous arrivions, pour cacher leur présence. Une bande d'environ quarante homme, qui tous avaient la peinture de guerre, avait allumé un grand feu au pied d'un rocher creusé en dessous, et étaient assis autour à souper. Le feu avait déjà fini de brûler ; il ne restait plus que des charbons ardents qui jetaient une lumière affaiblie et tremblotantes sur les noires et terribles fi-

gures du groupe assis tout autour. De tout autre côté, nous aurions pu approcher de cet endroit sans voir le danger à temps pour l'éviter; mais la bonté de la Providence avait amené les deux Indiens justement à un endroit où les dernières lueurs des charbons devaient attirer immédiatement leur attention. C'est là qu'ils avaient fait halte. Je ne crois pas que nous fussions à plus de quarante mètres de cette terrible bande de sauvages, quand ils frappèrent pour la première fois mes yeux, et, tout endurci que j'étais, sans aucun doute, dans une certaine mesure par le combat et les scènes dont j'avais été si récemment acteur et témoin, je dois avouer que cette vue glaça quelque peu mon sang.

Nous tînmes conseil à voix basse. Nous nous serrâmes au pied d'un large chêne dont l'ombre augmentait encore l'obscurité qui était notre seule protection. Nous étions si pressés que le corps de Jaap était tout-à-fait collé contre le mien. Susquesus proposa de faire un détour en franchissant le ruisseau qui, par bonheur, tombait à cet endroit sur quelques pointes de roc et produisait un bruit très favorable à notre marche. Nous aurions dépassé ainsi l'ennemi qui, selon toute probabilité, n'aurait pas

fini son repas avant que nous eussions le temps d'atteindre la forteresse. Guert mit son *veto* à ce projet. Il déclara, et j'ai toujours regardé son plan comme celui d'un homme né pour être soldat, qu'à son avis nous étions justement dans la position que nous pouvions souhaiter le plus d'occuper pour rendre un grand service à la forteresse, et frapper les ennemis de terreur. Notre attaque devait certainement surprendre les ennemis et pourrait produire sur eux assez d'impression pour les déterminer à abandonner leurs projets. Dirck et moi nous nous rangeâmes à cet avis, qui reçut encore l'approbation de Jaap.

— Oui, oui, Massa Cornélius, il est temps maintenant de venger le pauvre Pierre, da, s'écria-t-il, et même d'un ton plus haut que ne le demandait la prudence.

Aussitôt que Susquesus sut quel était notre projet, lui et Jumper se préparèrent pour l'attaque aussi froidement qu'aucun de nous. Nos arrangements furent très simples et bientôt faits. Nous devions tirer un seul coup de la place à laquelle nous étions, pousser un cri et charger avec le couteau et le tomahawk. Sans perdre de temps, et loin de rester près de la lumière, quelque faible qu'elle fut, nous de-

vions aller droit à l'extrémité du ravin et, de là, courir de notre mieux, seuls ou ensemble, comme le voudrais le hasard, à la porte de Ravensnest. En un instant nous prîmes notre rang et reçûmes nos ordres.

— Souvenez-vous de Traverse, dit Guert vivement; souvenez-vous du pauvre Sam et de tous nos amis assassinés!

Nous nous en souvînmes en effet, et sans le savoir positivement, j'ai toujours cru que nous avions sacrifié chacun une victime aux mânes de nos compagnons dans cette occasion décisive. Nos carabines retentirent ou plutôt tonnèrent presque simultanément ; un hurlement s'éleva du milieu des sauvages; nos cris répondirent à ce hurlement, et nous nous élançâmes essayant de donner le change sur notre nombre et de faire autant de bruit qu'une centaine d'hommes.

Il est difficile de retenir d'une charge comme celle-là, faite dans les ténèbres, autre chose que les traits généraux. Nous passâmes droit au milieu des morts et des blessés, et j'entendis Jaap frapper un ou deux coups affreux sur les corps, mais personne ne nous fit face. Une seconde après que nous eûmes dépassé le feu expirant, trois ou quatre coups furent tirés par les

sauvages, mais rien n'indiquant qu'ils eussent atteint aucun de nous. La distance du feu à l'extrémité du ravin pouvait être d'une centaine de mètres, et la lumière extérieure ou pour mieux dire l'obscurité moins profonde du dehors nous servait de guide. C'est là que nous nous dirigeâmes de toute notre vitesse, quoique sans garder aucun ordre.

A partir de ce moment, je ne puis parler que pour ma part. Je vis des hommes se mouvant rapidement au milieu des arbres, et je supposai que c'étaient mes compagnons ; mais nous étions séparés, et il était convenu que chacun se tirerait d'affaire comme il pourrait. Comme nos carabines étaient déchargées, et que nous n'avions pas le temps de les recharger, il n'y avait guère d'utilité à faire une halte. Dans cette idée, je ne sortis pas du ravin à l'endroit où le ruisseau le quittait ; je pris un peu sur le côté, et j'en sortis un peu au-dessus du niveau de la plaine. Là, je m'arrêtai un instant pour recharger ; l'abri étant bon et la position tout-à-fait favorable. Tout en le faisant, j'eus le temps de regarder autour de moi et de m'assurer de l'état des choses dans le défrichement, autant que l'heure et l'obscurité le permettaient.

Dans la plaine brillaient encore les restes d'une douzaine de grands feux qui avaient consumé autant de maisons de bois et de granges. Leur lumière ne servait qu'à faire apercevoir l'obscurité profonde de la nuit et qu'à donner une faible idée des ravages qui avaient déjà eu lieu. La maison de Ravensnest cependant n'avait souffert aucune atteinte. Elle était debout et formait une masse noire et sombre; car comme il n'y avait pas de fenêtre au dehors, on n'apercevait d'autre lumière qu'une seule chandelle qui avait été placée, dans une meurtrière, probablement comme un signal. Un silence profond régnait dans la maison et autour d'elle et lui donnait un air de mystère qui, dans les circonstances actuelles, était un élément de force. Il ne faisait pas assez clair pour distinguer les objets à une certaine distance, et après avoir chargé ma carabine, je crus que le plus sage était de courir de toutes mes forces à la porte. A ce moment, le silence qui régnait derrière moi semblait avoir à lui seul quelque chose d'effrayant.

C'était certainement une chose hasardeuse de quitter le couvert du bois à un tel moment et en pareille circonstance; mais il était absolument nécessaire de courir le risque. Mon pre-

mier élan me porta à moitié de la pente et je fus bientôt dans la plaine. Devant moi étaient deux hommes dont l'un me parut entre les mains de l'autre. Comme ils s'avançaient, quoique lentement dans la direction de la maison, je me risquai à demander : Qui va là ?

— Cornélius, mon garçon, est-ce vous? répondit Guert. Dieu soit loué, vous semblez sans blessure et vous arrivez à temps pour m'aider à tenir ce Huron contre lequel je me suis heurté dans les ténèbres et que j'ai désarmé et pris. Donnez-lui un coup de pied ou un coup de poing, comme vous voudrez, car le drôle tire en arrière comme un sanglier.

Je connaissais trop le caractère vindicatif des Indiens pour adopter les moyens qu'on me recommandait, et saisissant le captif par un bras, tandis que Guert tenait l'autre, nous le traînâmes sans grande difficulté jusqu'à l'abattis qui couvrait la porte de la forteresse. Là nous trouvâmes Herman Mordaunt et une douzaine de ses gens, tous armés et prêts à nous recevoir. Ils s'attendaient à nous voir paraître à cause de l'heure, et à cause des cris qui avaient retenti dans le ravin, et qu'on avait distinctement entendus de la maison. En moins d'une minute nous y fûmes tous, sauvés et sans blessures. Le

fait est que notre attaque avait été assez soudaine pour tout disperser devant elle, et avant que l'ennemi eût eu le temps de revenir de sa panique, nous étions tous à l'abri dans la maison. Une fois en dedans de la porte de Ravensnest, nous ne courions plus d'autres risques que ceux qui étaient communs à toutes les forteresses de ce geure dans les guerres des forêts.

Il serait difficile, pour une plume aussi inhabile que la mienne, de rendre ce changement si grand et ce constraste de l'obscurité du ravin, de notre courte mais sanglante attaque, des clameurs, de la rapidité de notre retraite, en un mot, de tout ce que nous avions laissé au dehors, avec la scène de sécurité domestique que nous trouvâmes à Ravensnest, embellie au moins par l'amitié et la grâce féminine, et sous bien des rapports par l'élégance inséparable des dames. Anna et son amie nous reçurent dans un appartement bien éclairé, gai et confortable et que les larmes et les sourires qu'elles nous prodiguaient rendaient surtout attrayant. Je pus voir que toutes les deux avaient été terriblement agitées; mais la joie leur avait rendu leurs belles couleurs, et avait ramené le sourire sur leurs charmants visages. Cependant, la situation de la place n'était pas de nature à ren-

dre la gaîté bien durable ou bien animée; mais la femme, qui a l'âme si tendre, peut se trouver tout-à-coup le cœur assez soulagé du fardeau de ses appréhensions, pour se croire un moment heureuse, même au milieu des horreurs de la guerre. Tel fut, jusqu'à un certain point, le caractère de la réception qui nous fut faite, avec un millier de remercîments pour la promptitude que nous avions mise à apporter en personne la réponse aux lettres que nous avions reçues. Les chères créatures avaient l'ingénuité de ne point attribuer à aucun souci, pour nous-mêmes, cette prompte obéissance à leurs lettres, mais uniquement au désir de les obliger et de les protéger. Le lecteur doit se douter que nous avions bien des explications à échanger. Elles eurent bientôt lieu, les faits en pareil cas attirent irrésistiblement sur eux, l'attention. La glace fut rompue par Herman Mordaunt, qui entra dans la chambre et s'adressa à nous du ton de quelqu'un qui croit qu'un grand oubli a eu lieu.

— Nous avons fermé la porte et mis de nouveau le fanal dans la meurtrière, avant que je me fusse assuré que tout votre monde n'est pas ici; je ne vois pas Traverse et ses arpenteurs, ni Sam ou Tom, vos chasseurs; sûre-

ment vous ne les avez pas laissés dans la forêt.

Aucun des trois n'ouvrit la bouche. Nos regards apprirent sans doute la triste vérité, car Herman Mordaunt sembla nous avoir compris aussitôt.

— Non, s'écria-t-il, ce n'est pas possible! pas *tous!* sans doute.

— *Tous*, Monsieur Mordaunt, jusqu'à mon pauvre esclave Pierre, répondit Guert d'un ton solennel. Ils ont été surpris, dispersés, j'imagine, et mis à mort, tandis que nous étions encore absents pour notre expédition.

Les jeunes filles joignirent les mains, et il me sembla que les lèvres pâles d'Anna remuaient comme pour une prière. Son père secoua la tête et pendant quelque temps se promena dans la chambre sans mot dire. Puis s'excitant lui-même, comme un homme convaincu de la nécessité d'avoir du calme et de se secouer, il reprit la conversation : Grâce à Dieu! M. Bulstrode est arrivé heureusement hier soir, juste après que nous venions d'expédier le coureur, et le voilà pour le moment hors de l'atteinte de ces démons.

Le premier moment passé, nous fûmes en état de causer d'une façon plus suivie, et d'échanger les renseignements qui pouvaient nous

mettre au courant de la situation les uns des autres. Nous fûmes conduits ensuite à la chambre de Bulstrode, qui avait témoigné le désir de nous voir dès qu'on pourrait nous rendre libre. Notre compagnon d'armes nous reçut plein de bonne humeur pour un homme dans sa position, qui parlait avec émotion de ce qui s'était passé devant Ticonderoga, et qui n'essayait pas de cacher la mortification qu'il éprouvait de moitié avec tout l'empire anglais. Sa blessure n'était point alarmante; elle devait le tenir alité pendant quelques semaines, mais la jambe ne courait aucun danger.

— J'ai eu la résolution et l'adresse, Cornélius, de venir m'installer dans de bons quartiers d'hiver, ce siége imprévu excepté, me dit-il, quand les autres se furent retirés et nous eurent laissés seuls. Savez-vous que notre rivalité est chevaleresque? et elle aura ici beau jeu. Si nous quittons le *nid* d'Herman Mordaunt sans connaître l'état réel du cœur d'Anna, nous mériterons d'être condamnés au célibat pour le reste de nos jours. On ne saurait avoir jamais deux occasions pareilles d'obtenir un si grand avantage.

— J'avoue que notre situation est loin de me paraître très favorable, Monsieur Bulstrode,

répondis-je. Anna doit avoir trop d'appréhensions pour son compte et pour celui des autres: elle ne peut être sensible aux douces impressions de l'amour, ici, comme dans le calme et la tranquillité de Lilacsbush.

— Ah ! voilà une remarque qui montre bien que vous ne connaissez pas les femmes. Je vous accorde que si nous n'avions fait aucune démarche, si nous n'avions jeté aucun fondement, si je puis m'exprimer aussi irrévérencieusement, votre théorie pourrait se trouver vraie, mais nous ne sommes pas dans ce cas. Il y a ici une jeune fille de dix-neuf ans qui sait non-seulement qu'on la recherche, mais qu'on la recherche depuis longtemps, qu'on la recherche avec ardeur et passion ; et les poursuivants sont deux jeunes gens contre lesquels on ne peut élever d'objection raisonnable; elle est dans la position la plus propre à surexciter toute sa sensibilité en faveur de l'un ou de l'autre, et, s'il n'y a pas d'autre obstacle, tout sera décidé avant la fin de cette heureuse semaine. Si je me trouve être le mortel favorisé, j'espère être capable de montrer une généreuse sympathie, *et vice versâ* j'y compte de votre part. Et pourtant cette triste affaire de Ticonderoga est une bonne préparation pour une humiliation.

Je ne pus m'empêcher de sourire de la façon singulière dont Bulstrode envisageait notre poursuite ; mais comme Anna était toujours pour moi le sujet le plus important, en dépit de notre situation qui n'était certainement pas propre aux amourettes, je trouvai trop dur de le quitter si tôt. Je continuai la conversation, et en priant Bulstrode de s'expliquer, j'obtins de lui l'exposé suivant de sa théorie :

— Voici comment je raisonne, Cornélius. Anna aime évidemment un de nous deux. Elle aime, j'en jurerais ; ses rougeurs subites, ses yeux rayonnants, même sa beauté, tout respire en elle l'amour et la sensibilité. Maintenant il n'est pas possible qu'elle aime une autre personne que l'un de nous deux, par la raison toute simple qu'elle n'a pas d'autre poursuivant. Je veux être franc avec vous, et je vous avouerai que je crois être le mortel favorisé, et pourtant, j'ose le dire, vous avez juste les mêmes espérances, et vous croyez que c'est vous-même.

— Je vous jure sur mon honneur, major Bulstrode, qu'une pensée si présomptueuse, si déplacée, n'a jamais...

— Oui, oui, je devine. Vous n'êtes pas digne de l'amour d'Anna Mordaunt, et par conséquent vous n'avez jamais eu la présomption

d'imaginer qu'elle pourrait l'accorder à un pauvre jeune homme, aussi misérable, aussi indigne, aussi bon à rien que vous-même : mais en même temps chacun de nous est plein de confiance dans son propre succès; autrement il aurait abandonné sa poursuite depuis longtemps.

— Je puis vous assurer, Bulstrode, que rien de semblable à la confiance ne se mêle à mes sentiments. Vous pouvez avoir des motifs de sécurité, mais moi je ne puis me flatter d'en avoir aucun.

— Je n'ai d'autre garant que l'amour-propre, dont chaque homme a reçu une dose convenable pour son bonheur et sa tranquillité d'esprit. Je dis que l'espérance est indispensable à l'amour, et l'espérance est unie à la confiance. Mon raisonnement sur tous ces points est bien simple. Voici maintenant les avantages particuliers que nous avons chacun, si nous amenons les choses à une crise. En premier lieu, je suis blessé, vous comprenez, souffrant d'une blessure honorable reçue en bataille rangée, en combattant pour mon roi et mon pays. Ensuite, j'ai été apporté du champ de bataille dans une litière, en présence de ma maîtresse; portant sur moi la preuve de mon danger, et

je l'espère, de ma bonne conduite. Il n'y a pas une femme sur mille, si elle hésitait entre nous deux, qui ne se décidât en ma faveur, sur ces seuls motifs. Vous n'avez pas idée, Cornélius, de ce que les cœurs de ces petites Américaines. si douces, si charmantes, si dévouées, si généreuses, éprouvent de sympathies pour les souffrances d'un pauvre malheureux dont elles savent être adorées. Faites d'une femme votre garde-malade, et elle sera à vous neuf fois sur dix. Ça été un coup de maître de ma part; mais j'espère que vous me le pardonnerez. Les stratagèmes sont excusables en amour, aussi bien qu'à la guerre.

— Je n'ai pas de peine à comprendre votre tactique, Bulstrode, quoique j'aie plus de peine à comprendre votre franchise. Quoi qu'il en soit, vous pouvez être certain que je n'en abuserai pas. Maintenant, venons à moi. Quels sont les titres qui contrebalancent les vôtres!

— Ceux d'un défenseur. Oh! ceci est une batterie toute puissante; cette maudite attaque contre Ravensnest, qu'on me dit assez sérieuse et qui peut entretenir de vives appréhensions pendant quelques jours, est chose aussi funeste pour moi, qu'avantageuse pour vous. Un homme blessé n'excite plus la moitié autant

d'intérêt, dès qu'il y a chance pour d'autres d'être tués à chaque minute. Le titre de défenseur est un grand point, et, rival généreux comme je vous l'ai toujours dit, Cornélius, je vous conseille d'en tirer le plus de parti possible. Je ne dissimule pas, et j'ai l'intention d'en faire autant de ma blessure.

Il était bien difficile de ne pas sourire à cette confidence d'une franchise si étrange, mais, j'en suis persuadé, si sincère. Bulstrode était un original, en dépit de ce que le monde avait créé de factice en lui, et en dépit de ses habitudes anglaises; et il était plus habitué à dire précisément ce qu'il pensait, que ne le sont ordinairement les gens de sa condition. Après être resté encore une demi-heure à causer avec lui des dernières opérations militaires dont il parla avec émotion et bon sens, je lui dis adieu pour cette nuit.

— Dieu vous protège, Cornélius, dit-il en me serrant la main, travaillez de votre mieux de votre côté, je vous assure que j'en ferai autant du mien. C'est la lutte du courage présent contre le courage passé. Si je n'étais moi-même en jeu, il n'y a pas d'homme sur la terre dont je désirasse plus vivement le succès que le vôtre.

Je suis sûr que Bulstrode n'exagérait pas en parlant ainsi ; il ne pensait pas que je pusse réussir auprès d'Anna, cela ressortait évidemment pour moi de toute sa manière d'être et de la conscience qu'il avait des avantages que lui donnaient son rang, sa fortune et la bienveillance d'Herman Mordaunt. Assez triste après avoir quitté mon rival, et au milieu de circonstances si critiques, je me trouvai, par hasard, en présence de ma maîtresse, et elle était seule. Quand je retournai dans la petite pièce, où se tenaient habituellement les dames, Anna y était seule ; Guert avait réussi à persuader à Mary Wallace de venir promener avec lui dans la cour, le seul endroit où désormais les dames pussent prendre quelque exercice ; et Herman Mordaunt, M. Worden et Dirck étaient tous les trois dans la grande salle, occupés à prendre pour la nuit quelques arrangements avec la foule des colons qui s'étaient réfugiés à Ravensnest. Je ne m'arrêterai point à rendre le ravissement que j'éprouvai en trouvant Anna seule, et il ne fut en rien diminué lorsque je rencontrai ses beaux yeux pleins d'une tendre expression et que je vis la rougeur qui couvrait ses joues. La conversation que je venais d'avoir, porta sans doute ses

fruits, car je me décidai tout de suite à ne point laisser échapper une occasion si favorable d'avancer mes affaires : et pour dire toute la vérité, j'étais aiguillonné par la peur que me causait la blessure de Bulstrode.

Rapporter mes paroles précises au commencement de cette entrevue, c'est plus que je ne saurais faire, même quand j'aurais autant lieu de penser qu'elles me feraient honneur, que j'ai lieu de craindre le contraire; mais je me fis comprendre; ce qui, j'imagine, n'arrive pas toujours en pareil cas aux amoureux. D'abord mes paroles furent confuses, et, j'ai lieu de le croire, un peu incohérentes. Mais le sentiment prit assez le dessus pour me mettre en état d'exprimer ce que je voulais dire. Vers la fin, si je parlai avec la chaleur et la décision que je sentais en moi, il dut y avoir quelque éloquence dans mon air et dans mon langage. Comme c'était aussi la première occasion qui se présentait à moi de faire valoir en face et ouvertement ma poursuite, j'avais tant de choses à dire, tant de choses à expliquer, tant d'occasions perdues à rattraper, qu'Anna, pendant les dix premières minutes, n'eut guère autre chose à faire que de m'écouter. J'ai toujours attribué l'empire qu'elle sut garder sur

elle-même, pendant le reste de cette entrevue, au temps qui lui avait été donné de rallier ses pensées.

Chère et adorable Anna! Que sa conduite fut admirable dans cette mémorable nuit! C'était sans doute une situation étrange pour parler d'amour : pourtant je ne sais si les sentiments ne sont pas plus naturels et plus vrais à de pareils moments que dans les circonstances habituelles de la vie de tous les jours. Je m'aperçus que ma charmante interlocutrice était émue dès mes premiers mots, et que son visage trahissait un tendre intérêt pour ce que je lui disais. Enhardi par cet intérêt, enhardi par sa rougeur, par ses yeux baissés, je me hasardai à lui prendre la main, et je m'aperçus qu'on ne me repoussait point. C'est alors que je trouvai des paroles qui amenèrent des larmes dans les yeux de ma compagne, et qu'Anna put me répondre :

— C'est une occasion si peu habituelle... si extraordinaire pour parler de pareilles choses, Cornélius, me dit-elle, que je ne sais ce que je dois vous répondre. Je suis certaine d'une chose cependant, c'est que des personnes environnées comme nous de dangers qui, d'un instant à l'autre, peuvent consommer leur

perte, sont obligées à plus de sincérité que jamais. On n'a jamais eu d'affectation à me reprocher, je l'espère, et je sais que *vous* condamneriez de la pruderie. J'éprouve en ce moment un sentiment très fort que je voudrais exprimer, et je ne sais comment le faire.

— Oh! ne me cachez rien, chère Anna; soyez aussi généreuse que je sais que vous êtes sincère.

— Cornélius, voici tout : je sais que nous courons le danger, le grand danger d'être vaincus, d'être pris, peut-être tués par les êtres sans pitié qui rôdent autour de notre demeure; je sais qu'il n'y a personne dans cette maison qui puisse compter sur un jour d'existence, même avec cette trompeuse sécurité ordinaire à l'homme. Maintenant, si quelque malheur *vous* arrivait, et que je vous survécusse, je vivrais le reste de mes jours pour pleurer votre perte, et j'éprouverais les plus amers regrets d'avoir hésité à avouer l'affection que je ressens depuis longtemps pour vous, et le bonheur que m'a donné la certitude de l'amour que vous m'avez si sincèrement et si loyalement avoué il y a quelques mois.

Comme ces paroles d'Anna étaient accompagnées de larmes et d'une vive rougeur, il ne

m'était pas possible de douter de ce que j'entendais. A partir de ce moment, nous fûmes unis de plus en plus étroitement par la confiance la plus entière, et les liens du plus pur, du plus doux, du plus puissant amour. Guert réussissait, on ne peut mieux, à retenir Mary Wallace en bas, et son bonheur favorisait le mien. Pendant plus d'une heure, j'eus Anna à moi tout seul, et quand le cœur s'est ouvert, que de choses peuvent se dire et se comprendre sur un sujet tel que l'amour, dans une heure de confiance sans réserve et d'ardente passion ! Anna m'avoua, avant que nous nous séparassions, qu'elle avait songé plus d'une fois au chevaleresque adolescent qui s'était volontairement battu pour elle quand elle-même n'était pas beaucoup plus qu'une enfant, et qu'elle s'était fait de lui l'idée qu'une jeune fille d'un esprit généreux devait se faire d'un garçon, en pareille circonstance. Cette inclination si ancienne avait été fort accrue et développée par l'affaire du lion et nos relations subséquentes. Bulstrode, ce rival si formidable et si encouragé, encouragé par son père, sinon par elle-même, ne lui avait jamais rien inspiré au delà des sentiments qu'engendre naturellement la parenté, et j'aurais pu m'épargner

bien des heures de cruelle anxiété à ce sujet, si j'avais seulement pu voir ce qui, maintenant, m'était dit si ouvertement.

Pauvre Bulstrode! un sentiment de commisération s'empara de moi, tandis que j'entendais Anna m'assurer qu'il n'avait jamais touché son cœur le moins du monde, et qu'en même temps colorée d'une vive rougeur, elle avouait que j'avais eu ce pouvoir. Elle laissa même échapper un mot à ce sujet.

— N'ayez pas d'inquiétude sur le compte de M. Bulstrode, Cornélius, me dit-elle avec un sourire espiègle, comme quelqu'un qui a bien pesé le pour et le contre sur un sujet; il pourra être un peu mortifié, mais il oubliera bientôt ce caprice dans la joie de n'avoir pas cédé à une inclination passagère, et de ne s'être pas uni à une petite Américaine sans expérience qui n'était guère propre à hanter le monde dans lequel sa femme doit vivre. Je suis sûre que M. Bulstrode me préfère en ce moment à toute autre femme qu'il peut connaître; mais, dans cet attachement, s'il mérite même ce nom, le cœur n'a point de part, et je sais, cher Cornélius, qu'il n'en est pas ainsi du vôtre. On dit que, nous autres femmes, savons merveilleusement découvrir quand nous sommes sin-

cèrement aimées, et j'avoue que ma petite expérience me porte à croire que le proverbe ne fait que nous rendre justice.

Je parlai alors de Guert, et j'exprimai l'espoir que son amour si sincère, si visible, si dévoué, toucherait enfin le cœur de Mary, et que mon nouvel ami, que je commençais pourtant à traiter déjà comme un vieil ami, obtiendrait enfin un peu de retour pour une passion que je regardais comme aussi profonde et aussi sincère que la mienne ; et certes, je ne pouvais faire, à mon avis, de comparaison plus à l'avantage de Guert.

— Sur ce sujet, n'attendez pas, Cornélius, que je vous en dise bien long, me répondit Anna en souriant. Toute femme est maîtresse de son secret en pareille matière, et quand je connaîtrais les désirs et les intentions de Mary Wallace, au sujet de M. Ten Eyck, et je n'avoue pas connaître ni les uns ni les autres, je ne me croirais pas en droit de la trahir, même pour vous. Je n'ai désormais rien à cacher de ce qui me concerne, à Cornélius Littlepage ; mais on ne doit pas s'attendre à ce que je serai, pour trahir mon sexe tout entier, aussi faible que je l'ai été pour me trahir moi-même.

Je fus obligé de me contenter de ce doux re-

fus et de la certitude que j'étais aimé depuis longtemps. Quand Anna me quitta au bout de plus d'une heure et elle insista pour le faire, étourdi encore par tout ce qui s'était passé entre nous, j'eus grand peine à me persuader que je ne rêvais pas. Cet éclaircissement avait été si soudain, si imprévu pour tous deux, qu'il devait nous paraître un songe à l'un et à l'autre. Cependant nous ne nous séparâmes pas, j'imagine, sans la conviction profonde, tous les deux, que nous étions plus heureux qu'avant notre entrevue. Je le déclare solennellement, pourtant j'éprouvai du chagrin ou plutôt du regret à cause de Bulstrode. Le pauvre garçon avait compté si évidemment sur le succès, encore une heure ou deux auparavant, que je ne lui aurais pas fait connaître la réussite de mes feux quand il aurait été debout et capable de pousser sa propre poursuite : dans sa situation actuelle un tel procédé aurait été brutal.

Quant à Guert Ten Eyck, il me rejoignit, plus triste et plus désespéré que jamais.

— Ce qui me désole, Cornélius, c'est que si Mary Wallace avait eu la moindre inclination pour moi, elle l'aurait manifestée dans un moment où l'on peut dire que vous et moi nous sommes suspendus entre la vie et la mort. J'ai

souvent entendu dire qu'une femme qui plaisanterait avec un jeune homme, dans un bal ou une partie de traîneau, et le traiterait comme un chien, quand tout est riant et porte à la gaîté, change du tout au tout, comme la girouette d'une grange hollandaise à un changement de vent, dès que le danger ou le malheur fond sur son amant. En d'autres termes, que la jeune fille qui serait capricieuse et incertaine dans le bonheur et la prospérité, deviendrait tout-à-coup tendre et sincère, aussitôt qu'un chagrin tomberait sur l'homme qui avait désiré l'obtenir. Dans cette confiance, j'ai cru que je devais presser Mary avec tout le peu d'habileté que j'y pouvais mettre, et vous savez, Cornélius, qu'elle n'est pas de nature à me donner même une lueur d'espoir. Je l'ai fait sans succès. Je n'ai pas pu tirer d'elle une syllabe de plus que ceci : que ce n'était pas un temps convenable pour parler de pareilles choses. Je serais prêt à aller prendre corps à corps ces démons de sauvages, si je ne réfléchissais que la jeune fille qui m'a fait cette observation est restée deux heures entières avec moi, écoutant tout ce que j'avais à dire, quoique je ne parlasse pas d'autre chose. Elle trouvait donc un secret plaisir à cela, mon ami, ou je ne connais pas le cœur humain.

Il en était réellement ainsi. Pourtant je ne pus m'empêcher de comparer avec cette conduite le généreux aveu d'Anna Mordaunt sous l'influence des mêmes circonstanc s, et de me dire que l'avenir pour ce pauvre Guert au cœur si droit et si ardent était bien moins flatteur que pour moi.

XXV.

Herman Mordaunt vint alors nous annoncer que les sentinelles avaient été désignées pour la nuit et que chacun de nous pouvait aller se reposer. La foule qui encombrait Ravensnest était telle que ce n'était pas chose aisée de trouver une place convenable pour dormir; nous n'avions d'ailleurs d'autre lit que la paille. Chacun s'arrangea de son mieux; et en dépit de tout ce qui s'était passé dans la soirée, la vérité m'oblige à dire que je ne tardai pas à être plongé dans un profond sommeil. Mon exemple fut généralement suivi, je crois, par

tous les gens de Mooseridge. La fatigue l'emporta sur les joies de l'amour heureux, sur les peines de l'amour malheureux et sur les appréhensions personnelles.

Il était environ trois heures, lorsque je sentis qu'on me pressait le bras d'une manière significative. C'était Jason Newcome qui avait été chargé d'éveiller tous les hommes sans exciter une alarme dont le bruit pût parvenir au dehors. En peu de minutes, tout le monde fut debout et armé.

Les heures qui précèdent immédiatement le lever du jour et qui sont celles où le sommeil est le plus profond, sont choisies habituellement par les sauvages pour tenter leurs attaques. Personne ne fut donc surpris de ces préparatifs. Chacun comprit qu'ils étaient ordonnés par Herman Mordaunt; il était en effet sur pied, et il examinait les mouvements de l'ennemi dans un endroit favorable pour cette observation. Bientôt tous les hommes, au nombre de vingt-trois ou vingt-quatre, furent assemblés dans la cour, en attendant d'être envoyés soit à la défense de la porte, soit à celle des palissades. Jason avait exécuté sa mission avec tant de dextérité, que ni les femmes ni les enfants ne s'étaient aperçus de

notre mouvement. Tous dormaient ou semblaient dormir d'un sommeil confiant et paisible. Je saisis une occasion de complimenter l'ex-pédagogue et le nouveau meunier sur l'adresse qu'il avait montrée, et nous eûmes, par suite, une conversation à voix basse.

— J'ai toujours pensé que cette guerre ferait prendre aux choses une nouvelle face dans ces défrichements, Corny, dit Jason, et cela plus particulièrement en ce qui concerne les titres de propriété.

— Je ne comprends pas comment cela pourrait avoir lieu, Monsieur Newcome, à moins que les Français ne parviennent à conquérir la colonie, ce qui ne me paraît pas très probable.

— C'est précisément cela; exactement ce que j'entends en principe. En effet, les Hurons n'ont-ils pas conquis cet établissement? Je soutiens qu'ils l'ont conquis, car il est tombé tout entier en leur pouvoir, à l'exception de cette maison, et il me semble que si jamais nous en reprenons possession, ce sera en le reconquérant. Or, voici ce qu'il s'agit de savoir : la conquête ne donne-t-elle pas au conquérant un droit à la possession du territoire conquis? Je n'ai pas mes livres ici;

mais ou je me trompe fort, ou j'ai lu que telle est la loi.

Telle fut la première démonstration que Jason fit contre la propriété d'Herman Mordaunt. Il s'en suivit une longue série de tentatives pratiquées par l'ancien maître d'école, dans le but de transférer la propriété du moulin de Ravensnest des mains de celui qui le possédait légitimement dans celles de son humble, mais très méritante personne.

J'eus à peine le temps de répondre à cet étrange raisonnement, car au même moment, Herman Mordaunt parut au milieu de nous, et nous eûmes alors de sérieux devoirs à remplir. Les ordres que notre chef nous donna furent précédés des explications suivantes :

Ainsi que nous l'avions prévu, les Indiens avaient adopté les seuls moyens qui pussent être employés avec efficacité contre une maison fortifiée, telle que Ravensnest. A défaut d'artillerie, ils se préparaient à mettre le feu au bâtiment et ils avaient été occupés toute la nuit à réunir une grande quantité de pommes de pin, de racines, etc., qu'ils avaient réussi à amonceler à l'extérieur contre nos murailles de troncs d'arbres, au point précis où l'une des ailes touchait le rocher et où la configuration

du terrain leur permettait de s'approcher sans courir de trop grands risques. Leur manière de procéder mérite d'être rapportée. Un des guerriers les plus hardis et les plus adroits de leur bande avait gravi le rocher en rampant et s'était posté si près des troncs qui formaient la muraille qu'il était réellement en situation de ne pas être vu et de ne pouvoir être facilement ajusté. Ses compagnons qui se tenaient au-dessous de lui, les uns sur une pointe du rocher, les autres sur le sol, lui avaient alors tendu une longue perche, au bout de laquelle étaient placées dans un panier des pommes de pin et autres combustibles. Plusieurs heures avaient été patiemment employées par ces enfants de la forêt à cette opération pénible, et pendant tout ce temps, le guerrier qui se tenait serré contre notre mur de bois s'était occupé à amonceler ces combustibles de la manière qui lui paraissait la plus propre à remplir son but.

Susquesus eut le mérite de découvrir cette tentative, qui avait complètement échappé à la vigilance de toutes les autres sentinelles. Il semblerait que l'Onondago, familiarisé avec tous les artifices des hommes rouges et connaissant particulièrement le caractère de Muss,

l'ami de Jaap, ait pensé que la nuit ne se passerait pas sans qu'une attaque sérieuse fût dirigée contre la maison. Le côté par où la forteresse touchait le bord du rocher était le point le plus faible, car elle n'avait sur ce point d'autre défense que les obstacles naturels, obstacles qu'il n'était pas impossible de surmonter, et une basse palissade dont il a été parlé. L'Indien avait donc compris que l'assaut aurait lieu de ce côté ; il s'était placé lui-même en sentinelle et avait découvert les premières tentatives des Hurons. Mais il ne les révéla pas à Herman Mordaunt jusqu'à ce qu'elles eussent reçu leur accomplissement. La raison de ce délai était l'impatience des visages pâles qui n'auraient pas souffert que l'ennemi accomplît son projet, ou du moins achevât en paix ces préparatifs. L'Indien regardait comme la chose la plus désirable de ne pas les interrompre. En laissant les Hurons perdre leur temps et leurs forces dans les préliminaires d'un assaut qui était prévu et qui pourrait être déjoué à un moment donné, on obtenait en effet un grand avantage. Au contraire, si l'on eût démasqué prématurément leur artifice, ils n'auraient pas manqué d'avoir recours à une autre ruse, et la difficulté

de la découvrir aurait augmenté nos autres désavantages. C'est ainsi que raisonnait Susquesus, et c'est sur cette manière de voir qu'il régla sa conduite.

Mais le temps était venu de renverser l'entreprise de nos ennemis. Herman Mordaunt nous consulta sur ce que nous avions à faire. Il s'agissait de décider si nous permettrions aux Hurons de poursuivre plus longtemps leur œuvre de destruction, ou si nous ferions feu sur le hardi sauvage qui était posté sous nos murs, et si nous renverserions les piles de pommes de pin qu'il avait amoncelées, en faisant une sortie, ou enfin s'il ne serait pas plus prudent de laisser l'ennemi poursuivre son entreprise jusqu'à allumer le feu avant de le démasquer. De bonnes raisons furent données de part et d'autre en faveur de chacun des deux plans. En tuant le sauvage qui s'était logé sous nos murailles, et en renversant ses piles de combustible, nous aurions incontestablement empêché le succès de sa ruse; mais, selon toute probabilité, un nouveau projet aurait été mis à exécution la nuit suivante. Au lieu qu'en attendant jusqu'au dernier moment, nous pouvions donner à nos

ennemis une telle leçon, que leur expédition se trouverait terminée d'un seul coup.

Après avoir pesé toutes les raisons qui furent données pour et contre, nous nous décidâmes à adopter le dernier parti. Mais il était un endroit dans la maison qui commandait la vue de tout le bâtiment de ce côté. C'était une meurtrière qui avait été percée seulement le jour précédent et qui s'ouvrait directement au-dessus de l'endroit où était placé le sauvage, dans un pignon qui s'avançait au second étage tout autour du bâtiment. Ces pignons étaient fort usités dans l'architecture coloniale à cette époque, et ils étaient surtout adoptés dans les établissements exposés, principalement pour donner les moyens de défendre le pied des bâtiments à l'extérieur. Ravensnest possédait cet avantage, quoique les meurtrières nécessaires pour compléter ce genre de défense n'eussent été percées que tout récemment. C'est là que je me postai moi-même pendant un court espace de temps, surveillant les mouvements de l'ennemi au-dessous de moi. La nuit était obscure, mais il n'était pas difficile de distinguer les monceaux de pommes de pin qui me semblaient déjà s'élever à la hauteur de plusieurs pieds, ni de remarquer les mou-

vements de l'Indien qui les avait réunies. Au moment où je pris place à la meurtrière, cet homme s'était déjà occupé à mettre le feu à ses combustibles.

Pendant plusieurs minutes, nous surveillâmes, Guert et moi, notre ennemi dans cette occupation. Le Huron était obligé de procéder avec les plus grandes précautions, car une lueur prématurément répandue l'aurait trahi. Il allumait ses pommes de pin au centre de la pile qu'il avait amoncelée, et dans l'intérieur, à une place ménagée avec intention; aussi étaient-elles déjà tout enflammées avant que les rayons se fussent faits jour en dehors. Il y avait une certaine quantité d'eau conservée dans la chambre même d'où nous suivions tous les mouvements du sauvage, et nous aurions pu choisir le moment d'éteindre le feu en faisant couler cette eau par la meurtrière, pourvu toutefois que nous n'eussions pas attendu longtemps. Mais Guert ne voulut pas «gâter son plaisir,» suivant l'expression dont il se servit; il dit que les troncs d'arbres de la maison seraient lents à s'allumer, et que nous pourrions, au moment donné, renverser les piles de pommes de pin, en faisant une rapide sortie. Son désir était de laisser l'ennemi poursuivre l'exé-

cution du plan qu'il avait formé, afin de rendre sa défaite plus accablante.

Notre position, directement au-dessus de la tête de l'incendiaire, ne nous permettait pas de voir sa figure, tandis qu'il était tout entier à son occupation. A la fin il jeta un regard au-dessus de lui, comme pour reconnaître les effets des flammes qui commençaient à darder leurs langues fourchues à l'extérieur de la pile. Ce coup d'œil suffit pour nous faire reconnaître Muss, le prisonnier de Jaap. Cette vue mit la philosophie de Guert à une épreuve trop forte; il passa le canon de son fusil par la meurtrière et lâcha la détente sans prendre le soin de viser le Huron. Ce coup de feu fut en quelque sorte le signal de l'action. Une clameur générale remplit au même instant l'intérieur de la maison et les champs qui l'environnaient. Il me fut impossible de voir Muss en ce moment; mais quelques-unes de nos sentinelles, qui ne l'avaient pas perdu de vue pendant tout ce temps, me dirent, lorsque tout fut fini, que le sauvage sembla fort étonné de cette attaque inattendue. Il regarda la meurtrière, laissa échapper une exclamation, puis jeta de toute la force de ses poumons le cri de guerre, en bondissant vers un point qui était

plongé dans l'obscurité avec la vivacité d'un daim inopinément chassé de son gîte. Toute la plaine environnante était remplie des hurlements de ces démons. Herman Mordaunt avait peu fait pour embellir les alentours de la maison ; les souches avaient été laissées sur le terrain par centaines. On eût dit en ce moment qu'un guerrier indien était logé derrière chacune de ces souches, et on voyait en même temps les Hurons ramper dans l'ombre aux pieds des rochers. Il y eut un moment où je crus que nous étions réellement assaillis par plusieurs centaines de ces ennemis impitoyables, mais je suppose que leur nombre était doublé par leur activité et par leurs hurlements d'enfer. Quoi qu'il en soit, ils ne manifestèrent pas l'intention d'attaquer immédiatement, mais ils se contentèrent de nous environner de leurs cris. De temps à autre, un fusil était déchargé de leur côté, mais, en somme, ils attendaient le moment où le feu aurait accompli son œuvre de destruction.

Dans les circonstances terribles où il était placé, Herman Mordaunt était admirablement secondé. Pour ma part, je me sentais aussi déterminé que si j'avais eu cinquante vies à perdre pour la défense d'Anna. De leur côté, les

femmes se conduisirent avec une résolution remarquable, évitant de faire aucun bruit, et recueillant tout leur sang-froid, pour ne pas troubler dans leurs opérations leurs maris et leurs amis. Quelques-unes des femmes des plus robustes colons montrèrent dans cette occasion un courage qui aurait fait honneur à des soldats de profession. Elles parurent dans la cour, armées et prêtes à se rendre utiles de toutes manières. Il arrivait souvent que des femmes de cette classe devenaient assez habiles dans le maniement des armes, à force d'en faire usage contre les daims, les loups et les ours, et qu'elle devenaient capables de rendre des services effectifs, lorsqu'il arrivait que leurs maisons fussent attaquées. Je remarquai dans le cours de cette nuit, que les femmes de la classe commune montraient une sorte de colère agressive contre les cruels ennemis qu'elles considéraient comme des meurtriers méditant le massacre de leurs enfants; la plupart d'entr'elles semblaient agitées d'un instinct pareil : celui auquel obéissent les femelles des animaux lorsque leurs petits sont en danger.

Un intervalle de dix ou quinze minutes s'écoula entre le moment où Guert déchargea

son fusil, et celui où le combat commença. Pendant ce temps, le feu n'avait pas cessé de s'étendre ; mais cette circonstance ne nous causait qu'une médiocre appréhension, car l'incendie avait cela d'avantageux pour nous qu'il projetait sa lumière au loin dans les champs et même jusqu'au pied des rochers, tandis qu'il laissait la cour dans une obscurité complète. De la sorte, l'ennemi s'il tentait de nous attaquer, devait le faire au sein de la brillante clarté du foyer de l'incendie, tandis que les défenseurs de Ravensnest restaient au contraire enveloppés de ténèbres. Le seul point sur lequel pouvait être dirigé un sérieux assaut, était la partie du bâtiment qui s'appuyait sur le bord des rochers, là où la cour n'était protégée que par une palissade assez basse, quoi que forte d'ailleurs et en bon état. Heureusement la configuration du terrain, de ce côté, était telle que ceux qui se trouvaient dans la plaine, n'étaient point à portée de tirer sur les gens placés dans la cour de Ravensnest. C'est à raison de cette circonstance même que le site de la forteresse avait été choisi.

Tel était l'état des choses, lorsque la femme de chambre d'Anna vint me prier de me rendre auprès de sa maîtresse, s'il m'était possible

de quitter mon poste, ne fût-ce que pour une minute. N'ayant, en ce moment, aucun devoir particulier à remplir, je ne vis aucun inconvénient à obéir à une requête qui s'accordait si bien avec mes désirs. Guert était auprès de moi, et il entendit les paroles que la jeune négresse était chargée de m'adresser. Il lui demanda si elle n'avait aucun message pour lui. Mais, même en cet instant solennel, Mary Wallace n'avait pas cru pouvoir se départir de sa réserve. Elle s'était montrée plus touchée que d'habitude, la nuit précédente, lorsque Ten Eyck était parvenu à atteindre l'abri de la forteresse; mais, en même temps, elle avait paru se mettre tellement en garde contre sa propre sensibilité, qu'en cette occasion extraordinaire elle avait donné moins d'encouragement à son soupirant qu'elle n'avait coutume de lui en accorder.

Je trouvai Anna dans le petit parloir où, le soir précédent, j'avais reçu le doux aveu de sa tendresse pour moi. Elle était seule; la délicatesse ordinaire à son sexe lui avait fait sentir la convenance de ne pas donner de témoins aux confidences de deux cœurs aussi unis que les nôtres, dans le moment d'épreuve où nous nous trouvions. La chère enfant était pâle

comme la mort lorsque j'entrai ; sans doute elle pensait avec effroi au combat qui se préparait et aux conséquences terribles qu'il pourrait avoir. Mais ma présence fit monter immédiatement le sang à son visage ; car il était impossible que cette âme si impressionnable ne s'émût pas au souvenir de ce qui s'était passé la veille. Quoi qu'il en soit, Anna parla la première.

— Je vous ai envoyé chercher. Corny, dit-elle en mettant la main sur son cœur, comme pour en apaiser les battements précipités, pour vous recommander la prudence. J'espère que cette démarche n'est pas inconvenante.

— Vous ne pouvez rien faire d'inconvenant, ma chère et bien-aimée Anna, lui répondis-je, ou du moins rien qui me paraisse tel. Ne vous laissez pas agiter de la sorte. Vos craintes vous font paraître le danger beaucoup plus grand qu'il n'est en effet. Les risques que nous avons déjà courus, Guert, Dirck et moi, étaient dix fois plus sérieux que ceux auxquels nous allons être exposés.

La chère enfant me laissa passer un bras autour de sa taille, tandis que sa tête reposait sur mon épaule, et qu'elle donnait un libre cours à ses larmes. Soulagée par cette explo-

sion de sensibilité, Anna ne tarda pas à se remettre de son trouble, et elle se dégagea doucement de mon étreinte. Elle souffrit pourtant que je gardasse ses deux mains dans les miennes, et c'est ainsi qu'elle poursuivit notre conversation en me regardant en face avec la confiance d'une vive affection.

— Je n'ai pas pu souffrir que vous vous engagiez dans cette terrible scène, Corny, dit-elle, sans vous donner au moins une marque de l'intérêt que vous m'inspirez. Mon cher et bon père sait tout, et bien que nos projets dérangent les siens, il ne me désapprouve pas. Vous savez avec quelle chaleur il désirait d'avoir M. Balstrode pour fils, et vous excuserez facilement cette préférence ; mais en me quittant, il y a dix minutes à peine, il m'a dit, en me donnant un baiser et sa bénédiction, de vous envoyer chercher et de vous dire qu'il vous considérera à l'avenir comme le fils de son choix. Dieu seul sait s'il nous sera permis de nous réunir encore, cher Corny ; mais, lors même que cette grâce ne devrait jamais nous être accordée, j'ai pensé que votre esprit serait délivré de toute inquiétude si vous saviez que nous nous réunirons désormais comme membres d'une même famille.

— Nous sommes tous deux les uniques rejetons de notre famille, Anna, et notre union réjouira le cœur de nos parents presqu'à l'égal de nos propres cœurs.

— Je l'ai déjà pensé. J'aurai une mère maintenant, et c'est un bonheur que je puis à peine dire avoir connu.

— Et une mère, ajoutai-je, qui vous aimera tendrement, chère Anna, selon que je lui ai entendu souvent répéter en ma présence.

— Je vous remercie, Corny, ainsi que vos respectables parents. Maintenant, allez, Corny. Je tremble que notre satisfaction égoïste n'accroisse le péril général par suite de votre absence. Allez. Je prierai pour votre sûreté.

— Un mot encore, ma bien-aimée. Le pauvre Guert! Vous ne pouvez vous figurer combien grand et douloureux a été son désappointement, en voyant que j'étais appelé seul ici, en un pareil moment!

Anna devint pensive, et je fus frappé de son air embarrassé.

— Que puis-je faire pour qu'il en soit autrement? dit-elle après quelques moments de réflexion. Le jugement et les sentiments des femmes ne les conduisent pas toujours dans

les mêmes voies; Mary Wallace est tellement attachée aux convenances, et elle apprécie à un si haut point l'éducation.

— Je vous comprends, Anna. Mais Guert est d'une nature si noble, il reconnaît ses défauts avec tant d'humilité et de candeur! Il n'est pas possible d'aimer une femme avec plus d'ardeur qu'il n'aime Mary Wallace. Son extrême prudence est une vertu à ses yeux, quoiqu'il en souffre.

— Je ne puis changer le caractère de Mary Wallace, Corny, dit Anna avec un sourire mélancolique et d'un ton qui semblait dire : « Si je le pouvais, les qualités de Guert auraient bientôt fait oublier ses défauts. » Mary est Mary, et il faut la prendre telle qu'elle est. Peut-être demain réussirai-je à fixer ses irrésolutions, car il est certain que les derniers évènements ont singulièrement grandi M. Ten Eyck dans l'estime de ses amis. Mais Mary est orpheline, et elle est habituée à regarder la prudence comme sa principale protection. Maintenant, Corny, partez, afin de ne pas manquer à votre devoir.

Anna me quitta précipitamment, mais non sans me donner les marques d'un vif attachement. Je la pressai sur mon cœur, car ce n'é-

tait pas le moment d'affecter la réserve. Ni moi, ni elle, ne fûmes moins heureux pour avoir échangé en cet instant fatal ces preuves de notre amour mutuel.

Au moment précis où j'entrais dans la cour, j'entendis les Hurons pousser au dehors des hurlements que l'expérience que j'avais acquise me fit reconnaître pour le signal de l'attaque. Un feu bruyant succéda, et nous nous trouvâmes immédiatement engagés dans un combat très vif. Nous avions, de notre côté, un avantage qui compensait l'infériorité de notre nombre. Tandis que deux côtés de notre maison fortifiée, y compris celui qui seul pouvait être assailli avec quelques chances de succès, étaient en pleine lumière à l'extérieur, la cour restait plongée dans une obscurité suffisante pour que ses défenseurs fussent à peu près cachés à la vue des ennemis. Cette obscurité n'était pas tellement épaisse que nous ne pussions pas nous voir les uns les autres; mais elle était assez profonde pour qu'il fût impossible de nous distinguer à quelque distance. Vus du dehors, nous nous confondions dans l'ombre vague des pieux qui formaient la palissade.

En approchant des meurtrières, à travers squelles nos gens faisaient un feu continu sur

les noirs démons qui rampaient dans la prairie située au pied des rochers, je trouvai Herman Mordaunt. Après avoir serré ma main avec affection, il m'apprit qu'un corps considérable d'ennemis était réuni sous les rochers et que Guert s'était chargé du soin de les déloger. Il avait pris avec lui, dans cette intention, Dirck, Jaap, et trois ou quatre de nos hommes les plus intrépides, ainsi que les deux Indiens. Le plan qu'il avait formé pour atteindre son but, était hardi et digne en tous points d'un chef tel que lui. Comme le salut de Ravensnest pouvait dépendre du succès de cette opération, j'entrerai à cet égard dans quelques détails essentiels.

Les deux faces de la maison regardaient le nord et le sud. L'entrée était à l'ouest, et par conséquent les ailes s'étendaient à l'est et à l'ouest. L'incendie avait été allumé à l'angle nord-est du bâtiment ; à l'endroit où les fondements de la maison s'appuyaient sur les bords des rochers. Il en résultait que les parties de la maison exposées au nord et à l'est étaient éclairées par une vive lumière, tandis que celles qui regardaient l'ouest et le sud restaient plongées dans une profonde obscurité. Il n'était pas impossible, en sortant par la porte de

l'ouest de tourner à la tête d'une troupe peu nombreuse, autour de l'angle sud-ouest de la maison, et de parvenir assez près des rochers où l'on supposait que les sauvages étaient rassemblés, et logés précisément sous nos palissades, pour être à portée de leur envoyer une décharge efficace, qui fournirait peut-être l'occasion favorable de les chasser de leur retraite. Telle était la nature de l'entreprise dont mon ami s'était chargé.

— Qui garde la porte, en attendant ? demandai-je.

— M. Worden, en compagnie de votre ancienne connaissance et de mon nouveau tenancier, Newcome. Tous deux sont armés comme des gens disposés à combattre, non-seulement l'ennemi immatériel, mais aussi celui qui est répandu dans la plaine, lorsque l'occasion s'en présentera. Réellement, M. Worden a montré le courage d'un homme en cette circonstance.

Sans répliquer, je quittai Hermann Mordaunt et je m'avançai vers la porte, car il y avait peu de choses à faire dans la cour. Nous y étions en force, plus nombreux peut-être même qu'il n'était nécessaire. Mais la tentative de Guert,

la garde de la porte et surtout l'incendie m'inspiraient de sérieuses inquiétudes.

Je ne tardai pas à me trouver aux côtés de M. Worden. Il est certain que le révérend était à son poste, côte à côte avec Jason Newcome. Ils était chargés d'ouvrir la porte sans délai à nos amis lorsqu'ils se présentraient, et de la fermer au contraire avec tous ses verroux et toutes ses barres si l'ennemi cherchait à pénétrer dans la place. M. Worden et son compagnon paraissaient comprendre parfaitement l'importance de la mission qui leur était confiée, et je leur demandai la permission de passer outre. Mes pas se portèrent d'abord du côté du feu, car je craignais qu'Herman Mordaunt n'eût trop de confiance dans les moyens qu'il avait préparés pour l'éteindre, et que notre sécurité ne fût compromise de ce côté. Au sortir de la maison, je me glissai le long du mur d'enceinte vers l'angle nord-ouest du bâtiment. C'était le seul endroit d'où je pusse examiner le foyer de l'incendie.

Le contraste de l'éclatante lumière qui se répandait dans les champs et sur les souches comprises dans le rayonnement des flammes, ajoutait à ma sûreté. Les troncs brûlés pour la plupart lors des travaux de défrichements, et

noircis comme des tisons éteints, semblaient s'agiter au sein de la lumière flottante, et deux fois je m'arrêtai avant d'atteindre l'angle de la maison vers lequel je me dirigeais, dans la pensée que j'étais au moment d'une rencontre avec des sauvages imaginaires. Ces alarmes étaient fausses pourtant, et je réussis à me placer au point de vue vers lequel je tendais. Non-seulement les pommes de pin était embrasées, mais un jet de flammes commençait à s'attacher aux troncs d'arbres de la maison, et nous menaçait d'une conflagration rapide. Le danger aurait été plus grand, du reste, si un orage soudain n'avait passé sur nous quelques heures seulement avant le commencement du combat. Comme il était poussé par un vent du nord, toute la partie de la maison qui était tournée de ce côté, et par conséquent celle où le feu avait été allumé, se trouvait très heureusement mouillé par la pluie. Cet orage avait éclaté lorsque Muss avait déjà commencé à amonceler les pommes de pin, sans quoi le Huron se serait certainement attaché à une autre partie du bâtiment; la profonde obscurité qu'entretenait le nuage qui avait crevé si inopinément sur la maison, devait être d'ailleurs un des moyens de succès sur lesquels il avait compté. Il avait

sans doute continué son travail pendant tout le temps qu'avait duré l'orage.

Deux minutes suffirent pour m'assurer de ces faits. Au bout de ce court espace de temps, je revins à la porte, et je chargeai Jason de rentrer dans la cour, et d'engager Herman Mordaunt à mettre en œuvre, sans perdre un moment, tous les moyens qu'il pouvait avoir réunis peur éteindre l'incendie. En effet les flammes étaient plus menaçantes pour notre sûreté que n'aurait pu être une attaque de quelque autre nature que ce fût, qui aurait été dirigée contre nos palissades, dans l'obscurité de la nuit. Jason avait du sang-froid, et il était, en conséquence, parfaitement capable de remplir convenablement une mission de ce genre. Il nous quitta, en promettant de faire diligence, et je me dirigeai alors du côté qu'avait pris la troupe de Guert. Du reste, aucun bruit ne s'était encore élevé sur ce point. Ce silence avait quelque chose d'alarmant, quoiqu'il fût bien difficile de penser que le jeune aventurier avait rencontré l'ennemi sans qu'il en fût résulté une collision dont le bruit serait parvenu jusqu'à nous. Quelques coups de fusils épars, quoique tirés généralement vers la partie du bâtiment située à l'ouest, et les ondulations de la flamme,

étaient les seules interruptions apportées au calme de mort qui régnait en ce moment dans les environs.

Ma tentative pour atteindre l'angle sud-ouest de la maison, fut couronnée par un succès égal à celui que j'avais obtenu lorsque je m'étais dirigé vers l'angle nord-ouest. Il semblait que les sauvages eussent entièrement abandonné ce côté. En arrivant à l'angle, je vis toute la façade méridionale du bâtiment plongée dans l'obscurité, quoique les rayons brisés de la flamme permissent d'apercevoir dans cette direction les flancs raboteux des rochers. Grâce au faible reflet de cette lumière, ma vue put embrasser dans toute son étendue le côté sud du bâtiment où j'étais arrivé ; mais il me fut impossible d'apercevoir le moindre signe de la présence de nos amis. Je commençai alors à appréhender que l'aventureux Albanien n'eût commis quelque sérieuse imprudence. Tandis que je m'efforçais d'obtenir quelque intelligence des mouvements de Guert, et que je dévorais des yeux tous les objets qui m'apparaissaient dans l'obscurité, je sentis qu'on me touchait légèrement le coude, et je vis à mes côtés un sauvage demi-nu et dans tout l'attirail du combat. J'en vis assez pour m'assurer de cette

circonstance, mais pas assez pour distinguer les traits de cet Indien. Déjà je saisissais la poignée de mon couteau de chasse, lorsque la voix de Trackless arrêta mon bras.

— Trop imprudent, dit l'Onondago avec emphase; tête trop jeune, mais bonne ; cœur bon ; tête très mauvaise. Trop de feu là-bas ; obscurité ici ; bien meilleur.

Cette critique caractéristique de la conduite du pauvre Guert, expliquait suffisamment toute l'affaire. Guert s'était placé dans une position où l'Onondago avait refusé de rester ; en d'autres termes, il était arrivé jusqu'au bord du rocher, dans un endroit où la lumière des flammes ne pouvait manquer de dévoiler sa présence. Cependant aucun signe de sa manœuvre hardie ne se révélait encore, et j'étais sur le point de longer le mur méridional du bâtiment pour le joindre, lorsque Trackless me toucha le bras une seconde fois en disant : « là bas. »

Il n'était que trop certain que nos amis se trouvaient à l'endroit désigné par l'Indien. Guert s'était dirigé de manière à s'avancer sur une pointe saillante du rocher, où il se trouvait admirablement placé pour balayer l'ennemi, qui était supposé grimper sur les palissades, avec l'intention de faire une irruption soudaine

dans l'intérieur du bâtiment. Mais cette position était en même temps trop éloignée pour n'être pas très périlleuse. Nos amis s'étaient glissés jusque là, grâce à l'obscurité ; or, comme je l'ai dit, si la position était admirablement prise au point de vue de l'attaque, elle était fort mal choisie pour la retraite, car elle n'était pas éloignée de moins de cent verges du lieu où j'avais cru trouver Guert et les siens. Cette manœuvre s'accordait si bien avec le caractère de Guert, que je ne pus m'empêcher d'admirer sa hardiesse, tout en blâmant son imprudence. Cependant il n'était plus temps de le rejoindre, ni de l'avertir des dangers auxquels il s'exposait. Nous étions placés tellement en arrière, que nous pouvions apprécier pleinement toute l'étendue de son danger, dont sans doute il n'était pas lui-même en position de se rendre compte. La petite troupe de nos amis était parvenue en ce moment à l'extrémité de la pointe. Tous ceux qui la composaient tranchaient en relief sombre sur le fond rouge de la flamme, nous pouvions distinguer chacun d'eux. En tête venait Guert, le plus près du bord du rocher, et penché sur l'ennemi. Dirck était à ses côtés. Jaap, coudoyé par l'Indien Jumper se tenait sur les talons de Dirck, et les

quatre hardis et vigoureux tenanciers qui faisaient partie de l'expédition s'avançaient derrière Jumper. Tous avaient le fusil couché en joue, prêts à faire feu.

Je respirais à peine, dans l'attente des résultats de cette audacieuse entreprise, et, lorsque je vis Guert et ses compagnons sortir de terre en quelque sorte, et se montrer en plein à la lumière du foyer qui brûlait au-dessous d'eux, je fus violemment tenté de crier pour les avertir des périls auxquels ils s'exposaient ; mais mon avertissement n'aurait eu aucun résultat utile, et ce n'était pas le moment des remontrances. Guert comprit sans doute que sa position était dangereuse , aussi prit-il promptement sa résolution. Il n'y avait pas plus de dix secondes que j'avais vu les formes de nos amis se dessiner en sombre relief sur le terrain, lorsqu'ils déchargèrent tous ensemble leurs carabines , avec une telle précision, qu'on n'entendit qu'un seul coup. Un instant s'écoula, pendant lequel un silence de mort régna dans les champs aussi bien que dans l'intérieur du bâtiment ; puis une décharge partit de derrière les souches à une petite distance de la partie du bâtiment où nous étions, et tous les sauvages qui n'avaient pas été blessés, s'élancèrent entre

nous et la porte de la maison, mouvement qui eut pour résultat de nous couper la retraite. Je vis tomber deux des tenanciers ainsi que l'Indien. Celui-ci sauta en l'air, et roula jusqu'au bas de la hauteur. Mais Guert, Dirck, Jaap et les deux autres tenanciers s'étaient élancés en avant. Alors les sauvages poussèrent des hurlements tels qu'un gosier humain ne m'eût pas semblé capable auparavant d'en produire de pareils, et en même temps la campagne tout entière de notre côté s'anima sous les pas d'une multitude d'ennemis. Comme pour rendre la scène plus effrayante encore, il arriva que Mordaunt avait précisément choisi ce moment pour éteindre l'incendie, en versant sur le foyer l'eau qui avait été apportée à cet effet. La lumière disparut aussi subitement que si une lampe avait été éteinte. Ce hasard providentiel donna au moins à nos amis quelque chance d'échapper. Les coups de fusil se répondaient sans interruption, mais il n'était plus possible d'ajuster.

Le combait était devenu une mêlée. Les sauvages s'avançaient en rampant dans l'ombre et en poussant des hurlements affreux, et il en résultait des combats corps à corps dans lesquels des coups terribles étaient donnés et reçus.

Guert encourageait ses compagnons à fendre le flot des combattants, d'un ton plein de confiance et d'une voix forte et claire qui dominait les clameurs sauvages de nos ennemis. Trackless et moi nous déchargeâmes nos carabines sur les Hurons qui pressaient nos amis de plus près, et chaque balle parvint certainement à son adresse. Mais il était difficile de savoir que faire ensuite. Cependant il était impossible de rester en arrière pendant que nos amis pouvaient être écrasés par le nombre. En conséquence, nous tombâmes, Susquesus et moi, sur les derrières de l'ennemi. Cette charge, qui avait l'apparence d'une sortie, eut un résultat décisif ; elle ouvrit un passage à Dirck et aux deux tenanciers qui se joignirent à nous. Nous commençâmes aussitôt à nous retirer pas à pas en faisant face à nos ennemis. Le succès de notre retraite eût pu être très douteux, même après que nous fûmes parvenus à l'angle sud-ouest du bâtiment, si Herman Mordaunt n'était accouru à notre aide à la tête d'une demi-douzaine de ses tenanciers. Ce renfort se présenta sur le terrain avec les fusils chargés, et une seule décharge opérée lorsque nous fûmes entrés dans les rangs de ceux qui venaient à notre aide fit disparaître les assaillants presque aussi subitement

qu'ils s'étaient montrés. En réfléchissant par la suite aux évènements de cette triste nuit, j'ai toujours pensé que la plus grande partie des forces des Hurons avaient commencé un mouvement rétrograde à l'arrière-garde, laissant leur front affaibli et sans soutien, avant même que le renfort amené par Herman Mordaunt fût arrivé à notre aide. Quoi qu'il en soit, l'ennemi, comme je l'ai dit, regagna ses abris, et nous rentrâmes dans l'intérieur du bâtiment, en prenant soin de fermer la porte et de la barricader avec la plus grande rapidité possible.

Je puis à peine décrire le changement qui s'était opéré dans l'aspect des choses pendant le cours de cette nuit féconde en évènements. Le feu était complétement éteint, et la plus profonde obscurité avait succédé à la lumière rougeâtre des flammes. Les hurlements des sauvages et les cris par lesquels nos hommes avaient quelquefois salué la chute d'un de leurs ennemis, avaient cessé. Un calme aussi profond que celui de la tombe régnait autour de nous; les blessés semblaient craindre même de se plaindre. Les nôtres, qui étaient au nombre de quatre, rentrèrent avec une colère silencieuse dans la maison pour y chercher les soins que réclamait leur état. Nous n'avions plus rien à

craindre des ennemis qui s'étaient logés sous les palissades, car les rayons du soleil levant venaient précisément de paraître, et les Indiens donnent rarement un assaut en plein jour. En un mot, cette nuit au moins était passée, et nous étions encore protégés par la Providence.

Herman Mordaunt songea alors à se rendre compte exactement de sa situation, à reconnaître l'étendue de ses pertes, et, autant que possible, à apprécier celles qu'il avait fait subir à l'ennemi. Il appela Guert pour l'aider dans cette recherche, mais Guert ne put être retrouvé! Jaap aussi était absent. Nous fîmes la revue de notre monde, et il fut reconnu que Guert-Ten-Eyck, Jaap Satanstoé, Gilbert Davis et Moyse Mudge nous manquaient. Jumper ne paraissait pas non plus; mais j'appris à nos compagnons que j'avais vu tomber l'Indien et les deux tenanciers. Le jour vint bien lentement au milieu du trouble et de l'agitation causés par ces découvertes; mais il ne nous apporta aucun sujet de consolation. Nous nous hasardâmes à ouvrir la porte, sachant bien que les Indiens ne resteraient pas près de la maison pendant le jour, et, après avoir examiné l'aspect des dangereux abris qui pouvaient couvrir les Indiens, nous nous mîmes à la recherche

des cadavres de nos amis. Pas un Indien ne se montra. Nous trouvâmes Jumper, étendu mort au pied du rocher. Il avait été scalpé, ainsi que Davis et Mudge qui gisaient au sommet. Dirck avait la certitude que la première décharge avait renversé six ou sept Hurons, mais les cadavres avaient été emportés. Quant à Guert et à Jaap, nous ne pûmes trouver aucunes traces d'où nous puissions inférer s'ils étaient morts ou vivants.

XXVI.

Ce fut un moment bien pénible pour moi que celui où Herman Mordaunt vint me chercher, une heure après, pour me conduire en présence d'Anna et de Mary Wallace. Un éclair de joie, un rayon du soleil du cœur parut sur les traits aimables d'Anna, lorsqu'elle me vit entrer dans l'appartement sans aucune blessure : mais cette joie disparut aussitôt pour faire place à la douloureuse sympathie que lui inspirait le chagrin de son amie. Quant à Mary Wallace, la mort même l'eût à peine frappée d'une pâleur plus grande, et n'eût pas imprimé

à sa physionomie une expression aussi vive de souffrance. Anna parla la première.

— Dieu soit loué de ce que cette affreuse nuit est passée, et de ce que mon bien aimé père et vous, Corny, avez été épargnés, dit la chère enfant, pressant entre ses deux mains, celle que je lui avais tendue; nous pouvons être reconnaissants de cette faveur, au moins. Que ne pouvons-nous en dire autant de tous les autres?

— Dites-moi toute la vérité, sans ménagement, Monsieur Littlepage, ajouta Mary; tout vaut mieux pour moi que l'incertitude. M. Mordaunt dit que vous connaissez les faits mieux que personne, et que vous pouvez tout me dire. Parlez donc, quand mon cœur devrait se briser en vous écoutant. Est-il mort?

— J'espère que non, grâce à Dieu. Je dirai même que je ne le crois pas. Mais je crains qu'il ne soit prisonnier.

— Grâces vous soient rendues pour ce mot, cher Monsieur Littlepage; grâces vous soient rendues pour ce mot du plus profond de mon cœur. Mais croyez-vous qu'ils le tortureront? Ces Hurons ne torturent-ils pas leurs prisonniers? Ne me cachez rien, Corny. Vous ne pouvez vous imaginer combien je me possède moi-

même, et avec quelle résolution je saurai supporter la vérité. Pour l'amour de Dieu, ne me cachez rien.

Pauvre fille! au moment même où elle protestait de sa force et de son courage, elle tremblait de la tête aux pieds; son visage avait la pâleur de la mort, et le sourire avec lequel elle parlait, avait quelque chose de hagard. C'est en vain qu'elle eût cherché à retenir l'explosion de cet amour comprimé si longtemps par la prudence. Déjà, depuis plusieurs mois, il n'était plus possible de douter qu'elle aimât réellement Guert, et que son amour ne finît par l'emporter sur sa réserve. Mais n'ayant jamais éprouvé auparavant la force d'un sentiment si longtemps et si péniblement contenu, je confesse que l'explosion d'une souffrance si vive dans une personne si délicate, si excellente et si aimable, m'ôta tout mon courage et toutes mes forces. Je pris la main de Mary Wallace, et je la conduisis à une chaise, sachant à peine que lui dire pour relever ses esprits. Cependant, ses yeux ne se détournaient pas de moi, comme si elle eût espéré de lire la vérité dans ma contenance, et il y avait dans ses regards une anxiété, une détresse et une prière propres à toucher un cœur de pierre.

— Sera-t-il torturé? murmura-t-elle, plutôt qu'elle ne le demanda.

— J'espère que non, Dieu merci! ils ont aussi pris mon esclave Jaap, et il est beaucoup plus probable qu'il sera leur victime plutôt que M. Ten Eyck.

— Pourquoi l'appelez-vous M. Ten Eyck? vous l'avez toujours appelé Guert jusqu'ici; vous êtes son ami, vous avez bonne opinion de lui, vous ne pouvez avoir moins d'amitié pour lui maintenant qu'il est misérable, que lorsqu'il était heureux et qu'il faisait l'orgueil de tous les siens par sa force et par sa mâle beauté.

— Chère miss Wallace, remettez-vous, je vous supplie; croyez que personne ne restera plus longtemps que moi attaché à Guert.

— Oui, j'ai toujours pensé cela, je l'ai toujours senti. Guert ne peut avoir des sentiments ni bas, ni médiocres, puisque un homme tel que Corny Littlepage est son ami. J'ai écrit à ma tante, et il ne nous convient pas d'être trop téméraires dans nos jugements. Guert Ten Eyck ne tardera pas à renoncer aux folies et à la fougue de la jeunesse, et alors nous verrons briller les qualités de son caractère. N'est-ce pas vrai, Anna?

Anna, agenouillée à côté de son amie, la

pressa dans ses bras, attira sa tête tremblante sur son sein, et la tint un moment dans cette position avec l'expression d'une amitié consolante et protectrice. Peu d'instants après, Mary Wallace fondit en larmes, et j'ai toujours pensé que ces pleurs, qui la soulagèrent, grâce à Dieu, sauvèrent sa raison. Peu à peu la pauvre affligée devint plus calme; elle se recueillit en elle-même, selon son habitude, tandis qu'Anna et moi discutions les chances de tirer notre ami des mains de ceux qui, sans doute, l'avaient fait prisonnier.

Après avoir pesé toutes les chances et toutes les probabilités dans notre esprit, je promis à mes compagnes de ne pas perdre un moment pour éclaircir tout ce qui avait rapport au sort de Guert, et pour faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour le sauver.

— Vous ne me tromperez pas, Corny, murmura Mary Wallace, pressant dans ses deux mains la main que je lui tendais pour prendre congé d'elle; je sais que je peux me fier à vous, car il se vante d'être votre ami.

Un sourire mélancolique d'Anna augmenta la force de cette requête; et je me précipitai en dehors de l'appartement, péniblement affecté d'abandonner cette pauvre affligée, et ce-

pendant incapable de rester plus longtemps près d'elle. Je trouvai Herman Mordaunt dans la cour, engagé dans une conversation animée avec Susquesus, et je les rejoignis, déterminé à ne pas perdre un seul moment pour opérer le salut de mon compagnon.

— Je parlais précisément à Trackless de cette affaire, répondit Herman Mordaunt, aussitôt que je lui eus expliqué mes intentions, et maintenant, j'attends sa réponse. Pensez-vous, Trackless, qu'on puisse envoyer avec sécurité un messager aux Hurons, pour s'enquérir de nos amis, et pour traiter avec ceux qui les ont faits prisonniers?

— Ne pas envoyer? Pourquoi non? répliqua l'Indien; l'homme rouge, joyeux de voir le messager; va lorsqu'il a besoin; revient lorsqu'il a besoin; comment faire un marché s'il scalpait le messager?

J'avais entendu dire que les tribus les plus sauvages respectaient toujours un messager; et, en effet, la nécessité d'agir ainsi était par elle-même une sorte de garantie. Il est certain que le porteur d'un pavillon parlementaire pouvait courir plus de dangers avec les sauvages, que s'il s'était agi d'aller dans le camp d'hommes civilisés. Mais les Indiens du

Canada avaient longtemps servi avec les Français, et leurs chefs avaient acquis, sans aucun doute, quelques notions des usages de la guerre parmi les visages pâles. Sans grande réflexion pourtant, et obéissant simplement à l'impulsion qui me portait à secourir mon ami et mon esclave, car le sort de Jaap excitait au plus haut point mon intérêt, je m'offris à porter le drapeau de parlementaire. Herman Mordaunt secoua la tête et sembla peu disposé à accéder à ma demande.

— Anna ne me pardonnerait pas d'avoir consenti à cela, répondit-il. Vous ne devez pas oublier, Corny, que toutes vos actions ont maintenant leur écho dans une âme tendre et sensible, et il ne vous est pas permis de vous conduire comme un garçon insouciant qui n'est responsable que de lui-même. Il vaudrait beaucoup mieux envoyer cet Onondago, s'il y consentait. Il connaît les hommes rouges et saurait mieux qu'aucun de nous interpréter leurs pensées. Qu'en dites-vous, Susquesus? Voulez-vous être notre messager auprès des Hurons?

— Certainement; pourquoi n'irai-je pas, s'il le faut? Bon d'être messager quelquefois; où est le wampum? Que leur dirai-je?

Ainsi encouragés, nous délibérâmes, et Susquesus se prépara au départ. Il déposa toutes ses armes, effaça les signes de guerre qui étaient peints sur sa figure, mit une chemise de calicot sur ses épaules et prit des allures toutes pacifiques. Nous lui donnâmes un petit drapeau blanc, tenant pour certain que les chefs hurons comprendraient la signification de ce drapeau, et pensant qu'il était convenable qu'un homme chargé d'un message de la part des visages pâles portât le signe ordinaire d'une telle mission parmi les visages pâles. Susquesus trouva d'ailleurs quelques fragments de wampum, symbole auquel il attachait bien plus de confiance qu'à tout autre. Puis il partit, chargé d'offrir aux Hurons une rançon libérale, en échange de Guert Ten Eyck et de Jaap Satanstoé.

Nous ne faisions pas de doute que l'ennemi ne dût être trouvé dans le ravin, car ce point était le plus favorable aux opérations du siége, attendu qu'il était près de la maison, qu'il était parfaitement abrité et qu'il fournissait de l'eau, du bois et d'autres commodités. De ce point on découvrait Ravensnest et on pouvait saisir toutes les chances favorables de l'attaquer. C'est là que Susquesus reçut l'ordre

de se rendre, mais nous ne jugeâmes pas à propos de gêner, par des instructions trop précises, l'adresse bien connue de notre négociateur. Plusieurs d'entre nous accompagnèrent l'Onondago jusqu'à la porte, et nous le vîmes traverser la plaine, en marchant vers la forêt, avec sa rapidité ordinaire. Un oiseau aurait pu à peine se diriger plus directement vers son but.

La demi-heure qui suivit le moment où Susquesus avait disparu à l'entrée du ravin, se passa dans une anxiété bien pénible. Nous restâmes en dehors attendant le résultat de la conférence, sans excepter Dirck, M. Worden, Jason et une demi-douzaine des habitants de Ravensnest. A la fin l'Onondago reparut, et, à notre grande joie, il était suivi d'un groupe d'Indiens au milieu duquel nous vîmes les deux prisonniers. Ils étaient liés, mais de façon à pouvoir marcher. Cette troupe d'Indiens pouvait être composée d'une douzaine d'hommes qui étaient tous armés. Elle s'avança lentement au sortir du ravin et monta sur le terrain qui s'étendait de niveau avec la maison. Les Hurons firent halte à la distance de 400 verges. En voyant ce mouvement, nous formâmes de notre côté une troupe composée exactement du même nombre d'hommes, et nous nous avan-

çâmes jusqu'à la distance de 200 verges. Arrivés là, nous attendîmes le retour de notre messager qui continua son chemin après que les Hurons se furent arrêtés. Les choses semblaient donc se présenter d'une manière favorable.

— Nous apportez-vous de bonnes nouvelles? demanda Herman Mordaunt avec empressement. Nos amis sont-ils sains et saufs?

— Non blessés, faits prisonniers; sauter sur eux, dix, deux, six, et s'en emparer alors. Ouvrez les yeux, vous verrez.

— Et les Hurons semblent-ils disposés à accepter la rançon? Du rhum, des fusils, des couvertures et de la poudre, vous avez tout offert, j'espère, Susquesus?

— Certainement, rien oublié, cela mauvais; disent qu'ils prendront tout cela, quelque chose de plus, cependant.

— Et ils sont venus pour traiter avec nous? Que devons-nous faire maintenant, Susquesus?

— Mettre les fusils à terre, aller près d'eux et parler. Vous, le prêtre et le jeune chef; tous trois. Alors trois guerriers déposeront les fusils, viendront parler aussi. Prisonnier attendra. Tout cela bon.

Cette explication était parfaitement intelligible, et pensant que tout ce qui ressemblerait

à de l'hésitation pouvait rendre la position de Guert plus désespérée, nous nous préparâmes à obéir aux instructions de l'Indien. Je vis que le révérend M. Worden n'avait pas un goût très prononcé pour cette mission. Mais il eut honte de rester en arrière quand il vit Herman Mordaunt se rendre joyeusement à cette entrevue. Nous nous rencontrâmes avec trois Hurons, parmi lesquels se trouvait l'ami de Jaap, Muss, qui était évidemment le principal personnage de la troupe. Guert et Jaap furent retenus à une centaine de verges environ en arrière, mais assez près cependant pour que nous puissions leur parler en élevant la voix. Guert était sans habit et la tête découverte. Ses cheveux, naturellement frisés, flottaient au vent, et je crus apercevoir quelques traces de sang sur son linge. Etait-ce le sien ou celui d'un ennemi? Je l'appelai, et lui demandai comment il se portait et s'il n'était pas blessé?

— Rien qui vaille la peine d'en parler, Corny; je vous remercie, répondit Guert avec son air de bonne humeur habituelle; ces gentlemen rouges m'ont lié à un arbre, et ont voulu essayer lequel lancerait son tomahawk le plus près de moi sans me toucher. C'est un de leurs amusements ordinaires, et j'ai attrapé une

égratignure ou deux à ce jeu. J'espère que ces dames ont bon courage, et ne se sont pas laissées abattre par la besogne de la dernière nuit.

— Nous avons de bonnes nouvelles en ce qui vous concerne, Guert. — Susquesus, demandez à ces chefs si je puis aller près de mon ami pour lui dire quelques mots de consolation. Sur mon honneur, aucune tentative ne sera faite pour le délivrer jusqu'à mon retour au milieu des nôtres.

L'Onondago traduisit ce que je venais de dire dans le langage des Hurons. J'avais fait cette requête hardie sous l'impulsion d'un sentiment irrésistible; je fus aussi étonné que charmé de voir qu'elle m'était accordée. Ces sauvages se fièrent à ma parole, et se reposèrent sur mon honneur avec une noblesse qui aurait fait gloire à des hommes civilisés, affectant de ne faire aucune attention apparente à mes mouvements. Il était trop tard pour me rétracter, quand bien même j'en aurais eu l'envie; laissant Herman Mordaunt s'efforcer de conclure un marché avec Muss et ses deux compagnons, je m'avançai hardiment, quoique sans armes, vers les hommes qui tenaient prisonniers Guert et Jaap. Mon approche occasionna quelques mouvements en sens divers parmi les

sauvages, et il y eut un échange de questions et de réponses entre eux et leurs chefs. Ces derniers ne dirent qu'une ou deux paroles, mais d'un ton plein d'autorité et avec un geste de commandement. Si bref qu'eût été cet ordre, il suffit pour me faire respecter, et durant tout le cours de ma conversation avec Guert, non seulement je ne fus pas molesté, mais on ne m'adressa même pas la parole.

— Le ciel vous récompense, Corny, pour ce que vous faites-là, s'écria Guert avec sentiment, au moment où nous échangions un chaleureux serrement de main. Il y a de l'amitié et du courage à venir ainsi se mettre dans la gueule du lion. Ne restez qu'un moment, je vous prie, de peur qu'il ne résulte quelque malheur de votre démarche. Ce serrement de main vaut un royaume pour un homme dans ma situation ; mais souvenez-vous d'Anna. Ah! Corny, mon cher ami, je serais heureux, même ici, si je pouvais penser que Mary Wallace est affligée de ma situation.

— Soyez heureux alors, Guert. Mon unique but, en venant vous trouver, a été de vous dire de tout espérer de ce côté. Vous pouvez compter qu'il n'y aura plus ni réserve, ni hési-

tation, ni mécomptes, lorsqu'une fois vous nous serez rendu.

— Monsieur Littlepage, vous ne voudriez pas vous jouer des sentiments d'un malheureux prisonnier qui est suspendu entre les tortures et la mort ! Je peux à peine en croire mes sens. Sans doute vous ne voudriez pas vous moquer de moi.

— Croyez tout ce que je vous dis, ou plutôt tout ce que vous désirez, Guert. Il est rare qu'un homme soit aimé comme vous l'êtes, et cela, je vous l'affirme ; maintenant, je vous quitte afin d'aider Herman Mordaunt à vous ramener là où vous pourrez vous convaincre de ce que je vous dis, par vos propres oreilles, comme je m'en suis convaincu par les miennes.

Guert ne fit aucune réponse, et je m'aperçus qu'il était profondément ému. Je lui serrai la main, et nous nous quittâmes, pleins d'espoir, de mon côté, du moins, que notre séparation serait courte. J'ai quelque raison de croire que Guert pleura. En effet, en me retournant, je remarquai qu'il cherchait, en détournant la tête, à dérober son émotion à ceux qui étaient le plus près de lui. Je n'avais jeté qu'un coup-d'œil à Jaap. Il était retenu un peu en arrière dans la situation qui convenait à sa couleur ;

mais il étudiait l'expression de ma physionomie avec la vigilance d'un chat. Je crus qu'il valait mieux ne pas lui adresser la parole, et je me bornai à lui faire en secret un signe d'encouragement.

— Ces chefs ne sont pas favorablement disposés, Corny, me dit Herman Mordaunt lorsque je le rejoignis ; ils m'ont donné à entendre que Jaap ne pouvait être délivré à quelque prix que ce soit. Ils veulent avoir sa chevelure, suivant ce que m'a dit Susquesus, en revanche du traitement rigoureux qu'il parait avoir infligé à l'un de leurs chefs. Pour me servir de leur langage, ils ont besoin de sa chevelure pour en faire un emplâtre sur le dos de ce chef. Son sort parait décidé, et ils ne l'ont amené ici que pour faire naitre dans son cœur des espérances qui doivent être cruellement trompées. Ces misérables ne se sont pas fait scrupule de l'avouer dans leur langage sentencieux. Quant à Guert, ils disent qu'il a tué deux de leurs guerriers, que les femmes de ces guerriers pleureront leurs maris et ne pourront pas être facilement consolées, à moins de voir également sa chevelure. Cependant ils offrent de le relâcher aux conditions suivantes : Ils échangeront Guert contre deux de ceux d'entre nous qu'ils ap-

pellent des chefs, ou contre quatre autres individus. Si nous n'acceptons pas cette condition, ils consentent à le relâcher contre deux de nos hommes, et contre l'abandon de Ravensnest dont nous nous éloignerions tous avant que le soleil se soit levé au-dessus de nos têtes.

— Conditions que vous ne pouvez accepter en aucun cas, je le crains, Monsieur.

— Certainement non ; il ne peut être question de livrer deux de nos gens à ces sauvages. Non, quand même il s'agirait de sauver ma propre vie. Quant à Ravensnest et à ce qu'il renferme, je l'abandonnerais bien volontiers, à l'exception de quelques papiers, si j'avais le moindre espoir que les chefs pourraient retenir leurs subordonnés. Mais l'affreux massacre de William-Henry est encore trop récent pour que nous concevions aucune espérance de cette sorte. Ma réponse est déjà donnée et nous sommes au moment de nous séparer ; peut être, lorsqu'ils nous verront déterminés, pourront-ils se décider à se relâcher quelque peu de leurs prétentions.

Un grave salut de la main nous fut adressé par Muss, qui s'était conduit avec une grande dignité pendant tout le cours de cette entrevue ; et les trois Hurons se retirèrent ensemble.

— Très bon de partir, dit Susquesus d'un ton significatif; Maybé cherche son fusil. Huron irrité.

Sur cet avertissement, nous retournâmes vers nos amis et nous reprîmes nos armes. Je tiens une partie de ce qui succéda du récit des autres et une partie du témoignage de mes propres yeux. Il parait que Jaap avait compris tout d'abord que sa position était désespérée. Le souvenir de ses premiers torts envers Muss, dont il était plus spécialement le prisonnier, augmentait très probablement ses craintes, et sa pensée ne cessa pas d'être occupée du dessein d'obtenir sa liberté par des moyens tout-à-fait indépendants de la négociation qui était entamée. Dès l'instant où il fut emmené hors du ravin, il se prépara à saisir les plus petites chances qui s'offriraient d'accomplir son projet. Il arriva qu'un des sauvages se plaça de telle sorte devant le nègre qui était retenu en arrière tout près de lui, que Jaap se trouva en position de tirer le couteau du Huron de sa gaîne sans être aperçu. Il choisit le moment où je me trouvais au milieu des Hurons, et où tous les yeux étaient fixés sur moi pour opérer cette soustraction. Guert et lui avaient les bras liés jusqu'au coude, et fixés

derrière le dos, et lorsque Guert tourna la tête pour cacher ses larmes, ainsi que je l'ai dit, Jaap réussit à couper les cordes qui retenaient Ten Eyck. Cela ne put être fait que tandis que les sauvages me suivaient des yeux dans ma retraite. En même temps, Jaap passa le couteau à Guert, qui lui rendit le même service. Comme les Indiens n'avaient pas pris l'alarme, les prisonniers restèrent un moment sans agir, tenant leurs bras derrière le dos comme s'ils étaient encore liés ; ils profitèrent de ce répit pour examiner leur position.

L'Indien, qui était le plus près de Guert, avait deux fusils : le sien et celui de Muss, tous deux appuyés négligemment contre son épaule et les crosses à terre. Guert désigna de l'œil ces armes à Jaap, et lorsque les trois chefs furent au moment de rejoindre leurs amis qui étaient attentifs à tous leurs mouvements pour deviner le résultat de la conférence, Guert saisit ce sauvage par le bras en le lui tordant d'une telle force, que l'Indien jeta un cri de douleur. Puis il saisit un fusil, tandis que Jaap s'empara de l'autre. Chacun déchargea son arme et tua son homme. Alors ils tombèrent sur leurs gardiens à grands coups de crosse. Cette attaque hardie, quoique désespérée en

apparence, était le parti le plus sage que les prisonniers pussent prendre, car s'ils s'étaient enfuis immédiatement, ils auraient laissé à leurs ennemis le moyen d'envoyer les balles des mousquets à leur poursuite.

Le bruit des coups de feu fut le premier avertissement que nous reçûmes de l'entreprise de nos amis. Alors je ne vis pas seulement, mais j'entendis le coup de crosse effrayant que Jaap asséna sur la tête de Muss. Ce coup eut pour effet de briser à la fois la tête du Huron et le fusil. Bien que la crosse fût rompue, le lourd canon restait encore dans les mains du nègre qui s'en servait avec une force devant laquelle tout fuyait. Il est à peine nécessaire de dire que Guert ne restait pas inactif dans ce combat. Il se battait pour Mary Wallace aussi bien que pour lui-même, et il avait renversé deux autres Indiens en un clin d'œil. Dirck, en ce moment, rendit un important service à nos amis. Il avait son fusil à la main, et voyant qu'un robuste sauvage était sur le point de saisir Guert par derrière, il ajusta cet Indien, et l'étendit mort. Ce fut le commencement d'une bataille générale. Les deux partis commencèrent à tirer l'un sur l'autre, y compris ceux des ennemis qui étaient encore sous le couvert

de la forêt. Intimidés par la furie de l'attaque à laquelle ils se voyaient en butte, le petit nombre des Indiens qui se trouvaient près de Guert et du nègre s'enfuirent en rampant, et avec des hurlements affreux vers leurs amis. Ils laissaient leurs prisonniers libres, mais plus exposés peut-être qu'ils n'étaient même alors que les Hurons les entouraient.

Les évènements se succédèrent avec une effrayante rapidité. Guert ramassa la carabine d'un Indien blessé. Jaap en trouva une autre, et ils s'élancèrent vers nous tels que deux lions aux abois, tandis que les balles sifflaient autour d'eux à chaque pas. De notre côté, nous fîmes feu en nous avançant à la rencontre de nos amis. C'était une manœuvre imprudente, car le corps principal des Hurons se trouvant couvert par la forêt, le combat devenait inégal. Mais il était impossible de résister à l'élan sympathique du moment, et à l'enthousiasme que nous inspirèrent les exploits de Guert et de Jaap, accomplis sous nos yeux. Guert s'écria :

— Hurrah ! Corny, mon noble compagnon ! chargeons-les dans la forêt. Nous n'y laisserons pas une seule peau rouge en moins de cinq minutes. En avant, mes amis, en avant, tous !

Les circonstances étaient vraiment entraî-

nantes; nous poussâmes à notre tour une exclamation, et tous d'une voix nous criâmes : « En avant ! » Il n'est pas jusqu'à M. Worden qui ne joignît sa voix à nos cris, et qui ne s'avançât résolument en avant. Jason aussi prit bravement part au combat, et nous arrivâmes dans la forêt avec l'impétuosité de la colère de véritables boules dogues. Je m'imagine que le pédagogue pensa que la continuation du fermage de son moulin dépendait du résultat du combat. Nous réservâmes notre feu jusqu'au dernier moment, et nous entrâmes dans la forêt après avoir reçu la décharge des ennemis, qui ne nous fit aucun mal.

Les Hurons furent défaits et prirent la fuite. Quoiqu'il soit rare de voir une panique disperser les sauvages guerriers de la forêt, ils ne se rallient pas ordinairement sur le champ de bataille, lorsqu'ils sont en fuite. Une fois chassés du terrain contre leur volonté, une poursuite active a habituellement pour effet de les disperser pour un temps. C'est ce qui arriva. A l'entrée du ravin, je ne vis et n'entendis plus d'ennemis. Mes amis étaient à ma droite et à ma gauche, criant et continuant la poursuite; mais on n'apercevait pas un seul sauvage. Guert et Jaap étaient en avant, car nous n'avions pu

les rejoindre. Un dernier coup partit des rangs des Hurons. Il fut tiré par quelques traînards de la troupe des Indiens en fuite.

Le bruit de ce coup de feu résonna au loin dans le ravin ; ce fut comme l'adieu et le dernier salut de nos ennemis. Ce fut pourtant le coup le plus fatal qui eût été tiré dans tout le cours du combat. J'entrevoyais Guert à travers les arbres, il tomba. En un instant, je fus à ses côtés.

Quel changement que celui qui fait passer de l'enthousiasme du triomphe au sentiment soudain de l'approche de la mort ! En relevant Guert dans mes bras, je vis à l'expression de sa physionomie que le coup avait été fatal. La balle avait traversé le corps de part en part, épargnant les os, mais offensant les organes vitaux. Il n'y a pas à se tromper à l'expression qu'une blessure mortelle imprime à la physionomie d'un homme. La nature semble avertir la victime de son sort. Telle me parut la physionomie de Guert.

— Ce coup m'a été fatal, Corny, dit-il ; et il semble que les Hurons l'aient réservé pour le dernier. J'espère maintenant qu'il n'y a rien de vrai dans ce que vous m'avez dit de Mary Wallace !

Ce n'était ni le temps ni le lieu d'entamer un pareil sujet. Dès l'instant où la nouvelle de la chute de Guert se fut répandue, toute poursuite cessa immédiatement, et chacun vint se ranger autour de notre ami blessé. L'Indien seul sembla conserver le sentiment de l'importance qu'il y avait à connaître les mouvements de l'ennemi ; il eût fallu quelque chose de plus que la venue soudaine de la mort parmi nous pour troubler sa philosophie. Cependant il considéra Guert un moment avec gravité, et non sans une apparence de regret ; puis il se tourna vers Herman Mordaunt et dit :

— Cela mauvais ; sauver chevelure ; bon cela, néanmoins. Le porter à la maison. Susquesus suivra les traces et verra ce que les Indiens deviennent.

L'avis était bon ; il fut convenu que Trackless surveillerait les Hurons, tandis que nous porterions notre ami à Ravensnest. Dirck consentit à nous précéder, afin de faire connaître la triste vérité, et je restai aux côtés de Guert qui me tint la main pendant tout le trajet. Notre cortége était bien triste pour des gens victorieux. Aucune blessure sérieuse n'avait été reçue par aucun de nous, Guert excepté, dans cette malheureuse affaire. Je ne sais en vérité

si deux ou trois morts, parmi le reste de la troupe, nous auraient causé un chagrin aussi profond. Déjà nous nous étions accoutumés à notre situation : c'est une chose surprenante que la rapidité avec laquelle un homme se transforme en soldat, et combien il faut peu de temps pour nous familiariser avec la mort et pour la dépouiller de toutes ses terreurs. Mais il arrive dans les armées des calamités imprévues qui pénètrent les hommes du sentiment de faiblesse de leur nature et du pouvoir infini de la Providence. Tel avait été l'effet de la mort de lord Howe sur les troupes assemblées devant Ticonderoga ; telle fut l'influence de la chute de Guert sur la petite troupe réunie pour défendre les propriétés et les foyers de Ravensnest.

En arrivant à la porte de la maison, nous trouvâmes la plupart des habitants rassemblés dans la cour, avec tout le recueillement d'une congrégation réunie pour recevoir un mort. Herman Mordaunt avait envoyé l'ordre de disposer sa propre chambre pour recevoir le blessé, et c'est là que fut transporté Guert. Dès qu'il eut été mis au lit, la foule s'écoula silencieusement. Je remarquai que le blessé parcourait la chambre du regard avec une anxiété

manifeste, et je lui dis à voix basse que j'allais chercher les dames. Un sourire et un serrement de main me prouvèrent que j'avais parfaitement interprêté sa pensée.

Je trouvai, non sans quelque surprise, Mary Wallace pâle, il est vrai, mais comparativement calme et maîtresse d'elle-même. Ce sentiment des convenances, qui semble inné chez une femme bien élevée, l'avait avertie de la nécessité de conserver son sang-froid ; elle craignait d'ailleurs que l'explosion de ses sentiments ne fît éprouver au blessé une émotion dangereuse. Quant à Anna, elle était naturellement affligée et pleine d'une douce et tendre sympapathie pour le chagrin de son amie.

Aussitôt que je leur eus appris l'objet de ma visite, elles se montrèrent, toutes deux, prêtes à se rendre auprès de Guert. Comme elles connaisssaient le chemin, je ne crus pas devoir les accompagner, et je pris à dessein une autre direction, afin de ne pas être témoin de l'entrevue. Anna m'a dit depuis que le sang-froid de Mary Wallace ne l'abandonna pas. Guert lui exprimait sa gratitude avec tant de vivacité, qu'elle s'abusa au point de croire que la blessure n'était pas mortelle. Quant à moi, je passai une heure à examiner l'état des choses tant à

l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison, afin de m'assurer qu'il n'avait été commis aucune négligence de nature à compromettre notre sûreté. Je retournai ensuite près de Guert, et je rencontrai Herman Mordaunt à la porte de la chambre.

— Le faible espoir que nous avions est évanoui, me dit-il d'un ton de profond regret ; le pauvre Guert a reçu une blessure mortelle, cela n'est que trop certain. Il n'a plus que quelques heures à vivre. Plût à Dieu que la maison, les fermes et l'établissement tout entier de Ravensnest fussent ravagés et détruits, et qu'un pareil malheur ne fût pas arrivé !

Préparé par cet avis, je ne fus pas aussi surpris que je l'aurais été en toute autre occasion, du grand changement qui s'était opéré dans l'esprit de Guert, pendant la courte absence que j'avais faite. Évidemment il prévoyait sa fin prochaine. Et cependant il était calme ; je dirai plus, il était heureux, du moins en apparence. Son affaiblissement n'était pas tel, qu'il ne pût parler distinctement et avec une sorte de facilité. Lorsque le mouvement de la machine humaine est subitement interrompu par une lésion des organes vitaux, les approches de la mort, quoique plus rapides que dans une

maladie ordinaire, sont rarement aussi visibles.

J'ai dit que Guert semblait heureux, malgré les approches évidentes de la mort. Anna m'apprit e suite que Mary Wallace avait avoué son amour, à la suite d'un énergique appel que son adorateur avait fait à sa sensibilité. A partir de ce moment, il donna tous les signes de satisfaction d'un homme qui meurt content. Le pauvre Guert avait peu pensé à la vie future, il s'était peu occupé de l'église sur la terre; il parait que Mary Wallace, habituellement si réservée et si taciturne au milieu de ses amis, causait fréquemment de ce sujet avec Guert pendant son séjour à Albany, et qu'elle avait fait un sérieux effort pour élever ses idées, sur cette importante question. Guert, sensible au plaisir de recevoir l'instruction d'une telle source l'avait toujours écoutée avec attention. Lorsque j'entrai dans la chambre, on venait précisément de faire allusion à cette matière.

— Auprès de vous, Mary, disait Guert, tenant la main de sa bien-aimée et sans détacher un seul instant ses yeux de son idole, je vaux à peine mieux qu'un païen. Si Dieu me fait miséricorde, ce sera en considération de vos mérites.

— O non! Guert, ne dites pas cela; ne pen-

sez pas ainsi, s'écria Mary Wallace ; nous recevrons tous notre pardon, grâce à la mort et à la médiation du fils de Dieu. Il n'y a que lui qui puisse nous sauver, cher Guert, et je vous supplie de ne pas penser autrement.

Guert jeta autour de lui un regard embarrassé et pourtant satisfait. La première expression provenait sans doute de ce qu'il ne comprenait pas exactement la nature de cette mystérieuse expiation qu'il est plus aisé de sentir que de comprendre. Quant à l'expression de plaisir, elle était causée par ces mots : « Cher Guert, » et surtout par la certitude de posséder les affections de la femme qu'il avait aimée si longtemps sans espérance. Guert-Ten-Eyck avait un caractère hardi et décidé, mais le chrétien le plus soumis pouvait à peine avoir un plus humble sentiment de ses péchés et de ses fautes, que ce jeune homme, de son propre mérite pour obtenir les prédilections d'une femme telle que Mary Wallace. J'ai souvent été surpris qu'il ait eu la présomption de l'aimer, mais je suppose que cette vanité apparente devait être attribuée à l'irrésistible pouvoir d'une passion qui est réputée pour la plus violente de toutes. Il y avait aussi une sorte d'anomalie morale en ce que deux personnes d'un

caractère si opposé : l'une d'une extrême audace, l'autre poussant la prudence presque jusqu'à la pruderie ; l'une si gaie qu'elle semblait vivre pour le plaisir, l'autre tranquille et réservée, eussent conçu l'une pour l'autre une sympathie aussi forte ; et pourtant cela était ainsi. J'ai entendu dire qu'il n'est pas rare de voir des personnes d'un caractère aussi opposé éprouver de l'intérêt les unes pour les autres, et que tel couple à qui il est arrivé d'associer de tels contrastes dans un commun attachement et dans une vie commune, ont été souvent très heureux.

Mary Wallace perdit toute sa réserve sous l'empire des sentiments de tendresse qui dominaient en elle. Pendant toute la durée de cette matinée, elle veilla sur Guert comme une mère veille sur son enfant malade. S'il s'agissait d'apaiser la soif du blessé, c'est elle qui lui présentait le breuvage, c'est elle qui disposait les oreillers de façon à recevoir la tête souffrante de son amant. En un mot, elle ne permit pas que personne se plaça entre elle et l'objet de son affection.

Il y eut des moments où la sollicitude de Mary Wallace se manifesta d'une manière extrêmement touchante. Anna et moi, nous savions

que ses pensées se tournaient vers le grand changement qui s'approchait, et cependant la tendresse de la femme surpassait même l'anxiété de l'âme chrétienne, et elle ne parla pas du sujet de ses pensées dans la crainte d'irriter la blessure de notre ami. A la fin Guert calma lui-même une inquiétude qui devenait trop pénible pour durer, en amenant la conversation sur ce sujet. Ses pensées se tournèrent-elles naturellement de ce côté, ou devina-t-il l'inquiétude qui préoccupait Mary Wallace? C'est ce que je ne puis dire.

— Je ne puis rester longtemps avec vous maintenant; Mary, dit-il, et j'aimerais à voir M. Worden unir ses prières aux vôtres en ma faveur. Corny ira chercher le ministre pour un vieil ami.

Je disparus de la chambre et fus absent dix minutes. Ce temps suffit à M. Worden pour revêtir les insignes de ses fonctions sacrées, après quoi nous nous rendîmes ensemble à la chambre du malade. Certes, notre vieux pasteur n'avait pas la manière de manifester les vérités de la religion qui est usitée dans les colonies, et spécialement dans celles situées au nord et à l'est du pays. Mais il avait dans ses prières un ton de sincérité qui m'a toujours

laissé convaincu de la loyauté de ses sentiments. J'avouerai cependant que M. Worden était un de ces ministres qui prient beaucoup plus sincèrement pour certaines personnes que pour d'autres. Il avait une grande partialité pour le pauvre Guert, et j'ai la persuasion que cette partialité se manifesta dans les accents de son invocation en cette triste circonstance.

Notre ami mourant fut soulagé par l'attention qu'il accorda aux cérémonies de l'église ; il avait une connaissance générale des grandes vérités de la religion, cette connaissance que tous les hommes civilisés acquièrent par l'éducation et par les rapports avec leurs semblables, mais rien de plus. Il comprit qu'il était de son devoir de prier, et je ne fais pas de doute qu'il ne se soit imaginé qu'il y a des temps et des saisons où ce devoir est plus impérieux que dans d'autres, et des temps et des saisons où on peut se dispenser de l'accomplir.

Mary Wallace soigna le patient pendant cette triste journée avec une sollicitude et une tendresse admirables. Elle semblait ne pas connaître la fatigue. Vers le soir, juste au moment où le soleil illuminait la cime des arbres de ses derniers rayons, elle vint nous trouver,

Anna et moi, avec une expression de plaisir peinte dans tous ses traits, et elle nous dit à voix basse que Guert était mieux. Dix minutes après, je m'approchai du lit. Le patient fit un léger mouvement de la main pour me dire de m'approcher plus près encore.

— Corny, dit Guert d'une voix basse et languissante, tout sera bientôt fini; je voudrais voir Mary Wallace encore une fois avant de mourir.

Mary Wallace ne pouvait être loin, elle tomba à genoux et pressa sur son cœur la tête penchée de son amant. Rien ne fut dit de part ni d'autre, ou si quelques paroles furent murmurées à l'oreille, elles avaient un caractère trop sacré pour être révélées. Dans cette attitude, cette jeune femme, hier encore si prudente et si difficile à décider, demeura près d'une heure, et c'est entre les bras de Mary que Guert Ten Eyck rendit paisiblement le dernier soupir.

Je laissai Guert seul avec la femme de son cœur, aussi longtemps que le comportait la prudence, mais je me chargeai du triste devoir de lui fermer les yeux. C'est ainsi que se termina prématurément la carrière d'un des esprits les plus généreux qui aient jamais été

réunis à une force humaine. Guert avait ses imperfections, je ne les ai pas créées; mais les longues années qui se sont passées depuis sa mort n'ont pu faire oublier la considération que sa noble nature ne pouvait pas manquer d'inspirer.

XXVII.

Il est inutile de s'appesantir sur la douleur que nous causa cette perte. La nuit se passa nécessairement à faire bonne garde ; mais peu d'entre nous étaient disposés à dormir. Le retour de la lumière nous trouva pourtant tranquilles, et une heure ou deux après, Susqussus entra, et nous apprit que l'ennemi s'était retiré vers Ticonderoga. Nous n'avions plus rien à craindre de ce côté, et les colons ne tardèrent pas à retourner à leurs habitations ou plutôt à ce qui en restait. Avant la fin d'une quinzaine, la hache retentit de nouveau dans

la forêt, et de grossières habitations commencèrent à s'élever à la place de celles qui avaient été détruites. Comme Bulstrode ne pouvait être déplacé sans danger, Herman Mordaunt se détermina à passer le reste de la saison à Ravensnest, dans le double but d'être agréable à son hôte et d'encourager les colons. On savait qu'il n'y avait plus de danger, au moins pour cet été, et, quant au suivant, on espérait que la fortune abattue de l'Angleterre se relèverait assez pour chasser l'ennemi de la province : ce qui arriva en effet.

Après avoir tenu conseil, il fut décidé que le corps de Guert devait être transporté à Albany, au milieu de ses amis. Dirck et moi l'accompagnâmes comme principal cortége, et tous ceux qui restaient de notre ban le vinrent avec nous. Herman Mordaunt crut nécessaire de demeurer à Ravensnest, et Anna ne voulut pas quitter son père. Le zèle du révérend M. Worden pour les missions s'était tout-à-fait dissipé depuis cette épreuve, et il profita d'une occasion si favorable pour se retirer dans les districts plus sûrs et plus peuplés. Je me souviens que comme nous marchions derrière la litière où étaient les restes du pauvre Guert, le théologien fit cette judicieuse remarque :

— Vous voyez comment vont les choses sur cette frontière, Cornélius; il est prématuré de songer à y introduire le christianisme. Le christianisme est par essence une religion civilisée et ne peut être en usage que parmi des êtres civilisés. Il est vrai, mon jeune ami, que beaucoup des premiers apôtres n'étaient point instruits à la façon du monde, mais ils étaient tous très civilisés. La Palestine était un pays civilisé, et les Juifs étaient un grand peuple, et je regarde le précédent que nous offre notre Seigneur bien-aimé comme un commandement qu'il faut suivre en tout temps; et le choix qu'il fit de la Judée pour s'y montrer, équivaut à cette parole qu'il dit à ses apôtres : « Allez et prêchez mon Évangile à tous les peuples civilisés. »

Je me hasardai à observer que l'on pouvait trouver quelque part dans la Bible, quelque chose comme précepte de prêcher l'Évangile à *toutes* les nations.

— Oui, cela est assez vrai, répondit M. Worden, mais cela veut dire clairement toutes les nations civilisés. En outre, cela est antérieur à la découverte de l'Amérique; et l'on peut, avec quelque raison, présumer que le commandement ne se rapporte qu'aux nations connues.

Les textes de l'Écriture ne doivent point être forcés, mais il ne faut pas non plus les prendre à la lettre, Cornélius; et tel me paraît être le sens naturel de ce passage. Non, j'ai été irréfléchi et imprudent en poussant le devoir jusqu'à l'exagération, et je restreindrai mes efforts dans leur sphère naturelle, le reste de mes jours. La civilisation est un des moyensde la Providence, aussi bien que la religion elle-même, et il est bien clair que l'une doit servir de fondement à l'autre. Un ecclésiastique va bien assez loin du centre des lumières, quand il quitte sa patrie pour venir prêcher l'Évangile dans ces colonies. Il peut laisser de côté ces démons à chevelures scalpées, les Indiens qui, je le crains beaucoup, ne naquirent jamais pour être sauvés. Il peut être assez bon de former des sociétés avec leur salut en vue ; mais tenir un meeting à Londres, c'est certainement les approcher d'assez près.

Tels parurent être dans la suite les sentiments du révérent M. Worden, et je ne pris aucune peine pour les changer. J'aurais dû parler de mes adieux à Anna, avant de rappeler cette homélie de l'ecclésiastique. Les circonstances m'empêchèrent de me trouver fréquemment en tête-à-tête avec ma fiancée avant

mon départ de Ravensnest ; car la sympathie d'Anna pour Mary Wallace, était trop profonde pour lui permettre à ce moment de penser à autre chose qu'au chagrin de son amie. Quant à Mary, l'étendue et la profondeur de son attachement et de sa douleur ne furent pleinement appréciées que quand le temps les eut fait ressortir. Son calme apparent fut bientôt rétabli, car une tourmente seule avait pu enlever à Mary Wallace, son empire sur elle-même, et quant à l'affliction inévitable et sans remède qu'elle ressentit, une femme comme elle, d'un caractère réglé et de hauts principes, s'efforça de la supporter avec une soumission chrétienne. Ce ne fut que plus tard que je vins à connaître combien intime et profonde avait été en réalité sa passion pour le jeune Albanien, si gai, si actif, si peu instruit, si facile à se laisser entraîner.

Anna pleura quelques instants dans mes bras avant que le triste cortége quittât Ravensnest. La chère fille n'avait point avec moi de réserve déplacée ; mais je lui trouvai un peu de répugnance à parler de notre amour sitôt après les scènes terribles dont nous venions d'être témoins. Pourtant elle ne me laissa aucun doute sur ce point si important, que j'empor-

tais son cœur tout entier et sans partage. Elle n'avait jamais aimé, elle ne pouvait jamais aimer Bulstrode. Elle me l'assura à plusieurs reprises et sans cesse. Il l'amusait, et elle éprouvait pour lui un peu d'affection et d'intérêt comme pour un parent; mais pas une étincelle d'un autre sentiment. Pauvre Bulstrode! Maintenant que j'étais sûr du succès, j'étais plein de magnanimité envers lui, et je lui attribuais plusieurs bonnes qualités qui, auparavant, avaient été fort douteuses à mes yeux. Herman Mordaunt avait exigé que pas un mot ne fût dit au major de l'engagement qui nous liait : il devait choisir lui-même le moment favorable pour lui apprendre qu'Anna refusait l'honneur de ce choix. On avait pensé qu'il fallait mieux que cette nouvelle lui vint d'Herman Mordaunt.

— Je serai franc avec vous, Littlepage, et je vous avouerai que j'ai désiré vivement le mariage de ma fille avec M. Bulstrode, me dit Herman Mordaunt, dans l'entrevue que j'eus avec lui avant de quitter Ravensnest; et je compte sur votre bon sens pour en comprendre la raison. Je connaissais Bulstrode avant de vous connaître, et il y avait déjà entre nous un lien de parenté de nature à en faire désirer un

plus étroit encore. Je ne nierai pas non plus que je croyais qu'Anna avait tout ce qu'il fallait pour faire l'ornement de la position que Bulstrode allait lui donner et du monde dans lequel il allait la faire entrer, et c'est une faiblesse naturelle à un père que de désirer voir son enfant s'élever. Nous parlons d'humilité et de contentement, Cornélius; mais, après tout, il y a là-dedans beaucoup du *nolo episcopari*. Mais vous voyez que l'amour de l'enfant est plus fort que celui du père, et si bien qu'il prévaut sur lui. Je dois dire après tout que vous êtes le choix d'Anna bien plus que le mien.

— Je ne ferai pas difficulté de reconnaître tout cela, Monsieur, lui répondis je, et je suis on ne peut plus sensible à la générosité avec laquelle vous faites à mes désirs le sacrifice de vos préférences. Sous le rapport du rang et de la fortune, j'ai peu de choses à vous offrir, Monsieur Mordaunt, auprès des avantages que présente M. Bulstrode; mais en amour pour votre fille, en désir ardent de faire son bonheur, je ne céderais ni à lui, ni à aucun autre homme, fût-ce un roi.

— Sous le rapport de la fortune, Littlepage, j'ai peu de chose à regretter. Comme vous devez vivre dans ce pays, la fortune des deux

familles qui un jour se réunira sur vous deux sera plus que suffisante; et pour votre postérité, Ravensnest et Mooseridge fourniront de quoi la mettre à l'aise. De même que la colonie grandit, vos descendants s'accroîteront, et vos ressources dans la même proportion. Non, non, j'ai pu être un peu désappointé, je dois le reconnaître, mais je n'en ai éprouvé aucun chagrin. Le ciel vous protège, mon cher enfant; écrivez-nous d'Albany, et venez nous rejoindre à Lilacsbush en septembre. Vous y serez reçu comme mon fils.

Il est inutile de nous arrêter au triste voyage que nous fîmes dans le bois. Dirck et moi marchâmes près du corps, à pied, jusqu'à la grand' route, où nous trouvâmes des voitures destinées à nous transporter tous. Arrivés à Albany, nous remîmes les restes de Guert à ses parents, et ses funérailles furent célébrées avec l'appareil convenable. L'armoire murée derrière la cheminée fut ouverte comme d'usage, et les six douzaines de bouteilles de Madère, qui y avaient été placées, vingt-quatre ans auparavant, le jour où le pauvre garçon avait été baptisé, furent trouvées excellentes. Je me rappelle avoir entendu dire généralement que le vin bu aux funérailles de Guert Ten Eyck

était meilleur que celui qu'on avait bu de mémoire d'homme aux funérailles des personnes qui n'appartenaient pas aux Van Rensselaer, aux Schuyler ou aux Ten Broeck. Je parle des funérailles d'Albany, car je suppose que cette remarque s'appliquerait difficilement aux funérailles faites au bas de la rivière. En général pourtant, on donne chez nous de très bon vin aux cérémonies funèbres.

Le révérend M. Worden officia et fut l'objet d'un intérêt universel, comme un pieux ministre de l'Évangile qui avait difficilement échappé au sort de la personne qu'il confiait maintenant poussière à la poussière ; et cela tandis qu'il s'employait avec ardeur et dévoûment à arracher à l'enfer les âmes des féroces sauvages qui en voulaient à sa vie.

Je me rappelle avoir vu à ce sujet un paragraphe très bien écrit dans la gazette de New-York, et j'ai entendu dire, car je ne me rappelle pas l'avoir vu moi-même, que dans un des rapports de la Société pour la Propagation de l'Évangile dans les pays étrangers, on faisait allusion à toutes ces circonstances, de la façon la plus pathétique et la plus édifiante.

Pauvre Guert! je passai quelques minutes près de sa tombe avant de retourner au Sud.

Voilà donc tout ce qui restait de sa beauté, de son ardeur, de son courage de lion, de son bouillant caractère, de son insatiable amour pour le plaisir. Je n'ai jamais vu un homme plus beau de physique, ni qui satisfît plus complètement les yeux sous tous les rapports. Si cette enveloppe si belle ne renfermait point une intelligence plus éclairée, la faute en était uniquement au manque d'éducation. Néanmoins, tous les livres du monde n'auraient pu faire de Guert un Jason Newcome, ni de Jason Newcome un Guert Ten Eyck. Chacun d'eux, sans doute, devait son caractère particulier à la province dans laquelle il était né et avait été élevé, et à l'éducation qui en avait été la conséquence ; mais la nature avait aussi mis entre eux de grandes différences. La facilité avec laquelle Guert se laissait aller à ses premières impressions ne lui ôtait rien des sentiments, du ton et du tact d'un gentleman, tandis que la morgue et les prétentions extravagantes de Jason ne pouvaient jamais avoir pour résultat de lui en donner le caractère. Hélas! pauvre Guert! j'ai pleuré sa perte bien des années, et sa mémoire n'a pas cessé de m'être bien chère.

Dirck Follock et moi aurions été on ne peut

plus fêtés à notre retour à Albany à cause de tout ce qui nous était arrivé et à cause de nos parents hollandais, si nous avions été d'humeur à profiter de ces bonnes dispositions. Mais nous n'en étions pas là. Les tristes évènements dans lesquels nous avions été mêlés étaient encore trop récents pour que les plaisirs et le monde eussent quelque attrait pour nous, et, aussitôt après les funérailles, nous saisîmes la première occasion de nous embarquer sur un sloop qui allait à New-York. Notre voyage fut généralement considéré comme très heureux, n'ayant duré que six jours. Nous touchâmes trois fois, il est vrai, mais il n'en fut pas question, ces sortes d'accidents étant très fréquents. L'un d'eux nous arriva à l'Overslaugh, et je passai avec plaisir quelques heures dans cet endroit, si près de la scène de notre aventure sur la glace. Anna était encore l'objet qui occupait toutes mes pensées; mais le souvenir si agréable de sa décision, de sa fermeté, de sa confiance en moi, de sa résignation, de son courage, de son intelligence, était gravé dans mon esprit sans que rien maintenant fît ombre au tableau. La sécurité de mon amour ajouta beaucoup au plaisir avec lequel je repassai en esprit tous les incidents de ce jour, toutes les paroles

d'Anna, en m'efforçant de me rappeler la plus légère nuance de ton ou d'expression, pour voir avec la curiosité d'un amant, si maintenant je pouvais trouver dans tout cela un indice de l'amour qui existait déjà en elle comme elle m'avait autorisé à le croire. Aidé dans cette recherche par les doux aveux qu'Anna m'avait faits en rougissant et par mes propres désirs, je n'eus point de difficulté à me retracer par la pensée un tableau fort agréable s'il n'était pas tout-à-fait exacte.

Dirck nous quitta à Tappaan-Sea pour aller dans le Rockland rejoindre sa famille : je restai sur le sloop et j'arrivai à New-York le lendemain. Mon oncle et ma tante Legge furent enchantés de me revoir, et je vis que je ne tarderais pas à être le lion de la ville, si j'avais le temps d'y rester pour jouir de la popularité que m'avait procurée la part que j'avais prise à l'expédition dans la Nord.

Mais Satanstoé avec tous les liens qui me rattachaient à lui m'appelait loin de New-York, et je quittai la ville à cheval ; mes effets devaient me suivre le lendemain par une occasion. Je n'essayerai pas de cacher une faiblesse. Je m'arrêtai comme d'habitude à Kingsbridge pour dîner et faire reposer mon cheval, et

tandis que l'hôtesse bien connue préparait mon dîner, je montai sur les hauteurs pour apercevoir de loin Lilacsbush. La charmante petite maison était au pied de la colline, se cachant au milieu d'un épais feuillage, mais sa jeune et charmante maîtresse n'y était plus; et le plaisir que je goûtais à voir Lilacsbush était mêlé de regrets.

— Vous avez été au Nord, à ce qu'on dit, Monsieur Littlepage, me demanda l'hôtesse pendant que j'expédiais son gigot, ses pois et ses asperges; dites-moi, je vous prie, si vous avez eu des nouvelles de notre honoré voisin Herman Mordaunt et de sa charmante fille.

— Mais oui, Madame Light, et cela dans des circonstances bien dures. Mooseridge, la propriété de mon père dans cette partie de la province, est tout près de Ravensnest, la terre d'Herman Mordaunt, et j'y ai passé quelque temps. Est-ce que l'on n'a pas eu récemment des nouvelles de la famille?

— Aucune, excepté celle que miss Anna ne nous reviendra jamais.

— Anna ne pas revenir! au nom du ciel, comment avez-vous appris cela?

— Miss Anna ne reviendra pas, mais bien lady Anna ou quelque chose de semblable. N'y

a-t-il pas un général Bulstrode ou quelqu'autre officier d'importance qui recherche sa main et à qui elle sourit, dites, Monsieur?

— Je crois que je vous entends maintenant. Bien, qu'en avez-vous entendu dire?

— Rien autre chose, sinon qu'on les marie le mois prochain; d'autres disent qu'ils sont mariés déjà, et que le vieux Mordaunt donne Lilacsbush tout-à-fait et quatre mille livres, monnaie de cours, en échange d'un si grand honneur pour sa fille. Je dis aux voisins que c'est donner trop; miss Anna à elle seule vaut bien le premier lord anglais.

Cette nouvelle ne me troubla pas, comme on peut le penser; ce n'était là que des dires d'auberge, des propos de voisins. Voisins! comme ce mot sacré est prostitué. On trouve des gens qui ouvrent avidement l'oreille aux cancans du voisinage, quand dix-neuf fois sur vingt ils sont moins dignes de confiance que la nouvelle qui vous vient de bien loin, si elle vous est donnée par des personnes de la même classe que celles dont il est question et en rapport avec elles. Le témoignage du voisinage, comme on dit, fait bien du mal dans notre province, surtout dans la partie qui est en contact avec les gens des colonies plus à l'est.

A mes yeux, l'opinion de Jason Newcome sur Herman Mordaunt et ses actions était presque sans aucune valeur, quelque pénétration que je reconnusse à Jason; car tous les deux n'avaient ni une opinion, ni un usage, et je dirais presque ni un principe qui leur fût commun. Une juste appréciation des motifs et des actions d'un homme ne peut provenir que des gens qui sentent et pensent comme lui, et elle est moralement impossible là où il existe de grandes distinctions entre les différentes classes de la société.

Notre réception à Satanstoé fut telle que je pouvais l'espérer. Ma mère bien-aimée me pressa sur son cœur à plusieurs reprises, elle semblait ne pouvoir rassassier ses yeux de me voir. Mon père fut ému en m'apercevant; lui aussi, et je crois bien que ses yeux devinrent réellement humides. Quant au vieux capitaine Hugh Roger, soixante-dix ans avaient bien desséché les siens, mais il me serra cordialement la main et il écouta mes récits des opérations devant Ticonderoga avec tout l'intérêt d'un soldat et avec un peu du feu d'un homme qui a servi dans des temps plus heureux. Il me fallut, comme on peut penser, gagner de nouveau mes batailles et raconter dans tous ses dé-

tails l'aventure de Ravensnest. Nous étions à souper, quand je terminai ce laborieux récit et quand je commençai à espérer que mes devoirs sous ce rapport étaient complètement remplis. Mais ma bonne mère avait encore en tête un sujet bien plus grave, et il me fallut lui aller parler en particulier dans sa chambre.

— Cornélius, mon enfant bien-aimé, me dit avec quelqu'inquiétude cette tendre mère, vous ne m'avez rien dit de particulier sur les Mordaunt. Il est temps de me parler de cette famille.

— Ne vous ai-je pas dit, ma mère, comment je l'avais rencontrée à Albany, et ce qui nous est arrivé sur la rivière? Je ne vous ai pas parlé de cette aventure dans mes lettres, parce que j'ignorais les véritables sentiments d'Anna et que je ne voulais pas éveiller en vous des espérances qui pouvaient ne se réaliser jamais. Ne vous ai-je pas dit que nous étions allés tous ensemble à Ravensnest? ne vous ai-je pas raconté tout ce qui nous était arrivé depuis notre retour de Ticonderoga?

Eh! que me fait tout cela, mon enfant? J'aurais voulu vous voir parler d'Anna. Est-il vrai qu'elle va se marier?

— C'est vrai. Je puis l'affirmer, je le tiens de sa bouche même.

Ma bonne mère changea de visage, et j'eus à peine le courage de persister dans ce langage équivoque.

— Et elle a eu le front de vous dire cela, à vous, Cornélius?

— Oui, en vérité : pourtant la vérité veut que j'ajoute qu'elle rougissait beaucoup en me l'avouant et qu'elle semblait tout au plus à moitié disposée à être si franche, en commençant, il est vrai, car ensuite elle souriait bien plus qu'elle ne rougissait.

— En vérité ! cela me confond ! cela prouve seulement que la vanité, un rang dans le monde, les richesses du monde, ont plus de prix aux yeux d'Anna Mordaunt que la valeur personnelle et le mérite modeste.

— Quelles richesses, quel rang dans le monde avais-je, ma mère, pour faire oublier à une femme les qualités dont vous parlez?

— Je ne parlais pas de vous, mon enfant, dans ce sens. Je songeais à M. Bulstrode.

— Qu'y a-t-il de commun entre mon mariage avec Anna Mordaunt et M. Bulstrode, ou toute autre personne au monde, excepté cette charmante fille qui a bien voulu devenir ma

femme, son père qui m'accepte pour fils, mon père qui va imiter son exemple en adoptant Anna comme une fille, et vous, ma bonne mère, ma mère chérie, qui serez la seule sans doute à élever des obstacles à notre union, comme vous faites en ce moment?

C'était avoir recours à un moyen bien enfantin de produire une délicieuse surprise, je dois le reconnaître, et quand je vis ma mère fondre en larmes, je fus désolé et honteux de l'avoir employé. Mais la jeunesse est le temps de la folie, et heureux est l'homme qui peut dire qu'il ne s'est pas joué plus sérieusement du cœur de ses parents. J'obtins bien vite mon pardon : quelle offense cette mère si dévouée n'aurait-elle pas pardonnée à son unique enfant? Il me fallut, pour gagner le pardon, raconter, dans la proportion convenable, tout ce qui s'était passé entre Anna et moi. J'ai à peine besoin de dire que je fus assuré d'un consentement empressé à mes désirs de la part de toute ma famille, depuis le vieux capitaine Hugh Roger jusqu'à la personne chérie qui était présente. Ils avaient mis dans leur tête que je deviendrais l'époux de cette jeune personne, et je ne pouvais leur apporter de nouvelle plus agréa-

ble que celle que je leur annonçai ce même soir.

J'étais de retour à Satanstoé vers la fin de juillet. Les Mordaunt ne devaient arriver à Lilacsbush que dans le milieu de septembre, et j'avais près de deux mois à attendre cet heureux jour. Je passai ce temps le mieux que je pus. J'essayai de prendre quelqu'intérêt à Satanstoé et à y faire des plans de bonheur qu'Anna m'aiderait à y réaliser. C'était et c'est encore une belle ferme, riche, dans une admirable situation, entourée par l'eau de trois côtés, de plus, dans un ordre parfait et produisant en abondance des pommes, des pêches, des abricots, des prunes et d'autres fruits d'une qualité sans égale. Il est vrai que les provinces situées un peu au sud, comme New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie, s'imaginent l'emporter sur nous pour les pêches; mais je n'ai jamais goûté de fruits que je puisse comparer à ceux de Satanstoé. J'aime les arbres, les murs, les collines, les fossés, les prairies, jusqu'au moindre objet de cette bonne vieille propriété. Une seule chose me chagrine. J'aime les vieux noms, ceux dont mon père se servait pour désigner tel ou tel lieu, j'aime à mal prononcer un mot, quand l'ha-

bitude et un souvenir me rendent cet usage familier. Je n'appellerais pas mon ami Dirck Follock autrement que Follock, à moins que ce ne soit en grande cérémonie ou quand je l'invite à boire un verre de vin avec moi dans une grande occasion. De même pour Satanstoé ; le nom est du pays, cela est vrai ; mais il entraîne une idée avec lui, et j'y tiens. J'ai regret à le dire, depuis l'apparition de Jason Newcome parmi nous, les ignorants manifestent quelque préférence pour le nom vulgaire de Dibbleton qu'il lui a donné. Depuis que les milices de l'est sont venus quelquefois chez nous, elles ont fait une extermination de ces bons vieux noms hollandais si vénérés, que les Anglais venus de la métropole avaient respectés. En vérité, le changement, le changement en tout paraît la passion dominante de ces puritains. Nous autres du New-York, nous nous contentons de faire ce que nos ancêtres ont fait avant nous ; mais les puritains nous tournent en ridicule et font contre nous un sujet d'accusation de ce que nous conservons les idées de nos pères. Je ne me plaindrai jamais de les voir abandonner beaucoup de leurs usages, car ils ne peuvent que gagner au change ; mais je demande qu'ils nous laissent les nôtres.

Il y a des progrès que je suis très disposé à admettre; le progrès non-seulement entraîne mais justifie un changement; mais pourtant qu'on me dise en quoi l'on peut faire un reproche à quelqu'un de suivre les traces de ceux qui l'ont précédé. Les proverbes de David et la sagesse de Salomon sont aussi bien des proverbes et de la sagesse de notre temps que du leur, et précisément pour la même cause : leur vérité. Qu'il y a une telle stabilité dans la morale, c'est sûrement qu'il y a des principes permanents; il y a donc toujours quelque chose qui mérite d'être sauvé du naufrage du passé. Je voudrais bien savoir s'il n'y pas dans cette rage de changement plus d'égoïsme que d'utilité ou de philosophie, et je souhaite au moins que Satanstoé ne soit jamais mis en oubli pour un nom aussi insignifiant que Dibbleton.

Ce fut une joyeuse journée que celle où un domestique portant la livrée d'Herman Mordaunt m'apporta, à Satanstoé, une lettre de son maître, qui m'informait de l'heureuse arrivée de la famille, et m'invitait à venir prendre le lendemain un second déjeûner à Lilacsbush. Anna m'avait écrit déjà deux lettres charmantes par leur délicatesse et leur grâce toute

féminines, en même temps que par une sensibilité et une tendresse dont l'expression était difficilement retenue par la réserve naturelle à son sexe et à sa situation. Au reçu de cette invitation tant désirée, je me rendis coupable de la seule extravagance romanesque que j'aie, je crois, jamais commise dans tout le cours de ma vie. Le nègre d'Herman Mordaunt fut splendidement traité à la cuisine, puis je le renvoyai avec une lettre d'acceptation. Une heure après son départ, je le suivis, dans le dessein de passer la nuit à l'auberge de Kingsbridge, et de ne pas me présenter au Bush avant le moment convenable dans la matinée du jour suivant.

J'arrivai à la maison de notre hôtesse communicative, deux heures avant le coucher du soleil. Mon cheval mis à l'écurie, ma chambre arrêtée pour la nuit, je mangeais un morceau moi-même, lorsque la bonne hôtesse entra dans la salle.

— Votre servante, monsieur Littlepage, dit cette bavarde personne ; comment se portent le vénérable capitaine Hugh Roger, et le major, votre honoré père ? Je vois à votre sourire qu'ils vont bien, tant mieux ; c'est une chose heureuse que de voir ses amis jouir d'une bonne

santé. Mon pauvre mari *a joui* d'une très mauvaise santé l'hiver dernier, et je crains qu'il n'en ait pas une meilleure l'hiver prochain. Je croirais que vous arrivez pour la noce à Lilacsbush, monsieur Corny, si vous ne vous étiez pas arrêté à ma porte au lieu d'aller droit à celle d'Herman Mordaunt.

Je tressaillis, mais je supposai que les derniers événements avaient transpiré, et que l'excellente dame, dont les oreilles étaient toujours ouvertes, avait appris, une fois dans sa vie, la vérité par les récits de ses voisines.

— Je n'en suis pas encore là, mistress, Light, dis-je ; mais je ne désespère pas de me marier un de ces jours.

— Je ne parlais pas de votre mariage, Monsieur ; mais de celui de miss Anna, qui va s'unir au Busch, avec lord Bulstrode. C'est une grande alliance pour les Mordaunt, après tout, quoiqu'Herman Mordaunt soit aussi de bon lignage, à ce qu'on dit. Le domestique du baronnet vient souvent ici pour goûter notre cidre nouveau, qu'il trouve aussi bon que le cidre d'Angleterre, et, par parenthèse, c'est, je crois, la seule chose dans toutes les colonies, qu'il ait trouvée à moitié aussi bonne. Donc Thomas m'a dit que tout est arrangé, et que la

noce ne tardera pas à avoir lieu. Elle a été reculée seulement à cause de l'affliction de miss Wallace. Cette jeune personne est plongée dans un profond chagrin, à la suite de la perte de son mari, qui lui a été enlevé pendant la lune de miel. C'est le motif pour lequel elle porte encore son nom de fille; car on m'a assuré qu'une veuve qui a perdu son mari dans le premier mois de son mariage, est obligée de porter son nom de demoiselle. S'il en était autrement, miss Mary Wallace s'appellerait aujourd'hui mistress van Goort, ou quelque chose d'approchant.

Il était clair, après une pareille explication, qu'on n'était pas instruit, dans le voisinage, du véritable état des choses. Je pris mon chapeau et je me préparai à exécuter le projet qui m'avait conduit hors de ma demeure. Je fus contrarié d'apprendre que Bulstrode était à Lilacsbush, mais il ne me restait plus de crainte qu'il vint jamais l'époux d'Anna. Je pris le chemin des hauteurs, et j'eus bientôt atteint la prairie où j'avais rencontré une fois les dames à cheval. Là, je vis Bulstrode, seul, assis sous un arbre, et plongé en apparence dans de profondes réflexions. Il n'entrait pas dans mon plan de me faire voir, ni de faire connaître ma présence,

et je me retirais lorsque j'entendis prononcer mon nom ; voyant que j'avais été reconnu, je rejoignis Bulstrode.

Le premier coup-d'œil que je jetai sur lui, m'apprit qu'il savait la vérité. Il rougit, mordit ses lèvres, sourit d'une manière forcée et vint à ma rencontre; en boitant juste assez pour avoir une démarche intéressante. Du reste il m'offrit la main avec une franchise qui lui donna un grand mérite à mes yeux. Ce n'était pas une bagatelle de perdre Anna Mordaunt, et je crois qu'à sa place je n'aurais pas montré autant de magnanimité. Mais Bulstrode était homme du monde, et il savait dissimuler ses impressions, sinon commander à ses sentiments.

— Je vous ai dit Corny, s'écria-t-il en me tendant la main, que nous resterions amis, coûte que coûte. Vous avez réussi et j'ai échoué. Herman Mordaunt m'a appris la triste nouvelle avant notre départ d'Albany, et je puis vous assurer que ses regrets n'ont pas été très flatteurs pour vous. Cependant il reconnaît que vous êtes un garçon de grand mérite, et que, ne pouvant avoir Alexandre, c'est une consolation pour lui d'avoir à se prononcer pour Diogène. Ainsi, il ne vous reste plus qu'à vous

pourvoir d'un tonneau et d'une lanterne, à épouser Anna et à devenir père de famille. Quant à l'honnête homme à trouver, j'espère vous éviter quelque peine en me proposant moi-même pour remplir cet emploi, sans que vous ayez besoin d'allumer votre lampe. Venez donc vous asseoir sur ce banc, et causons.

Il y avait peut-être quelque chose d'un peu forcé dans la manière dont furent dites ces paroles, mais en somme, le ton en était franc et honorable. Je m'assis, et Bulstrode prit place à mes côtés.

— C'est la rivière qui a fait votre succès, Corny, et qui est cause de ma défaite.

Je souris tout en gardant le silence, croyant savoir mieux que mon compagnon à quoi m'en tenir.

— Il y a une destinée en amour comme en guerre, je suis battu ni plus ni moins qu'Abercrombie. Tous deux nous espérions la victoire, et nous sommes tous deux vaincus. Cependant je suis moins malheureux que lui; car il ne peut pas espérer d'obtenir une seconde armée, tandis que je pourrai obtenir une autre femme. Soyez franc avec moi, et dites-moi à quelle circonstance particulière vous attribuez votre succès.

— Il est naturel, Monsieur Bulstrode, qu'une jeune femme préfère vivre dans son pays, à vivre dans une contrée étrangère et parmi des étrangers.

— Ceci, Corny, est tout à la fois modeste et patriotique ; mais telle n'est pas la véritable raison. Écoutez bien ceci. Il y a beaucoup de provinciaux qui approuvent de confiance tout ce qui obtient les suffrages de la métropole. Telle est, en un certain sens, la généralité des colons. Il suffit que l'Angleterre dise oui, pour qu'ils disent non. Il y a une chose que les personnes qui vivent si loin de la métropole savent rarement, c'est qu'il y a deux sortes de grand monde : le grand monde vulgaire, qui comprend tout ce qu'il y a de mieux quant au goût et aux manières, soit dans la capitale, soit dans le reste du pays; et le grand monde respectable, lequel, infiniment moins nombreux, comprend les gens les plus judicieux, les plus instruits, les plus intelligents, et, sous quelques rapports, les meilleurs. Or, le premier grand monde règle ce qu'on appelle la *fashion ;* tandis que l'autre donne naissance à quelque chose de mieux et de plus durable que la mode. La *fashion* est souvent blâmée dans le petit cercle de cette dernière classe, qui se compose

exclusivement d'hommes distingués tout à la fois par un rang élevé, par un goût très éprouvé, par un jugement sain et ferme, et par des principes réguliers. Il arrive souvent qu'on remarque dans une personne d'ailleurs accomplie l'absence d'une ou de plusieurs de ces qualités qui, par leur assemblage, forment la perfection d'un caractère. Nous en avons journellement des exemples en Angleterre et ailleurs. Mais il est bien certain que dans notre société tout artificielle, il faut une fermeté peu ordinaire pour résister à l'influence de la mode. Ce qui m'a d'abord frappé dans Anna comme chez beaucoup d'autres jeunes filles, c'est la distinction de sa personne, non moins que sa beauté. Il est impossible de le nier, les femmes américaines m'ont pris par surprise sous ce rapport. En Angleterre, nous sommes habitués à associer l'idée d'un haut rang à une certaine distinction des traits et des manières, et j'avoue qu'en débarquant à New-York, je m'attendais à ne pas trouver dans toute l'Amérique une seule femme qui ne fût comparativement commune. Mais je suis forcé de reconnaître qu'à part un certain fini, tout-à-fait conventionnel, j'ai trouvé ici un très grand nombre de femmes qui n'ont pas une tournure

moins aristocratique que nos duchesses. Le dernier reproche que je pourrais faire aux femmes d'Amérique, c'est d'avoir la tournure commune. Elles manquent certainement d'un certain genre commandé par la mode ; on s'en aperçoit particulièrement à leur manière de parler, mais il est très rare qu'on remarque rien de commun ou de vulgaire en elles.

— Et à quel propos ces considérations, Bulstrode ?

— A propos de votre succès et de ma défaite, Corny, répondit le major en souriant, voici ce que je veux dire : Anna fait partie de la seconde classe du grand monde ; elle est plus parfaite que l'usage du monde le plus raffiné ne l'aurait pu faire. Elle ne fait pas attention à la fashion, à l'élégance des habits et des manières ; elle considère seulement les qualités, et voilà pourquoi vous l'avez emporté sur moi.

Je n'ajoutai pas une foi entière à ce raisonnement, mais voyant Bulstrode disposé à donner ce tour au refus qu'il avait essuyé, je ne crus pas qu'il convînt de le contredire. Nous causâmes ensemble pendant une heure et demie sur le ton le plus amical. En nous sépa-

rant, je fis promettre à Bulstrode de ne pas trahir le secret de ma présence.

J'errai en vue de la maison jusqu'au soir ; puis je m'aventurai plus près dans l'espoir d'apercevoir Anna, si elle se montrait à quelque fenêtre, ou si, par hasard, elle apparaissait sous le portique de la maison du côté du sud. Lilacsbush méritait son nom par l'épaisseur et la quantité de ses buissons de lilas. A la faveur de leur ombre, je m'étais glissé tout près de la maison, lorsque j'entendis des pas légers sur le sable d'une allée adjacente, au même instant une conversation à voix basse parvint jusqu'à mon oreille, et je fus en quelque sorte auditeur forcé des paroles suivantes :

— Non, Anna, disait Mary Wallace, mon sort est désormais fixé. Je vivrai dans le veuvage de Guert avec autant de fidélité et de constance que si les vœux de notre mariage avaient été prononcés. Ce sacrifice est dû à sa mémoire, en expiation de la lâche indécision à laquelle je me suis livrée, et qui l'a jeté dans les scènes terribles au milieu desquelles il a succombé. Lorsqu'une femme aime véritablement, Anna, c'est en vain, je crois, qu'elle cherche à combattre son penchant, à moins que l'objet de sa prédilection ne soit réellement

indigne de son choix. Le pauvre Guert n'était pas indigne du mien en aucun sens : il était d'une nature facile et impressionnable ; mais il n'était pas indigne de mon affection. Non, non, il n'en était pas indigne. Je devais lui donner ma main, et nous l'aurions conservé. Aujourd'hui, il ne me reste plus qu'à vivre sa veuve dans le secret de mon cœur. Vous avez bien fait, ma chère Anna, d'être franche avec Corny Littlepage, et de lui avouer la préférence que vous aviez conçue pour lui dès le premier moment de votre connaissance.

Quoique ces paroles résonnassent harmonieusement à mon oreille, l'honneur ne me permettait pas d'en entendre davantage. Je me retirai vivement, en agitant les branches de manière à faire connaître aux deux amies le voisinage d'un étranger. Il était nécessaire de me montrer, et je tâchai de le faire de façon à n'exciter aucune alarme.

— Il faut que ce soit M. Bulstrode, dit Anna de sa voix douce. Il nous cherche probablement. Voyez, voici qu'il vient au devant nous.

La chère enfant demeura interdite, car en ce moment je me trouvais assez près pour être reconnu. En un instant, je la pressai dans mes bras. Mary Wallace avait disparu. Quand et

comment, c'est ce que je ne puis dire. Je jette un voile sur les heureux moments qui succédèrent, laissant aux personnes expérimentées le soin de s'en faire la peinture, d'après leurs souvenirs, et à ceux qui n'ont pas encore l'expérience de ces doux moments, l'espérance de l'acquérir un jour. Au bout d'une heure, Anna me décida à me présenter dans la maison, au risque de m'exposer aux railleries d'Herman Mordaunt. Cependant je fus reçu avec indulgence et traité tout paternellement. Le père d'Anna se contenta de rire de ma petite escapade, en disant qu'il en concevait un augure favorable, car il prouva que j'étais encore jeune d'esprit.

Dans les premiers jours d'octobre nous fûmes mariés; le révérend M. Worden accomplit les cérémonies de notre union. Notre demeure fut fixée à Lilacsbush, dont Herman Mordaunt se dessaisit en ma faveur le jour même de notre mariage, le laissant entre mes mains avec tout ce que la maison contenait. Il me remit également la fortune de la mère de ma femme, qui me fit jouir immédiatement d'une honorable indépendance, et la mort du capitaine Hugh Roger, ayant eu lieu quelque temps après, ma fortune se trouva, par suite

de ce décès, considérablement augmentée. Nous ne fîmes qu'une famille entre la ville, Lilacsbush et Satanstoé ; Anna et ma mère, en particulier, ayant conçu l'une pour l'autre la plus vive affection.

Quant à Bulstrode, il s'était rendu en Angleterre avant la celébration de notre mariage, mais il n'a pas cessé d'entretenir une correspondance avec nous. Il ne s'est pas encore marié, et il est aujourd'hui passé vieux garçon. Du reste ses lettres sont trop gaies pour nous laisser aucune inquiétude à son sujet. Mais ce sont là des choses qu'il appartiendra à mon fils Mordaunt de raconter, si Dieu lui fait la grâce de continuer ce récit des aventures de ma famille.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux Vialat.